

U d'/of OTTAWA
39003001907871



L'AUMONE

CONFÉRENCES

aux Dames de la Miséricorde de Reims

L'AUMONE

CONFÉRENCES

Aux Dames de la Miséricorde

DE REIMS

Par Mgr LANDRIOT

ARCHEVÊQUE DE REIMS



PARIS

Victor Palmé, Libraire-Éditeur

25, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 25

—

1875



IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DE REIMS
(E Gény, directeur.)



PRÉFACE

—

Ce livre renferme les dernières Conférences prêchées par Mgr Landriot aux Dames de la Miséricorde de Reims.

Elles formeront le dernier volume de cette admirable série d'Entretiens, dans lesquels l'auteur s'est attaché à faire connaître aux femmes du monde les vrais et larges horizons de la piété, entendue selon l'esprit de l'Eglise, et l'enseignement des Docteurs et des Saints.

Ce fut là, on peut le dire, la passion

dominante de ce grand esprit et de ce grand cœur. Non-seulement dans ses Conférences pour les femmes, mais dans ses nombreuses prédications, dans toutes les pages qu'il a écrites, depuis les sublimes hauteurs du *Christ de la tradition* jusqu'aux paternels avis d'une lettre de direction, une pensée domine tout dans l'âme de l'apôtre : rendre à la religion, défigurée par les uns, méconnue par les autres, ses vrais traits et sa divine beauté.

On sait le succès de son apostolat, avec quel empressement et quelle avidité sa parole et ses écrits furent accueillis. Ce qu'on sait moins, sans doute, c'est la reconnaissance intime et éternelle qu'un grand nombre d'âmes gardent à celui qui a agrandi et illuminé pour elles les horizons de la vie chrétienne, qui les a conduites avec

tant de charité jusqu'à ces sommets lumineux, où l'on goûte avec bonheur la réalité de cette parole : « Il n'y a rien d'aussi pur, d'aussi radieux, d'aussi chaud que le rayon de la vérité divine (1). » Et nous ne parlons pas seulement de ceux qui ont eu le bonheur d'approcher de la personne de Monseigneur, mais d'un grand nombre qui ne l'ont connu que par ses livres, et qui ont trouvé dans ces pages ce pur, radieux et chaud rayon qui vient de Dieu et qui y conduit. C'est qu'en effet il n'y a pas seulement là une grande et admirable doctrine, le sens exquis de la plus haute poésie (2) joint à une in-

(1) Mgr Landriot. *Humilité*, 4e conf., p. 121.

(2) « Qu'est-ce que contenir en soi le feu de la poésie, sinon posséder ce génie qui entend avec une exquise pénétration les harmonies divines du fini et de l'infini, et qui les redit comme il les entend ? » (Mgr Landriot, discours sur saint Thomas d'Aquin, *Œuvres*, t III, p. 686.)

telligence supérieure des questions pratiques ; il y a ce souffle vivant, sans lequel un livre n'est pas parfait et ne s'empare pas vraiment de l'âme des lecteurs : une âme divinement belle vivant derrière ces pages, ayant pratiqué ce qu'elle enseigne, et appris de Dieu, dans le secret de son propre cœur, les merveilles de l'amour divin qu'elle redit à ses frères.

Telle est, selon nous, la sève cachée des ouvrages de Mgr Landriot, et la plus profonde raison de tout le bien qu'il lui a été donné de faire, *virtus de illo exibat* (1).

Le volume publié aujourd'hui renferme un traité sur l'aumône, suivi de cinq conférences sur sainte Elisabeth de Hongrie, patronne de l'Œuvre. Il

(1) Luc, VI, 19.

renferme aussi deux appendices d'un véritable intérêt.

L'aumône, entendue selon le sens le plus large de ce mot, c'est-à-dire, tout don fait avec amour, dans l'ordre matériel ou dans l'ordre moral ; l'aumône chrétienne présentée comme solution de l'un des plus redoutables problèmes sociaux de notre époque, et en même temps comme ce qu'il y a de plus élevé dans la vie spirituelle, — ses diverses formes, son obligation, ses avantages, ses qualités, tels sont les principaux points de vue envisagés successivement. Les deux dernières conférences sont consacrées à une comparaison entre le pauvre et le riche.

Nous n'essaierons même pas une rapide analyse, qui ne ferait que décolorer ces pages. Nous en dirons autant des cinq conférences sur Ste Elisabeth,

qui complètent si admirablement bien ce précieux volume, où nous signalerons seulement une pensée qui semble singulièrement chère au Prélat. Faire le bien avec un entier désintéressement, avec une absolue pureté d'intention, sans s'arrêter jamais à aucune condition humaine : faire le bien en regardant uniquement le ciel. — Cette pensée revient avec insistance, avec une sorte de prédilection. Là, plus que jamais, on sent que la parole jaillit de source ; et quand l'auteur vient à parler de la beauté de l'âme juste, toujours élevée au-dessus de terre sur « les ailes de ses intentions divines, » on se reporte instinctivement vers celui qui écrivait ces lignes, vers cette âme exquise, toujours si simplement et purement tendue vers Dieu seul.

O maître et ami ! il vous appartenait

de laisser pour adieu et comme pour testament, à ceux que vous aviez enseignés pendant votre vie, une exhortation à la charité. Vous étiez, dans l'ordre moral, de ceux dont vous parlez quelque part dans ces conférences, à qui Dieu a donné beaucoup pour qu'ils enrichissent les autres de leur abondance. Vous n'avez pas manqué à cette mission; toute votre vie n'a été qu'une aumône continuelle de l'ordre le plus élevé. Dès votre jeunesse, vous avez tout donné à Dieu et à vos frères : votre intelligence, votre cœur, vos travaux et vos veilles, vous avez tout donné avec amour. Et enfin, dans un dernier élan qui dépassait vos forces, vous avez donné votre vie elle-même, pour rester à jamais parmi nous comme le type accompli du maître parfait, plus éloquent encore dans sa vie et sa mort que

dans ses plus sublimes enseignements. *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno celorum* (1).

Un ami de Mgr Landriot.

29 Janvier 1875.

(1) Matth., v, 19.

L'AUMONE

L'AUMONE

—

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'AUMÔNE. — SON EXCELLENCE. — DIFFÉRENTES FORMES.

Compatiebatur anima mea pauperi... ab infantiâ meâ crevit mecum miseratio.

Mon âme avait pitié du pauvre... dès mon enfance, la compassion a grandi dans mon cœur.

(Job., c. 30, v. 25, c. 31, v. 18.)

Mesdames,

Je vais aborder un sujet qui convient d'une manière spéciale à votre pieuse association. Ce sujet, d'ailleurs, est éminemment pratique, et il embrasse la vie chrétienne tout entière. Il offre un intérêt tout particulier à notre époque ; car il touche à un des

plus redoutables problèmes qui s'agite aujourd'hui : la question du paupérisme, la relation des riches et des pauvres. Or, je ne crains pas de dire que ce problème serait résolu à l'avance, et d'une manière pacifique, par la méditation et la pratique des vérités que nous aurons successivement à développer.

Vous avez deviné, Mesdames, qu'il s'agit de l'aumône : j'ai préparé un petit traité sur cette matière si importante, et je commencerai aujourd'hui. Nature de l'aumône, son excellence, ses diverses formes, son obligation, sa mesure, ses avantages, ses qualités ; tels sont les principaux horizons que nous aurons à parcourir, et nous terminerons par un coup-d'œil général sur la situation du riche et du pauvre.

Le soin des pauvres, la cause du pauvre est un des principaux devoirs des évêques. « Nous sommes, disait saint Augustin, les ambassadeurs des pauvres auprès des ri-

ches, *ad vos legati ipsorum sumus* (1). » Et cet illustre Docteur ne craignait pas de dire à son peuple : « Je veux être auprès de vous un mendiant pour le pauvre, *ego sim mendicus mendicorum* (2). »

Aujourd'hui, disons un mot de l'aumône, de son excellence et de ses diverses formes.

Qu'est-ce que l'aumône ? Aumône vient d'un mot grec, qui signifie compassion ; compassion vient d'un mot latin, qui signifie souffrir avec quelqu'un. Méditons un peu le sens profond de cette étymologie.

Vous voyez un homme qui est dans la peine ; votre cœur s'émeut, vous souffrez avec lui. Cette souffrance est accompagnée d'un désir de le soulager ; votre cœur semble faire un bond vers lui pour lui porter secours. Que cet homme soit un aveugle qui cherche son chemin et auquel vous offrez votre bras ; que ce soit un ignorant qui a

(1) Serm. 61, no 13, t. 5, p. 510.
(2) Serm. 6-6, no 5, p. 534. — V. S. Bernard, Epist. 100, t. 1, p. 235.

besoin de lumière et que vous éclairez; que ce soit un pauvre qui a faim et soif et auquel vous communiquez le pain de votre abondance; que ce soit un malade dont votre affectueuse visite va relever le courage, ou un affligé que votre présence va consoler; toutes ces formes de la charité sont une aumône; car l'aumône, c'est tout don fait avec amour, et même, pour que ce soit une aumône vraiment chrétienne, il faut que le cœur y soit pour quelque chose; il faut que le souffle de la charité anime la bonne œuvre.

A notre époque, où l'orgueil démocratique fait souvent perdre le bon sens, on prétend que l'aumône, et surtout l'aumône matérielle, dégrade, qu'elle est une injure au pauvre, une insulte à la dignité du peuple. — Ainsi, je vois un de mes frères qui souffre, j'ai compassion de lui, et je traduis ma compassion par un don de mon cœur, sous une forme quelconque en rapport avec ses besoins, je dégrade cet homme, je

l'insulte, je le fais descendre du piédestal de sa dignité! Vraiment, un pareil langage est de la folie orgueilleuse. — Ah! je comprends que si je donnais à mon frère avec un sentiment de mépris ou d'indifférence, qui se traduirait par le regard, par le geste, par la parole; si je lui donnais avec une attitude pleine de dédain, je comprendrais alors qu'on regardât l'aumône presque comme une dégradation. Mais ce n'est plus là l'aumône chrétienne, l'aumône telle que la comprend et la recommande la religion. L'aumône chrétienne, c'est avant tout le cœur qui se donne, quelle que soit la traduction extérieure de ce don; or, le cœur qui se donne n'est jamais une insulte, c'est, au contraire, une marque d'amour et de respect.

Est-ce que d'ailleurs l'inégalité n'est pas partout sur la terre? Est-ce que tous les êtres ne se divisent pas en deux grandes catégories, ceux qui reçoivent et ceux qui donnent? Est-ce que les montagnes ne font

pas aux vallées l'aumône de leurs eaux fécondantes ? Supposons un instant les vallées et les montagnes capables de penser et de parler : si les vallées disaient à la montagne : gardez vos eaux pour vous, car vous nous humiliez par l'effusion de vos bienfaits. La montagne répondrait sans doute : Eh bien, demeurez dans votre désolante aridité, nous allons porter en d'autres régions le tribut de nos richesses. — Dans l'organisation du corps humain, est-ce que le cœur n'est pas le foyer où se forme, où s'épure le sang, cette grande richesse vitale de notre constitution ? Est-ce que ce n'est pas du cœur qu'il jaillit pour se répandre dans les membres ? Est-ce que les autres organes pourraient sérieusement se plaindre qu'on les dégrade en les obligeant à recevoir la vie d'une source étrangère à leur individualité propre ? Est-ce que, selon les intentions de la Providence, le riche n'est pas le cœur dans l'organisation sociale ; le cœur pour donner le trop plein aux membres qui souf-

frent ? Est-ce que, pour employer le langage de l'Ecriture, est-ce que ce n'est pas Dieu qui a fait le riche et le pauvre, afin qu'ils se rencontrent dans les étreintes de la charité? *dives et pauper obviaverunt sibi: utriusque operator est Dominus* (1).

Comment, d'ailleurs, l'égalité démocratique prétend-elle remplacer l'aumône ? et quand je parle de l'aumône, je veux dire l'aumône faite avec amour, sagesse, discrétion, intelligence ; car souvent on exploite les abus pour attaquer la chose elle-même, ce qui est la plus déplorable logique. — Comment remplacera-t-on l'aumône ? par je ne sais quelle règlementation mathématique, froide comme un chiffre ; par des considérations aussi sèches que stériles. En voulant trop ménager ce qu'on appelle la dignité de l'homme, on finirait peut-être par le laisser mourir de faim : la bureaucratie philanthropique, sous prétexte de

(1 Prov. 22, 2.

respecter l'orgueil de l'homme, le laisserait bien souvent dans la contemplation platonique de sa misère, et dans des souffrances pratiques qui ne se guérissent guère avec des mots.

O charité chrétienne, ô tendresse du cœur créée par le Christ, et qui vous épanchez sous toutes les formes les plus variées, comme vous êtes la plus belle des institutions et la meilleure science de l'économie politique et sociale ! On aura beau faire, on ne vous remplacera pas ; car vous avez une intelligence du malheureux et du pauvre que n'atteindra jamais la philanthropie. Vous êtes l'huile nécessaire à tous les engrenages sociaux, et sans vous toutes les règlementations officielles deviennent comme les roues, qui, à force d'agir les unes sur les autres, finissent par prendre feu et allumer des incendies autour d'elles. Mais vous, vous êtes l'huile qui adoucit les chocs, qui s'épanche partout, qui se verse dans tous les vides, qui pénètre à travers toutes les mail-

les des douleurs humaines, calme les souffrances quand elle ne les guérit pas entièrement, et met du baume sur ces plaies cachées que ne connaîtra jamais la philanthropie.

Non, Mesdames, l'aumône faite avec amour, sagesse et discrétion, n'est point une dégradation pour le pauvre, ni une injure à son adresse. C'est, au contraire, l'effusion de la charité qui relève et ennoblit, en ce sens qu'elle abaisse, en quelque sorte, le riche devant le pauvre, met au moins le pauvre au niveau du riche, et établit entre les différentes classes des liens de véritable fraternité. Bien faite et pratiquée avec l'esprit chrétien, l'aumône serait le trait d'union entre le riche et le pauvre : elle les rapprocherait par les doux contacts d'un fraternel amour. Ailleurs, vous trouverez des règlements froids comme le marbre, durs et polis comme le métal, mais très-souvent stériles, comme tout ce qui n'a pas sa vie à l'intérieur.

Nous l'avons dit, l'aumône est un sentiment de compassion qui nous porte à secourir le prochain ; c'est un mouvement de charité qui nous fait, en quelque manière, sortir de nous-mêmes, pour porter assistance à notre frère. Or, l'homme est composé d'une double nature : il en résulte que l'aumône a une double forme, l'aumône matérielle et l'aumône spirituelle, et chacune de ces formes de la charité a des variétés nombreuses, selon la nature du don qui est fait. Donner de la nourriture et des vêtements, visiter les pauvres, les malades, et en général porter secours à la partie matérielle de l'existence humaine, voilà des œuvres qui se rapportent à la première forme de l'aumône. Donner de bons conseils, instruire les ignorants, consoler les affligés, reprendre avec charité ceux qui pèchent, pardonner les torts du prochain, supporter ses défauts, prier pour lui, c'est exercer les œuvres de miséricorde spirituelle. « Croyez-vous, dit saint Chrysostome, que ce soit une légère

aumône que de délivrer une âme qui est dans la peine, qui court un grand danger, qui est tourmentée par la fièvre des passions (1) ? »

Ainsi, Mesdames, vous trouvez une occasion favorable pour donner un bon conseil à votre prochain ; vous le faites avec ce tact et cette délicatesse de la charité qui ne froisse pas, ou qui, du moins, ne doit froisser que les gens déraisonnables ; vous le faites en évitant ces airs de prêcheuses qui fatiguent et qui produisent souvent un résultat inverse de celui que l'on espérait ; vous insinuez doucement la vérité dans un esprit malade et un cœur irrité. C'est une aumône du genre le plus parfait ; votre œuvre est excellente. — Vous rencontrez sur le chemin de l'existence un ignorant tout-à-fait inexpérimenté dans les choses de la vie, ou bien ne connaissant pas les vérités si consolantes du Christianisme ; vous pro-

(1) *In Act.* hom. 25, t. 9, p. 223.

jetez quelques vérités lumineuses dans son esprit, vous préservez ainsi son avenir de nombreux dangers, vous jetez les germes d'une prochaine conversion ; est-ce que vous n'avez pas rendu à cette personne un plus grand service que si vous lui aviez donné un peu et même beaucoup d'or ? — La Providence vous amène une âme affligée, un cœur souffrant ; vous laissez tomber sur ses blessures des paroles affectueuses ; vous lui prouvez par votre conduite, votre attitude, vos prévenances et votre bienveillante assiduité, que vous voulez partager sa peine ; vous relevez ce cœur flétri : votre parole est pour lui comme une rosée abondante et féconde qui rend la vie à une fleur desséchée. — Une personne a fait une faute ; la prudence vous permet de lui adresser une charitable réprimande, vous dites une parole, ou bien vous gardez un silence très-significatif : on vous a compris, et l'on se corrige, ou du moins l'on voit son erreur et sa faute. — Vous avez à supporter tous

les jours les défauts des personnes avec lesquelles vous vivez, comme probablement on a à supporter les vôtres ; vous êtes pleine de patience et de longanimité. Chaque défaut ainsi supporté est une œuvre de miséricorde, et d'autant plus méritoire que les hommes ne s'en aperçoivent pas, et que votre Père céleste seul peut compter tous ces actes de renoncement, toutes ces répugnances de la nature foulées aux pieds, toutes ces contraintes imposées à votre caractère, et toutes ces flammes secrètes qui vous brûlent à petit feu. — Vous avez un ennemi, vous lui pardonnez et très-cordialement ; vous êtes disposé à le secourir, en cas de besoin : « C'est, dit saint Augustin, la plus belle, la plus noble et la plus magnifique des aumônes, *qui dat veniam, eleemosynam dat... multa genera eleemosynarum... sed eâ nihil est majus, quâ ex corde dimittimus, quod in nos quisque peccavit... illud multò grandiùs et magnificentissimæ*

bonitatis est, ut tuum quoque inimicum diligas (1). »

Enfin, il reste une dernière œuvre de miséricorde spirituelle, c'est la prière. La prière est une aumône, et peut-être la meilleure et la plus parfaite de toutes ; et quand un jour dans le Ciel nous saurons tout ce que la prière des saints a obtenu de grâces et de bénédictions pour l'humanité, nous serons prodigieusement étonnés, et nous comprendrons cette parole de saint Hilarion à saint Antoine : « Vous êtes une de ces colonnes qui empêchent l'Univers de tomber, *pax tibi, columna lucis, qui sustines orbem terrarum* (2). »

Qui que nous soyons, nous pouvons apporter notre goutte d'eau à ce grand réservoir de la bonté divine, tous les jours entretenu par la prière des saints : les gouttes d'eau, en se réunissant, forment les fleuves, et par le tribut continuel de

(1) *Enchir.* n° 19, t. 6, p. 383.
(2) *Vit. Patrum*, l. 5, ch. 17, t. 1, p. 973, éd. Migne.

leurs ondes, les fleuves empêchent la mer de se dessécher. Du reste, rien ne fait du bien à l'âme, rien ne lui donne de la sérénité comme la prière pour les autres. Si surtout vous avez un ennemi, si quelqu'un a eu des torts envers vous, priez pour lui, et votre âme sera doucement heureuse, elle n'aura plus sur elle ces nuages lourds et froids comme les brumes d'hiver.

Je viens d'esquisser les principales œuvres de miséricorde spirituelle. Je tenais à vous en parler, parce qu'elles sont la partie la meilleure, la plus parfaite et la plus divine de l'aumône ; je tenais à vous en parler d'autant plus que ce que nous dirons dans la série de ces entretiens se rapportera surtout à l'aumône proprement dite, c'est-à-dire aux œuvres de miséricorde corporelle. Sans doute, les deux espèces d'œuvres se touchent constamment comme le corps et l'âme et marchent sur une ligne presque toujours parallèle ; et, par conséquent, en parlant du secours matériel, il pourra bien

m'arriver de faire de fréquentes excursions sur le terrain des âmes.

Comprenez-vous maintenant la parole de Bossuet : « N'avez-vous pas un verre d'eau à donner, un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion ? si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle ! Oh ! que l'homme est riche, et quels trésors il a en main (1) ! »

L'aumône spirituelle est beaucoup plus noble, beaucoup plus agréable à Dieu que l'aumône corporelle, et elle mérite une plus grande récompense. Cette supériorité est évidente, elle tient à la supériorité de l'âme sur le corps ; et l'excellence d'une œuvre doit se mesurer à la plus éminente perfection de la créature à laquelle nous portons secours. « De même, dit saint Chrysostome, que l'âme est plus parfaite que le corps, ainsi les chrétiens charitables qui conduisent les âmes dans les sentiers du bien

(1) *Médit. sur l'Evang.* La dernière semaine, 66e jour, p. 214.

et les éloignent du vice, méritent une plus belle récompense que ceux qui donnent de l'argent aux pauvres (1). »

On pourrait encore en donner une autre raison. La perfection de l'œuvre doit aussi se mesurer à l'excellence du don. Celui qui donne de l'or est plus généreux que celui qui donne la monnaie d'un métal inférieur. Or, celui qui fait l'aumône spirituelle donne quelque chose de son cœur, de son affection ; c'est un fragment de son âme qu'il semble détacher pour vous l'offrir. Ne l'avez-vous pas éprouvé quelquefois au contact des âmes justes ? Dieu habite en elles, et quand elles vous touchent, on dirait que quelque chose de Dieu passe en nous. « Celui qui distribue des biens temporels, dit saint Grégoire le Grand, n'abandonne que des choses qui sont hors de lui ; mais celui qui donne sa compassion et ses larmes au prochain, donne quelque chose de lui-

(1) In cap. 1. *Genes.*, hom. 3, nº 4, t. 4, p. 25.

même, *aliquid etiam de semetipso dedit* (1). »

Cependant, de la même manière que l'âme n'est pas séparée du corps, il faut aussi que l'aumône matérielle accompagne, autant que possible, l'aumône spirituelle, lorsque notre frère est dans le besoin. Cet acte de charité est comme la rosée qui prédispose la terre à recevoir la semence. Le malheureux est touché à la fois et de notre prévenance et du soulagement corporel qui en résulte pour lui. Le don matériel le prépare à accepter volontiers la douce influence de la vertu. « La parole de vérité, dit saint Grégoire, ne pénètre pas l'âme du pauvre, si la main de la miséricorde ne lui donne d'abord comme une lettre de recommandation ; et la semence de la parole germe facilement quand l'âme de celui qui écoute est arrosée par les libéralités de celui qui parle (2). » — « Quand vous voudrez, dit un saint religieux, exhorter quelqu'un au bien,

(1) *Moral.*, lib. 20, c. 36, nº 70, t. 2, p. 180.
(2) *Pastor*, 2 p., c. 7, t. 3, p. 41, éd. Migne.

commencez par lui rendre quelque service corporel, ensuite, adressez-lui des discours pleins de respect et d'affection, car rien ne porte au respect et à l'amélioration morale comme l'aumône matérielle, jointe à une affabilité respectueuse (1). »

Que ces paroles, Mesdames, soient votre programme : soignez le corps et l'âme ; que vos bienfaits aillent du corps à l'âme ; que de l'âme ils reviennent au corps, et par cette douce alternance dans les formes de la charité, vous remplirez parfaitement la double mission de l'ange Raphaël ; je ne saurais vous présenter un modèle plus glorieux.

(1) *Scholies* de l'abbé Joseph, sur saint Jean Climaque, grad. 27. *Patrologie grecque*, t. 88, p. 1,127.

L'AUMONE

—

DEUXIÈME CONFÉRENCE

OBLIGATION DE L'AUMÔNE.

Prœcipio tibi ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi.

Je vous ordonne d'ouvrir la main à votre frère le pauvre et l'indigent.
(DEUT. 15. 11.)

MESDAMES,

Dans le premier entretien, nous avons répondu à cette question : Qu'est-ce que l'aumône ? Aumône vient d'un mot grec qui signifie compassion, et compassion veut dire souffrir avec quelqu'un. D'où il résulte que la vraie charité chrétienne doit toujours être un acte d'amour fraternel. C'est le cœur

qui se fragmente, en quelque sorte, pour se donner sous les formes variées de l'aumône. Nous en avons conclu que l'aumône ne dégrade point celui qui la reçoit; que ce n'est ni une insulte, ni une atteinte à la dignité de l'homme : car l'aumône chrétienne, c'est avant tout le cœur qui se donne : or, le cœur qui se donne n'est jamais une insulte, c'est, au contraire, une marque d'amour et de respect. — N'est-ce pas, d'ailleurs, une loi générale de la nature? Tous les êtres ne sont-ils pas divisés en deux grandes catégories, ceux qui donnent et ceux qui reçoivent? et n'est-ce pas la juste combinaison de cette loi qui maintient le monde dans une constante harmonie?

L'homme étant composé de corps et d'âme, il en résulte que l'aumône a une double forme, selon qu'elle s'adresse à la partie matérielle ou spirituelle de notre être. Après avoir décrit rapidement l'aumône spirituelle sous ses différents aspects, nous en avons fait ressortir la plus grande no-

blesse et l'éminente supériorité : et cependant nous avons conclu que, lorsque notre frère est dans le besoin, il faut, autant que possible, que l'aumône matérielle accompagne sa sœur aînée.

Nous tenions d'autant plus à vous parler des œuvres de charité qui s'adressent à l'âme, que ce que nous aurons à dire dans la suite de nos conférences, s'appliquera le plus ordinairement aux œuvres de miséricorde corporelle.

Aujourd'hui, nous prendrons pour sujet de cet entretien, la nécessité de l'aumône.

Le précepte de l'aumône existait dans l'ancienne loi. — « Il ne manquera pas de pauvres dans vos contrées, dit le Seigneur au livre du Deutéronome : c'est pourquoi je vous ordonne d'ouvrir la main à votre frère pauvre et indigent (1). » — « Mon fils, ne privez pas le pauvre de son aumône, et ne détournez point les yeux de lui. Ne méprisez

(1) Deut., 15, 11.

pas celui qui a faim, et n'aigrissez point le pauvre dans son indigence. N'attristez point le cœur du pauvre, et ne différez point de donner à celui qui souffre. Ne rejetez point la prière de l'affligé, et ne détournez point votre visage du pauvre (1). » — « Prêtez l'oreille au pauvre, sans chagrin, et acquittez envers lui votre dette, *redde debitum tuum* (2). » « Assistez le pauvre à cause du commandement, et ne le laissez point aller les mains vides, parce qu'il est dans la détresse... Dispensez votre trésor selon que le Très-Haut vous le commande, et il vaudra mieux pour vous que l'or. Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous, afin de vous délivrer de tout mal (3). »

« Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même, et il ne sera point exaucé (4). » — « Faites l'aumône avec votre

(1) Eccli., 4, 1-4.
(2) Eccli., 4, 8.
(3) Eccli., 29, 14-15.
(4) Prov., 21, 13.

bien, et ne détournez pas votre visage du pauvre : ainsi le visage de Dieu ne se détournera point de vous (1). »

Le Nouveau Testament ne fait que confirmer cette doctrine : « Ordonnez aux riches de ce monde, dit saint Paul à Timothée, de ne point mettre leur confiance dans les richesses extérieures et périssables..., d'être charitables et bienfaisants, de se rendre riches en bonnes œuvres, de donner l'aumône de bon cœur (2). » — « Si quelqu'un, dit l'Apôtre bien-aimé, possède les biens de ce monde, et que, voyant son frère dans le besoin, il ferme ses entrailles, comment la charité de Dieu serait-elle avec lui (3) ? »

Les paroles qui suivent sont peut-être les plus claires, mais aussi les plus effrayantes des saints Evangiles : c'est Notre-Seigneur qui parle : « Au dernier jour, le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis

(1) Tobie, 4, 7.
(2) 1 à Tim. 6, 17, 18.
(3) 1 Joan., 3, 17.

de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans logement, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu me voir. Alors, les justes lui diront : Mais, Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons recueilli ; sans vêtements, et que nous vous en avons donné ? Quand est-ce que nous vous avons vu malade et en prison, et que nous vous avons visité ? Et le Roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez rendu ces devoirs de charité au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus. — Le Roi dira ensuite à ceux qui

sont à gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Et les méchants lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou être sans logement, sans habits, ou malade, ou prisonnier, et que nous avons manqué de vous assister ? Le Maître leur répondra : Toutes les fois que vous avez manqué de rendre ces services au moindre de mes frères, c'est à moi que vous avez manqué de les rendre (1). »

Ecoutez le commentaire de saint Léon : « On trouve des riches qui observent tous les autres commandements, sauf le précepte

(1) Matth., 25, 34-45.

de l'aumône, et qui pensent que cette omission est une faute légère. Mais, au contraire, cette faute est si grande, que, sans la vertu de l'aumône, toutes les autres sont inutiles... Quand même un homme se distinguerait par les plus éminentes vertus, sans la miséricorde, il n'obtiendra point miséricorde... Au dernier jour, les élus ne recevront des éloges que pour les œuvres de miséricorde, que J.-C. tiendra comme faites à lui-même : car le Christ, qui a fait sienne la nature humaine, ne s'en sépare jamais dans aucun de ses membres. D'autre part, que reprochera N.-S. à ceux qui seront à gauche ? une seule chose, le défaut de charité, la dureté envers les pauvres. On dirait qu'il n'y a pas d'autre vertu à droite que la charité, et pas de péché à gauche, sinon le défaut de compassion pour les pauvres : on dirait que les œuvres de miséricorde seront alors comme la plénitude des vertus, tandis que le manque de charité sera le résumé de tous les vices : on dirait qu'une seule vertu introduira les

élus au royaume des cieux, et qu'un seul vice en éloignera les damnés (1). »

La tradition est unanime à ce sujet ; qu'il me suffise de vous en citer quelques témoignages : « Il est impossible, dit saint Chrysostome, il est absolument impossible, sans l'aumône, d'entrer dans le royaume des cieux, alors même que vous feriez mille autres bonnes œuvres (2). » — « Prenez ce qu'il vous faut dans vos richesses, dit saint Augustin, le reste forme le superflu..., et le superflu du riche est le nécessaire du pauvre : on possède le bien d'autrui quand on retient son superflu, *superflua divitum, necessaria sunt pauperum. Res alienæ possidentur, cùm superflua possidentur* (3). »

Le P. Bourdaloue, dont la morale est toujours basée sur la doctrine, résume l'enseignement en ces deux propositions : « L'aumône qui, par rapport au pauvre, est un

(1) Serm., c. 2, p. 164, t. 1, éd. Migne.
(2) In Joan, Hom. 23, t. 8, p. 158.
(3) In Ps. 147, no 12, t. 4, p. 2,362-2,363.

devoir de charité et de miséricorde, est, par rapport à Dieu, un devoir de justice... La théologie m'apprend que, dans les nécessités communes des pauvres, c'est le superflu des riches qui doit faire la matière de l'aumône. Voilà d'abord ce qu'elle suppose ; et en le supposant, elle se fonde sur les maximes les plus constantes de la raison et de la foi ; elle s'en tient au consentement unanime des Pères, qui, s'expliquant sur ce sujet, ont toujours regardé le superflu comme un bien qui appartient aux pauvres, comme un bien dont les riches sont seulement les dépositaires et les distributeurs (1). »

Telle est, dans ses principes généraux, la vraie doctrine sur l'aumône : nous donnerons plus tard quelques règles de détails, mais elles reposent elles-mêmes sur les bases que nous venons d'établir.

D'ailleurs, il est une loi universelle de la nature, dont le précepte de l'aumône est une

(1) Serm. sur l'aumône, 1 p., 2 part., p. 289-295, t. 1.

application dans l'ordre moral. — Les êtres qui possèdent davantage doivent communiquer aux autres leur surabondance. — Voyez cette belle fontaine établie au milieu d'une place publique : elle est composée d'une série de bassins superposés; la colonne d'eau s'épanche dans le premier récipient; celui-ci se remplit et se verse ensuite dans les étages inférieurs; et, quand tous les bassins sont pleins jusqu'aux bords, l'eau ne s'arrête pas : elle a toujours besoin de couler; elle se répand partout aux alentours. — Les corps qui sont chauds communiquent leur chaleur; le cristal transparent reçoit la lumière et la transmet à tout ce qui l'environne; et c'est cette loi qu'on appelle la loi de l'équilibre, qui maintient le monde dans une constante harmonie; loi merveilleuse, en vertu de laquelle tout être qui possède avec abondance donne à celui qui a moins. « Le Créateur, dit Clément d'Alexandrie, ne nous indique-t-il pas évidemment, par l'exemple du monde physique, qui se com-

pose d'éléments contraires, par exemple, du froid et du chaud, de l'humidité et du sec, ne nous indique-t-il pas que l'ordre moral se compose de gens qui donnent et de gens qui reçoivent (1)? »

« Telle est la loi divine, dit saint Thomas ; nous devons communiquer aux autres les biens que nous avons reçus ; et ainsi, nous nous conformons à la bonté de Dieu, qui est la source de tous les biens (2). »

Allons encore plus loin. D'après l'ordre primitif, tous les biens devaient être communs : le péché a détruit cet ordre, et rendu nécessaire la division des biens. Mais Dieu veut, autant que possible, rétablir l'équilibre par l'aumône, comme en hiver, l'équilibre d'une douce température s'établit et se maintient par l'installation d'un calorifère, dont les bouches promènent une chaleur tempérée dans tous les coins et recoins d'une maison : ainsi la charité devrait être comme

(1) *Stromat.*, l. 3, c. 6, t. 1, p. 1,159, éd. Migne.
(2) In lib. de div. nom., c. 4, lect. 1, t. 8, p. 133.

un immense calorifère, installé partout, et diminuant les suites de ces inégalités de fortune, qui, d'ailleurs, sont inévitables. — Ecoutons encore Bourdaloue : « Comme tous les hommes sont également hommes... il paraissait naturel que Dieu, les ayant créés... leur abandonnât les biens de la terre pour en recueillir les fruits, selon leurs nécessités présentes, et selon que les différentes conjonctures le demandaient. Mais cette communauté de biens, si conforme, d'une part, à la nature et à la droite raison, ne pouvait d'ailleurs, par la corruption du cœur de l'homme, longtemps subsister. Chacun, emporté par sa convoitise, et maître de s'attribuer telle portion qui lui eût plu, n'eût pensé qu'à se remplir aux dépens des autres ; et de là les divisions et les guerres... Il fallait donc qu'il y eût une diversité de conditions... Mais, Providence de mon Dieu, que vous êtes admirable et bienfaisante, lors même que vous semblez plus rigoureuse et plus sévère, et que vous sa-

vez bien rendre par vos soins paternels ce que vous ôtez selon les conseils de votre adorable sagesse! En effet, chrétiens, qu'a fait Dieu en faveur du pauvre? Il a établi le précepte de l'aumône (1). » — Aussi, le même orateur ne craint pas de dire ailleurs que ceux qui ne font pas l'aumône anéantissent cet ordre providentiel : « Ce que je conclus, dit-il, c'est que, manquant à faire l'aumône, ou la faisant au-dessous de votre condition, vous outragez, vous déshonorez, je dis plus, vous détruisez en quelque sorte, vous anéantissez la Providence. — Pourquoi? parce que, en tant qu'il est en vous, vous la rendez imparfaite et défectueuse; parce que vous autorisez contre elle les plaintes et les murmures des pauvres, parce que vous leur donnez un spécieux prétexte de l'accuser, de la blasphémer, de la renverser (2). »

(1) Sermon sur l'aumône, pour le 8e dim. après la Pentecôte, 1 part., t. 2, p. 551.

(2) Serm. pour le 1er vendredi de Carême, sur l'aumône, 1 part., t. 1, p. 293.

On parle beaucoup à notre époque du paupérisme : la question du pauvre est, comme on dit, à l'ordre du jour. Mais vraiment les hommes sont aveugles : il y a longtemps que la solution est trouvée. Si les riches pratiquaient les préceptes de l'Evangile sur l'aumône, et si, d'autre part, les pauvres pratiquaient les vertus chrétiennes ; si l'ordre, l'économie régnaient dans leurs affaires ; s'ils évitaient le désordre, l'ivrognerie, la débauche, le problème serait résolu. Mais il faut que les deux termes de la solution marchent ensemble. Le riche aura beau donner ; si le pauvre vit dans le désordre, s'il n'a pas d'économie, s'il mange et boit ses petits revenus à mesure qu'ils arrivent, tout ce que le riche pourra donner sera une goutte d'eau jetée dans un abîme. Ce sera l'histoire de ce tonneau des Danaïdes, tonneau percé qui, tandis qu'on l'emplissait d'un côté, se vidait de l'autre ; et même, en pareil cas, l'aumône pourrait devenir une prime, un stimulant

au désordre. — Prêchez donc au riche l'aumône; mais aussi, et surtout, prêchez au pauvre la vertu : cette dernière condition est absolument indispensable. — Alors, je le répète, le problème social serait résolu. Il n'y aurait plus de misérables, il y aurait des pauvres, parce que la pauvreté est une chose relative, et que l'inégalité des conditions est nécessaire au monde, mais il n'y aurait point de misérables, c'est-à-dire, d'hommes privés du nécessaire, et souffrant plus ou moins par la privation de choses à peu près indispensables dans la vie : ou bien, s'il y en avait quelques-uns, leur indigence serait largement couverte par les effusions de la charité. Alors, tous les hommes seraient comme des enfants ayant une part inégale, mais au moins suffisante au banquet du Père de famille.

En dehors de l'Evangile, qu'on ne cherche pas de remède à cette plaie qu'on appelle le paupérisme ; qu'on ne cherche pas de solution à ce problème qui, de plus en

plus, va se dresser comme un spectre menaçant à l'horizon de l'avenir. En dehors de l'Evangile, vous trouverez des programmes officiels qui n'aboutissent guère au résultat désiré; puis arrivent les irritations réciproques entre les riches et les pauvres, de mutuelles récriminations qui, aux heures des révolutions, amènent des scènes de sauvagerie sanguinaire. — L'Evangile, sincèrement pratiqué, ferait tout disparaître par les effusions incessantes de la charité, et surtout par ces préceptes de douceur, de charité, de pardon, qui rapprochent les différentes classes de la société, qui apprennent au riche que le pauvre est son frère; au pauvre, qu'il doit se soumettre à l'ordre de la Providence, qu'il doit aimer et respecter le riche et lui rendre en reconnaissance affectueuse ce qu'on lui donne en services effectifs et en paroles de consolation. Mais il y a cette différence entre la doctrine évangélique et les doctrines plus ou moins socialistes : l'Evangile est sévère pour le mauvais riche, et il

épuise à cet égard l'austérité du langage, mais il ne prêche ni n'insinue la révolte, et il enseigne à tous que Dieu s'est réservé à lui seul le jugement de beaucoup de choses : car, quand on en appelle directement ou indirectement à ce qu'on nomme la justice du peuple, c'est le commencement des révolutions en permanence, et ces sortes de commencements n'ont jamais de fin. Alors ce n'est plus seulement la société à l'état d'imperfections et de souffrances déplorables : c'est la société tous les jours remuée et retournée par des irruptions volcaniques; c'est la société à l'état impossible !

Qu'il nous soit permis de transcrire ici ce que nous avons écrit ailleurs sur ce grave sujet :

« Est-ce à dire que l'Evangile excite les pauvres contre les riches ? Gardons-nous de le penser : l'Evangile prêche la paix et la charité mutuelle, et c'est ici, qu'après une apparence de similitude dans la doctrine, de profonds abîmes nous séparent de ceux qui

veulent réformer le monde par la destruction. »

« L'Evangile parle rarement à l'homme de ses droits, et toujours de ses devoirs; aux yeux mêmes d'une sage philosophie et de l'expérience des siècles, l'Evangile a raison. Quand on parle trop à l'homme de ses droits, la conclusion presque immédiate est le mépris du devoir et l'appel à la force brutale : alors, tous les droits véritables périssent dans la tempête. La Religion fait appel au devoir, et c'est la vraie manière de concilier tous les droits. Ainsi, quand la désunion existe dans un ménage, l'Evangile intervient; il dit à l'homme : Vous devez aimer votre épouse, la protéger, lui pardonner ses torts. Il dit à la femme : Soyez soumise, vengez-vous par l'affection, vivez de patience et de douceur. A peine ces paroles sont mises en pratique, que, par une merveilleuse harmonie, tous les droits sont sauvegardés, et d'autant mieux qu'on n'en a rien dit. De même, l'Evangile dit aux ri-

ches : Le pauvre, c'est votre frère; le pauvre, c'est le Christ transfiguré : et Dieu vous a laissé vos richesses en dépôt afin que le trop plein s'épanche sur le malheureux. Ayez pitié du pauvre, car il est de votre famille, et il souffre; ayez pitié du pauvre, et Dieu vous récompensera. Et si, par malheur, vos entrailles se fermaient à la miséricorde, il y a, dans le ciel, un juge sévère qui recueille les plaintes des pauvres pour les venger un jour. »

« L'Evangile se retourne ensuite vers le pauvre, et lui dit : Si vous êtes chrétien, la pauvreté sera en vous un trait de ressemblance avec le divin Sauveur : supportée avec la résignation évangélique, elle a quelque chose de noble et de glorieux. Que Dieu soit dans votre cœur, et vous aurez des richesses intérieures qui vous dédommageront; vous serez plus heureux que les riches, car le bonheur vient du ciel, il se verse dans le cœur, et Dieu le prodigue avec plus d'abondance à ceux qui, souffrant par la pri-

vation des choses extérieures, continuent à bénir et à embrasser amoureusement sa main paternelle. Vous vivez dans le dénûment, mais ayez confiance en Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, et Dieu, tôt ou tard, et bientôt, enverra vers vous un ange du ciel ; il révèlera votre misère à un riche chrétien, et désormais une tendre pitié veillera sur vous. »

« Si le pauvre continue à se plaindre, et surtout s'il se plaignait avec amertume, l'Evangile lui dirait : Eh bien, puisque vous voulez entrer en jugement avec Dieu, répondez-lui, *Accinge lumbos tuos, interrogabo te, et indica mihi* (1). Jetez un coup-d'œil sur votre vie passée : que de fautes n'avez-vous pas à vous reprocher ? que de crimes peut-être ? Ne voyez-vous point que la justice de Dieu a le droit de s'appesantir sur vous, et ne devriez-vous pas avoir, au moins, la résignation d'un homme

(1) Job., 40.

qui expie ? Et même, cet état de misère dans lequel vous êtes plongés, n'est-il pas le résultat de votre inconduite, de vos désordres ? Si vous n'aviez pas livré votre cœur à ces passions qui dévorent comme la mer, si l'ordre et l'économie avaient présidé à votre maison, vous seriez dans une abondance relative. C'est donc vous qui êtes la cause première de votre malheur ; n'accusez ni les riches, ni la société, et surtout ne regardez pas, en vous plaignant, la justice de Dieu, car sa lumière vous confondrait en éclairant votre vie. Revenez au Seigneur, reprenez le chemin de la vertu, et Dieu bénira de nouveau vos voies ; et si, malgré vos efforts, vous ne pouvez pas vous relever seul, Dieu fera signe à ses anges de charité, qui vous tendront la main et vous embrasseront après vous avoir sauvés. »

« Ainsi a toujours parlé l'Evangile ; si son langage, si ferme et si doux, était écouté, les problèmes qui agitent les sociétés par de sourdes menaces seraient entiè-

rement résolus ; tous les droits seraient conciliés, parce que tous les devoirs seraient observés. En dehors de ces maximes si sages et si conservatrices, vous rencontrerez des doctrines insensées qui, sous prétexte du droit, font appel plus ou moins directement à une barbarie sauvage, et qui, au lieu d'alléger le sort du pauvre, confondraient le pauvre et le riche dans une ruine générale. Du reste, et c'est mon dernier mot à des objections que l'orgueil humain ne résoudra jamais, et dont il ne cherchera jamais la solution dernière sans nous conduire à des abîmes ; du reste, il est des choses ici-bas dont le jugement et la punition doivent être réservés à Dieu : quand les hommes veulent y mettre la main, ils aggravent ordinairement les maux qu'ils ont la prétention de guérir (1). »

Saint Grégoire de Nazianze, rappelant les paroles de l'Ecriture qui nous ordonnent

(1) Œuvres past. de l'Ev. de La Rochelle, t. 2, p. 68-71.

d'avoir pitié des animaux et de leur venir en aide en cas de besoin (1), commente ainsi ces paroles : « O homme, ton frère n'est pas pire qu'un animal ; puisque l'Ecriture nous commande d'avoir de la bienveillance pour les êtres privés de raison, quelle charité ne devons-nous pas à ceux qui sont de la même nature que nous, et élevés au même rang d'honneur (2). » Dieu lui-même prêche d'exemple et nous fait signe de l'imiter. Chaque matin il ouvre sa main et couvre la terre de bénédictions : les êtres les plus inférieurs ont part à ses bienfaits, *imples omne animal benedictione* (3). Mais pour l'homme en particulier, il a tout fait pour lui, il l'a environné d'honneur et de gloire, il l'a établi le roi de la création et le chef-d'œuvre de ses mains (4). Imitons donc le Seigneur dans ses relations de bienveil-

(1) Deuter., c. 22.
(2) Orat., 14, c. 28, t. 1, p. 895.
(3) Ps. 144-16.
(4) Ps. 5, 8.

lance et de miséricorde envers la plus noble de ses créatures : « Soyons sous ce rapport, comme sous tous les autres, parfaits comme notre Père céleste est parfait (1). »

(1) Matth., 5, 48.

L'AUMONE

—

TROISIÈME CONFÉRENCE

DANS QUELLE MESURE DOIT-ON FAIRE L'AUMÔNE ?

Quomodo potueris, ita esto misericors : si multum tibi fuerit, abundanter tribue : si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude... fœnerare proximo tuo in die necessitatis illius.

Soyez charitable autant que vous le pourrez : si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous avez peu, ayez soin de donner de bon cœur, même le peu que vous pourrez... Venez en aide à votre prochain dans ses nécessités.

(TOBIE, 4. 9. — ECCLI, 29. 2.)

Dans notre dernière conférence, nous avons établi le précepte de l'aumône : il est écrit d'une manière très-claire dans l'ancien et le nouveau Testament, et dans tous les monuments de la tradition catholique : je dirai même qu'il est écrit dans toutes les

lois de la création. Partout l'être qui possède davantage donne à celui qui a moins ; et la fontaine placée au milieu d'une place publique, est une leçon pour les riches ; car ce grand réservoir, après avoir rempli ses propres bassins, diversement échelonnés, se répand avec profusion aux alentours.

Dans la pensée du Créateur, tous les biens étaient communs : le péché a détruit cet ordre primitif, et rendu nécessaire la division des biens : mais Dieu veut, autant que possible, rétablir l'équilibre par l'aumône : sorte de calorifère divin, la charité, pendant l'hiver de cette vie, maintient l'équilibre entre les riches et les pauvres, ou, du moins, empêche que la différence arrive à une rupture.

L'Evangile, s'il était pratiqué, résoudrait d'une manière pacifique la grande question du paupérisme, qui est un des grands dangers de l'avenir, une des grandes menaces contre l'ordre social. En dehors de l'Evangile, vous trouverez l'aigreur, les irritations

ascendantes, et les solutions brutales et d'ailleurs impossibles du socialisme : avec la foi chrétienne et la pratique de la charité, les hommes vivraient comme des frères, ayant une part inégale, mais au moins suffisante au banquet du père de famille. Le petit doigt n'a pas une aussi large part à la nourriture que les gros membres ; mais sa portion lui suffit, il en est heureux, et il ne songe pas à se révolter, ni contre la tête, ni contre le bras. C'est ainsi, du reste, que sont constitués tous les corps vivants, il y a unité dans l'inégalité. L'égalité serait le nivellement de la mort.

Aujourd'hui examinons cette question : dans quelle mesure doit-on faire l'aumône ?

La grande difficulté, dans la question de l'aumône, est de fixer la quantité que chacun, selon sa position, doit donner. Et ici j'admire la sagesse de l'Evangile et de ses commentateurs autorisés : L'Evangile établit l'obligation d'une manière générale, mais souvent il abandonne les détails à l'ap-

préciation de la sagesse pratique. Sous ce rapport, comme toujours, l'Evangile est d'une habileté supérieure : il met d'abord de la charité, beaucoup de charité dans le cœur de l'homme, et ensuite il ne détermine pas d'une manière trop mathématique la limite entre le précepte et le conseil. Cette limite dépend de tant de choses, de tant de circonstances difficiles à déterminer, à apprécier d'une manière générale et absolue. D'ailleurs, en pareille matière surtout, quand on paraît trop exiger, il semble qu'on glace le cœur; et l'on arriverait facilement, pour peu qu'on exagérât la doctrine, à créer une espèce de droit pour le pauvre, droit à une sorte de réquisition, droit à la révolte contre les injustices du riche, injustices vraies ou prétendues ; et une fois dans cette voie, ce serait bientôt la guerre civile entre les différentes classes de la société, guerre sourde d'abord et silencieuse, puis à un moment donné, guerre ouvertement déclarée. Il y avait donc là un vrai danger ; et, tout en

soutenant les intérêts du pauvre, il ne fallait pas semer la division et la haine entre les hommes.

Qu'a fait l'Evangile ? sa ligne de conduite a été la même que dans la grande question de l'esclavage. L'Evangile n'a jamais aimé l'esclavage, puisque nous sommes tous nobles devant Dieu, et nos quartiers de noblesse sont pour tous écrits dans le ciel. Cependant à l'origine, l'Evangile n'a pas dit aux esclaves, révoltez-vous, car vous êtes de même sang que les riches et les nobles : c'eût été la guerre de Spartacus, la guerre des esclaves contre les grands de Rome : c'eût été une répétition de la loi agraire. — L'Evangile s'y est pris autrement, et c'est ainsi, du reste, qu'il a fait toutes ses révolutions dans le monde, révolutions pacifiques et les seules durables. Il a dit aux riches et aux grands de la terre : Regardez cet esclave ; c'est votre frère cependant ; à lui comme à vous je donne le corps du Christ, et la table où votre esclave communie n'est

pas différente de la table où vous venez vous agenouiller vous-même. — Ne voyez-vous pas quelle prodigieuse révolution ces simples pensées devaient opérer dans l'esprit et le cœur des riches et des puissants ? La conséquence était visible. La Religion ne la prescrivait pas rigoureusement, mais comme elle l'indiquait clairement ! comme elle la faisait manifestement pressentir ! — L'Evangile répétait les magnifiques paroles de saint Paul, qui, renvoyant un esclave à son maître mécontent : « Recevez-le comme mes propres entrailles ; ne le recevez plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé ; recevez-le comme moi-même, car je l'aime tendrement ; s'il vous a blessé en quelque chose, c'est moi qui paierai pour lui. C'est moi, Paul, qui vous écris ces choses de ma propre main : c'est moi qui paierai, et je pourrais même ajouter que vous êtes vous-même mon premier débiteur, puisque vous vous devez vous-même

à celui qui vous a engendré à la foi (1). » — Devant un pareil langage, que voulez-vous que fasse un riche chrétien ? il brise lui-même les fers de son esclave, et l'admet avec lui au banquet d'une complète fraternité. — Ainsi sont tombées partout les chaînes de l'esclavage : et la petite lettre de saint Paul à Philémon a plus fait, sous ce rapport, que tous les règlements officiels des Etats-Unis, cette terre classique de la liberté.

La Religion a suivi une conduite analogue dans la grande question du paupérisme : elle n'a pas établi de taxe mathématique ; elle n'a pas dit : Vous donnerez tant par chaque mille livres de rentes. On serait ainsi tombé dans une série de difficultés inextricables ; les prétentions exagérées du pauvre eussent été encouragées, et l'on aurait enlevé à la charité cette élasticité d'allures, cette spontanéité de mouvement qui lui convient ; on aurait tué l'élan par le

(1) Ep. ad Philem., v. 12-19.

chiffre. — L'Evangile aime mieux vous répondre : aimez, et faites ensuite ce que vous voudrez. Aimez Dieu ; voyez comment Dieu a aimé les hommes, et rappelez-vous qu'en aimant votre frère et en le soulageant, c'est Dieu lui-même que vous aimez et que vous soulagez.

Ces considérations préliminaires serviront de clef à l'intelligence de cet entretien, et peut-être de réponse à certaines objections. Les esprits absolus pourront nous dire : vous deviez entrer dans les détails du précepte pour nous faire connaître nos devoirs, et cependant quelques-unes de vos décisions n'ont point ce caractère précis et catégorique que nous aurions désiré. Nous sommes les premiers à en faire l'aveu ; mais les applications des sciences morales ne peuvent pas avoir le cachet rigoureusement absolu des sciences mathématiques.

Etablissons d'abord quelques principes.

Les théologiens distinguent trois espèces de nécessités pour le pauvre : la nécessité

extrême, la nécessité grave, et la nécessité commune. — La nécessité extrême est celle qui place le prochain dans un péril au moins très-probable de perdre la vie, ou de contracter une grave et douloureuse maladie si on ne le secourt pas. — La nécessité grave est celle qui fait courir au prochain le danger d'un mal grave, par exemple, la prison, une perte considérable de ses biens, un changement très-notable dans sa position, etc. — La nécessité commune est celle où se trouvent les pauvres ordinaires.

Faisons une autre réflexion relative à celui qui donne.

On distingue les biens absolument nécessaires à l'existence, c'est-à-dire, sans lesquels on ne peut pas vivre; les biens nécessaires à la convenance de l'état, à la décence de la condition, à l'éducation des enfants, à la splendeur raisonnable de la position; et les biens superflus, c'est-à-dire, ceux qui restent lorsqu'on a employé ses revenus à soutenir convenablement sa po-

sition, à faire les dépenses utiles, et même de luxe raisonnable, à augmenter ses revenus, selon les règles de la sagesse et de la modération (1).

Dans le cas de nécessité extrême (2), nous sommes obligés de faire l'aumône au prochain, non-seulement avec le superflu, mais ordinairement avec au moins une partie de ce qui serait utile au soutien de notre condition et à la décence de notre état; mais on ne serait pas obligé de lui faire l'aumône avec les biens qui seraient nécessaires à notre propre vie : ainsi le veut l'ordre de la charité. — Une personne se présente à vous, elle va mourir de faim, ou perdre la vie d'une manière quelconque, vous êtes tenues de la secourir si vous le pouvez, alors même que vous seriez obli-

(1) V. sur toutes ces questions : Mayol, *de Præcep. decal.*, q. 3, art. 3, *Cursus compl.*, t. 13, p. 879 et seq. — S. Ligori, l. 2, *de præcep. carit.*, nos 31-33. — Gury, *tract. de virtut.*, nos 227-229, t. 1, p. 166 et seq., édit. Rom., 1869. — S. Thomas, 2a, 2æ, q. 32.

(2) S. Thomas, 2a, 2æ, q. 32, art. 5.

gées de faire un sacrifice qui vous gênerait.

Hors le cas de nécessité extrême, l'ensemble des Théologiens reconnaît qu'on n'est pas tenu de faire l'aumône avec ce qui est nécessaire à notre vie, ni même avec ce qui est nécessaire à la conservation et à la décence de notre position sociale.

Mais ces mêmes Théologiens reconnaissent que, dans les cas ordinaires, il y a obligation de faire l'aumône au moins avec une partie du superflu, et surtout quand le prochain est dans le cas d'une grave nécessité. « L'Evangile, dit saint Augustin, ne reproche aucun crime particulier au mauvais riche ; mais il était vêtu de pourpre, et il faisait de splendides festins, tandis qu'à sa porte Lazare était dans le besoin ; et pour ce seul crime, pour ce mépris du pauvre qu'il ne nourrissait pas convenablement, il est précipité dans les enfers (1). »

Tel est le résumé le plus clair de tout ce

(1) Serm., 178, nº 3, p. 1,229-1,230.

que j'ai lu dans les auteurs sur ce grave et difficile sujet : je ne crois pas qu'il soit possible de préciser davantage quand on veut déterminer la stricte limite du précepte. Sans doute la pratique du conseil va beaucoup plus loin; la charité a ses moyens ingénieux, elle a ses secrets pour faire beaucoup mieux. Mais, dans ce moment, j'établis l'obligation rigoureuse du précepte, et je dois me tenir éloigné de deux excès, excès du rigorisme, excès du relâchement; car il est des auteurs trop sévères, qui appliquent à tous les riches et à tous les cas, les dures paroles que certains Pères ont adressées aux riches, dont la cruauté, ou du moins la négligence, abandonne le pauvre dans l'extrême nécessité ; il est, au contraire, des auteurs trop relâchés qui, par des subtilités de casuistique captieuse, anéantissent en quelque sorte ce grand précepte de l'aumône, qui est écrit partout, dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, et dans les ouvrages des Pères.

J'avoue que la détermination des détails n'est pas toujours chose facile : « L'application de la règle aux cas particuliers, dit le cardinal Cajetan, ne peut pas être soumise à une détermination rigoureuse ; il faut s'en rapporter à la prudence pour les détails. Et il faut une grande circonspection pour décider que telle personne a du superflu : il faut considérer l'état, les enfants, les serviteurs, les personnes qu'on est obligé de recevoir, la splendeur relative à chaque condition ; mais toutes ces choses ne peuvent se fixer comme un point mathématique (1). » Saint Thomas, parlant sur le même sujet, ajoute : « Toutes ces questions ne peuvent se décider par le discours : le jugement des cas particuliers appartient à la prudence et à la discrétion, qui sont d'excellents juges (2). »

Avant de terminer ce qui regarde le strict

(1) Cité par Mayol, v. ci-dessus, p. 897-898.
(2) 4 sent., dist. 15, q. 2, sol. 1, t. 12, p. 330, éd. Venise.

précepte, je dois ajouter ces paroles de saint Thomas : « Nul n'est en état de secourir tous les indigents ; c'est pourquoi, ainsi que l'enseigne saint Augustin, ne pouvant pas secourir tout le monde, vous devez surtout vous occuper de ceux qui, par les rapports de lieu, de temps, ou par toute autre relation extérieure, se trouvent plus étroitement unis à votre destinée. D'où il résulte qu'un homme n'est pas tenu de s'en aller par le monde à la recherche des indigents pour les secourir, et qu'il suffit d'exercer les œuvres de miséricorde envers ceux qui se présentent à nous (1). » — « Dans le cas, dit-il ailleurs, où l'on ne rencontre pas de pauvres abandonnés à une extrême nécessité, on n'est point obligé de donner de son superflu à tous les pauvres qu'on rencontre, ni à tel pauvre en particulier ; il suffit de distribuer ce superflu selon ce qui nous paraît le plus opportun. On n'est pas obligé

(1) 2ª, 2æ, q. 71, art. 1.

non plus de s'enquérir de tous les pauvres, car ce serait une charge trop lourde (1). »

Quelle doit être la quotité de l'aumône ? Ici encore on ne peut rien préciser d'une manière mathématique. Mais il est certain, en principe général, que l'aumône doit être en rapport avec les revenus : « Si vous avez beaucoup, dit Tobie, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais toujours de bon cœur (2). » Ne serait-ce pas le contraire qui arrive dans le monde, et dans le monde qui se dit chrétien ? Ne croyez pas, me disait un jour un curé de Paris, ne croyez pas que ce soient en général les grandes maisons qui nous donnent le plus pour les pauvres ; non, ce sont les fortunes médiocres, et quelquefois les pauvres servantes. Les riches ont quelquefois tant de dépenses à faire, tant d'argent à verser en objets de luxe et de plaisir, qu'ils n'ont plus rien, ou très-peu de chose à don-

(1) *Quodlibet*, 8, art. 12, t. 17, p. 385.
(2) Tobie, 4, 9.

ner aux pauvres. « Combien de pauvres, dit le P. Bourdaloue, sont plus charitables, plus libéraux pour les pauvres que ces puissants, ces opulents, qui tiennent dans le monde les premières places, et que Dieu a comblés de ses bénédictions temporelles !... » Et le même auteur en fait encore la remarque. « Les riches veulent être servis à proportion de leurs biens, ils veulent être vêtus à proportion de leurs biens, ils veulent être logés, ameublés à proportion de leurs biens, et non-seulement à proportion, mais souvent bien au-delà de cette proportion.... Il n'y a que l'aumône où l'on ne se pique de nulle proportion (1). »

Nous avons dit, Mesdames, que les riches devaient au moins une partie de leur superflu au pauvre. « Dieu ne vous demande pas beaucoup, dit saint Augustin, prenez pour vous dans vos biens ce qui est convenable : le reste est le nécessaire du pau-

(1) Sermon sur l'aumône, Vend. de Carême, 1 p., t. 1, p. 291-292.

vre (1). » Mais ici encore, que d'illusions ! Combien de personnes n'ont jamais et n'auront jamais de superflu ! Et pourquoi? parce qu'elles ont des désirs insatiables, et que les fantaisies de leurs désirs se multiplient sans cesse ! Que de choses fort chères et complètement inutiles dans les détails de la toilette, de l'ameublement ! Que d'objets de luxe et de caprice que l'on achète pour les regarder une fois, et n'y faire presque plus aucune espèce d'attention ! Et cependant des pauvres meurent de faim ! de pauvres mères n'ont pas de draps pour leurs enfants, de malheureux vieillards pas de bois en hiver ! « Nous aurons beaucoup de superflu, dit saint Augustin, si nous nous bornons au nécessaire : mais si nous cherchons les choses inutiles, rien ne nous suffit : *si inania quæramus, nihil sufficit* (2). »

Fénelon écrivait à un seigneur de son temps : « J'oubliais de vous dire qu'il ne

(1) In Ps. 147, nº 12, t. 4, p. 2,362.
(2) In Ps. 147, nº 12, t. 4, p. 2,362.

faut point se flatter sur son patrimoine. Pour le patrimoine, comme pour le reste, le superflu appartient aux pauvres : c'est de quoi jamais casuiste, sans exception, n'a osé douter. Il ne reste qu'à examiner de bonne foi ce qu'on appelle superflu. Est-ce un nom qui ne signifie jamais rien de réel dans la pratique ? sera-ce une comédie que de parler du superflu (1) ? »

La parabole du mauvais riche restera comme une éternelle réponse à toutes les subtilités pratiques, à tous les commentaires évasifs de la parole de Dieu. — « Cet homme, dit saint Basile, n'a pas été condamné à cause de ses injustices, mais uniquement à cause de la mollesse de sa vie : il faisait bonne chère et il était dur pour les autres : son superflu passait aux exigences d'une vie de plaisirs, *ut mollia et superflua dent ventri* (2). »

(1) *Lettre à un frère du marquis de Blainville*, t. 3, p. 171, éd. Dupanloup.

(2) Cité par Cornel. à Lap. in Luc., c. 16, v. 22, p. 811.

Le prophète Ezéchiel a sur ce sujet une parole effrayante : « Voici en quoi consistait l'iniquité de Sodome : l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses, l'oisiveté : elle ne tendait point la main au pauvre et à l'indigent (1). » C'est exactement le programme du mauvais riche.

Les livres saints et les homélies des Pères de l'Eglise sont remplis de sorties vigoureuses et d'invectives contre la conduite de certains riches. On trouve dans ces pages une énergie d'expression et une crudité de langage qui étonnent au premier coup-d'œil. Mais quand on vient à réfléchir sur la condition du pauvre, qui est de même nature que nous, qui est comme nous, fils de Dieu, et appelé à la gloire éternelle, sur la misère qu'il a parfois à endurer, et qu'il serait si facile de soulager ; quand on vient à réfléchir, d'autre part, sur la vie molle et efféminée que mènent certains riches, sur cette

(1) C. 16, 49.

vie passée à imaginer des caprices pour les satisfaire, sur leur dureté pour le pauvre, sur les légers sacrifices que leur arrache quelquefois le respect humain au moins autant que la commisération, alors rien n'étonne dans la sévérité des paroles de l'Ecriture et des Saints, et l'on comprend qu'il y a là un crime spécial qui mérite les stigmates de la honte et la flagellation d'une parole brûlante. « Riches, dit l'apôtre saint Jacques, pleurez, poussez des cris et des hurlements, à la vue des misères qui vont fondre sur vous. Vos richesses tombent en putréfaction : votre or et votre argent se couvrent de rouille, et cette rouille portera témoignage contre vous... Vous vous préparez des trésors de colère pour le dernier jour... Le cri du malheureux est monté aux oreilles du Seigneur. Vous avez vécu sur la terre dans les délices et dans le luxe; mais vous n'avez fait que vous engraisser pour le jour du sacrifice (1). »

(1) Jacq., 5, 1-5.

Quelle sera la conclusion de cet entretien ? — Je voudrais, Mesdames, que vous missiez un peu de côté les limites rigoureuses du précepte, et que dans la pratique votre cœur consultât surtout les inspirations de la charité. La charité est le meilleur maître, elle ne demande pas toujours : suis-je obligée de faire telle chose ? Commettrai-je une faute plus ou moins grave en l'omettant ! La charité a des inspirations d'un ordre supérieur ; elle va plus loin que le commandement ; elle a de ces ingénieuses combinaisons qui dépassent les règles, et cependant ne nuisent jamais à nos véritables intérêts ni à ceux de la famille. La sagesse unie à la charité vous enseignera à ne rien faire qui porterait un préjudice sérieux aux intérêts de votre maison, et qui serait vraiment nuisible à l'avenir de vos enfants ; mais à cette double lumière combinée de la prudence et de l'amour pour les pauvres, vous marcherez dans la voie des bonnes œuvres ; vous aurez la bénédiction de l'indigent, et

votre mari et vos enfants se lèveront en vous saluant comme l'ange du toit domestique, *surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus, et laudavit eam* (1).

Le grand pape saint Léon a écrit quelques lignes où se trouvent parfaitement formulées ces règles de charité et de sagesse : je ne saurais même finir qu'en vous les traduisant : « On ne vous demande rien de difficile ni de pénible ; rien qui excède votre pouvoir.... dans les libéralités de l'aumône. Chacun sait ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas. Que chacun examine ses ressources et établisse lui-même une taxe juste et raisonnable, de telle sorte que le sacrifice de la charité soit fait sans tristesse et qu'il ne soit pas regardé comme un dommage (2). »

(1) Prov., 31, 28.

(2) Voir les *Œuvres pastorales* de Mgr Landriot, t. 2, p. 65.

L'AUMONE

—

QUATRIÈME CONFÉRENCE

AVANTAGES DE L'AUMÔNE.

§ I.

Bonheur de faire le bien,

Oportet meminisse verbi Domini Jesu, quoniam ipse dixit : Beatiùs est magis dare quàm accipere.

Il faut se rappeler la parole de J.-C., qui a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.
(Act. 20. 35.)

Voilà, Mesdames, une de ces paroles étranges, telle que l'Évangile en renferme souvent ; parole féconde qui a créé dans le monde un nouvel ordre d'idées, qui a creusé les sillons de l'humanité et y a déposé tous les germes, toutes les pensées, tous les désirs, toutes les œuvres de charité. — Il vaut

mieux donner que recevoir ! Mais n'est-ce pas le renversement de toutes les idées reçues, la contre-partie du sens humain le plus vulgaire et le seul en usage ? N'est-ce pas la condamnation de la pratique quotidienne ? Dans le monde, les deux mains sont toujours ouvertes pour recevoir, mais il est souvent très-difficile d'en trouver une seule qui donne volontiers. La vie se passe à recueillir ; chacun collecte son petit trésor, a les yeux toujours ouverts, et tremble quand par hasard le moindre grain de sable vient à se détacher du monceau qui s'élève tous les jours. La religion ne défend pas, sans doute, une sage économie, elle autorise parfaitement la prévoyance qui calcule l'avenir avec les précautions de la prudence. Mais les hommes ne s'arrêtent guère à ces limites, où tout se trouve prévu, les besoins de la famille et les nécessités du pauvre. Dans notre siècle surtout, où l'argent est devenu le dieu du monde, la soif de l'or, la passion de thésauriser, sont le but à peu

près unique de la vie, et la valeur des journées ne se compte pas au nombre des vertus, mais à la quantité de numéraire qui est entré dans le coffre-fort. J.-C. disait : Il vaut mieux donner que recevoir· Le monde a dit, en renversant la maxime : Il vaut mieux recevoir que donner.

Je vous propose, Mesdames, de méditer avec moi sur cette parole de notre divin Maître : Il vaut mieux, il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Par ce mot donner, vous le savez, je n'entends pas seulement l'aumône matérielle, mais d'abord et surtout le don de l'âme, le dévouement personnel. Or, qui peut calculer les mille formes que sait prendre l'âme charitable pour se donner ? bon exemple, sage conseil, avis affectueux, support du prochain, toute effusion de nous-mêmes pour faire le bien : nous comprendrons toutes ces irradiations de la charité en méditant ces paroles : Il vaut mieux donner que recevoir.

J'y consacrerai deux entretiens qui com-

menceront une nouvelle série d'idées sur l'aumône. Nous avons parlé de l'aumône, de ses formes diverses, de sa nécessité, de la mesure dans laquelle on doit la faire. Développons maintenant ses nombreux avantages. Et l'un des principaux est la pratique des paroles de J.-C.

Il n'y a rien qui nous rende semblables à Dieu comme de faire le bien, et de le faire gratuitement, sans espoir de retour. « Soyez un Dieu pour celui qui souffre ; soyez un Dieu, en imitant la miséricorde divine, car il n'y a rien d'aussi divin que de faire le bien (1). »

Telle est la première interprétation de la parole évangélique. Or, comme la plus grande perfection, le plus grand bonheur consistent à imiter Dieu, il en résulte qu'il vaut mieux donner que recevoir. Voyez le Seigneur : avait-il besoin de créer ? non, mais il éprouvait comme le besoin de verser

(1) S. Grég. Naz. orat. 14. n° 26-27. t. 1, p. 891-894.

hors de lui-même son immense bonté, son infinie miséricorde ? La création n'a pas d'autre explication : tirer les êtres du néant pour avoir le bonheur de les rendre heureux, mais sans attendre d'eux une seule obole pour compléter sa vie et sa félicité, sans espérer autre chose que le plaisir de faire du bien ! Voilà la raison des opérations divines. « Le soleil, dit St Denis, sans raisonner, mais tout naturellement et par le fait même de son essence lumineuse, éclaire tous les êtres qui sont susceptibles de recevoir la lumière ; ainsi, Dieu, qui est la bonté suressentielle, répand sur tous les êtres, autant qu'ils en sont capables, la douce influence de ses rayons (1). Il est une source féconde et une large effusion de clartés qui comble de sa plénitude tous les êtres (2). » Chaque matin, dit le prophète, Dieu ouvre sa main et couvre la terre de ses bénédictions ; chaque matin, il

(1) *De div. nom.*, c. 4, nº 1, p. 694.
(2) Ib., nº 6, p. 702.

fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les pécheurs; son immense bonté est comme un fleuve qui entoure et baigne la création tout entière. L'Éternel a-t-il quelque chose à espérer en retour et pour lui-même ? Dieu n'a rien à attendre de nous pour compléter son bonheur et sa gloire : son amour est complètement désintéressé ; s'il demande nos hommages et notre piété filiale, ce n'est pas qu'il en ait besoin pour lui-même ; c'est plutôt par amour pour nous, puisqu'en dehors du Seigneur, en nous séparant de lui, nous ne pouvons être que souverainement malheureux. Qu'avons-nous fait à Dieu pour être traités avec une aussi grande miséricorde ? Le Ciel attend-il de nous quelque service ? Non, assurément ; nous ne pouvons, par notre amour ou nos blasphèmes, ajouter ou retrancher un seul atome à la gloire et à la félicité divines ; mais Dieu est bon, il est souverainement bon, il est la source de toute bonté ; or, la source coule

toujours et ne s'inquiète pas si les ruisseaux remontent vers elle. Dieu est si bon qu'il aime à verser ses bienfaits même sur ceux qui l'outragent.

Et Notre Seigneur ! quelle immense charité l'a engagé à quitter le séjour du Ciel ! à s'immoler pour vous, à verser pour des ingrats jusqu'à la dernière goutte de son sang ! Pourquoi tous les jours encore cette tendresse infinie qui le retient sous les voiles eucharistiques, qui le fait notre esclave, en quelque sorte, et un vrai prodigue d'amour ? C'est toujours la même réponse, et il n'y en a pas d'autres ; parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle, *quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus* (1).

Quel est le devoir du chrétien ? N'est-ce pas de travailler à être parfait comme le Père céleste est parfait ? n'est-ce pas d'imiter celui que St Paul appelle l'auteur et le consommateur de notre foi ? Dieu donne

(1) Ps. 117.

toujours et il ne se lasse jamais ; il donne même à ses ennemis ; il donne de la manière la plus désintéressée. Commencez-vous à comprendre pourquoi il vaut mieux donner que recevoir ? parce qu'en donnant, on est plus semblable à Dieu, parce qu'on accomplit une œuvre plus divine, et que la libéralité sans calcul est ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé dans le cœur de l'homme. Il n'est personne qui n'ait compris ces vérités ; et quand l'âme la plus égoïste voit une œuvre de charité qui évite le regard des créatures, un acte de dévouement qui n'attend aucune récompense ici-bas, elle est saisie d'un respect involontaire, elle est obligée malgré elle de s'écrier : voilà le côté le plus grand, le plus beau, le plus sublime de l'humanité ; et cette beauté morale vaut mieux que toutes les faveurs de la fortune. Nous n'avons peut-être jamais cherché à nous rendre compte de ce sentiment ; il a pour racine cette profonde pensée qui existe en

l'homme, malgré l'homme, ou du moins, à son insu : la bienfaisance gratuite est le caractère propre de la Divinité, et il n'y a rien de noble, de grand et de beau comme l'imitation de Dieu.

On rencontre, Mesdames, lorsqu'on fait l'ascension d'une montagne, des terrasses élevées et découvertes où l'on s'arrête pour contempler tout un horizon : c'est une des plus grandes joies que puisse procurer le spectacle des choses visibles, c'est un repos dans la fatigue et un encouragement à mieux continuer sa route. Il est aussi, dans la montagne de la perfection, de ces hauteurs chrétiennes parfaitement éclairées où l'on se repose, où l'on voit, où l'on explique toute chose. Il est bon, il est utile, il est quelquefois nécessaire de s'y arrêter pour se soutenir, se fortifier et monter encore plus haut. Que la méditation de cette simple parole : Il vaut mieux donner que recevoir, soit pour nous un repos sur la montagne, une halte qui nous place au-

dessus des nuages, qui fortifie la poitrine et rafraîchit la vie ; qu'elle soit comme un roc inébranlable sur la hauteur pour asseoir l'édifice de notre charité. Ce que je vais dire s'appliquera non-seulement à votre passé, mais à votre avenir, non-seulement à votre vie de charité, mais à tous vos rapports avec les hommes. Il vaut mieux donner que recevoir ! Cette parole nous apprend que nous devons être bons comme Dieu, qui donne sans attendre de récompense ; elle nous apprend encore que nous devons être forts et purs comme Dieu en faisant le bien, que nous ne devons jamais nous arrêter à des considérations humaines, mais faire toujours le bien pour le bien : alors nous n'avons jamais de déceptions. On trouve, dans l'accomplissement des bonnes œuvres, de ces difficultés qui naissent à chaque pas ; elles surgissent quelquefois à chaque pierre que nous levons pour bâtir. Celui qui n'a jamais mis la main à l'œuvre peut former des rêves habités par un monde

idéal, mais quand une fois on a foulé le terrain de la pratique, on rencontre partout des cailloux anguleux qui déchirent les pieds et arrêtent la marche; les froissements d'amour-propre, les esprits de travers, les gens qui ne pensent jamais comme les autres, les susceptibilités des meilleures natures, les exigences des personnes qu'on veut soulager; que vous dirai-je? ces pierres du chemin sont souvent apportées et maintenues par ceux qui devraient être les premiers à les enlever; et, ce qu'il y a de plus étrange, ils prétendent agir avec les meilleures intentions et pour favoriser le bien. La vie est ainsi faite, et il est des choses auxquelles il vaut mieux s'accoutumer que de travailler à les réformer, d'autant plus qu'on y perdrait son temps et sa paix. La pratique des bonnes œuvres a toujours été semée de croix et de traverses; la vie des saints contient sous ce rapport des faits innombrables qui, considérés au simple point de vue de la nature, seraient hideux pour

l'humanité et décourageants pour les âmes les plus fortes. Mais Dieu a ses desseins au milieu de ces étonnantes contradictions, et il maintient toujours intacte au-dessus de toutes les tempêtes, la vérité du principe évangélique : Il vaut mieux donner que recevoir. Il veut que ce qui est vraiment divin, reste divin, c'est-à-dire gratuit, désintéressé et, s'il le peut, sans espoir de récompense. Il veut aussi purifier de plus en plus l'âme qui se dévoue aux bonnes œuvres et la préserver des moindres souillures qui s'attacheraient à ses vêtements, de ces mille attaches qui décolorent la beauté des choses divines. Il commande aux eaux de la tribulation de passer sur ces taches humaines, à la lime de la douleur et de la contradiction, de faire disparaître cette rouille presque invisible formée au contact de l'atmosphère terrestre.

On commence une bonne œuvre : si tout nous réussissait toujours, s'il n'y avait pas d'opposition, si la faveur humaine, ce vent

plus capricieux que les vents précurseurs de l'orage, nous accompagnait constamment, si l'applaudissement des hommes bâtissait toujours avec nous, il pourrait arriver, il arriverait très-facilement, que le fondement de la maison ne serait plus établi uniquement sur le roc de la vertu et de la charité divine ; parmi les pierres qui le composeraient, il y en aurait au moins la moitié qui seraient taillées dans les carrières de ce monde. Aussi Dieu y pourvoit, quand il veut prendre une œuvre sous sa protection spéciale ; il a ses anges autour de nous, qui pulvérisent les pierres de ce monde et ne respectent que les assises divines. Il nous fait trouver des épines dans ces champs de la faveur humaine, où nous n'avions aperçu d'abord que des fleurs parfumées ; il permet que nos amis deviennent nos contradicteurs, et que les serviteurs de Dieu se mettent eux-mêmes de la partie pour nous tourmenter. Mais, tandis que l'élément humain s'en va, tandis que tout ce qui n'est

pas divin est brisé et broyé, Dieu fait son œuvre, il la fait souvent en marchant sur les ruines de notre cœur, mais aussi, quand l'œuvre est achevée, quelle solide et magnifique construction ! Les fleuves pourront arriver, les orages et la violence des vents, dit l'Evangile, et la maison restera debout. C'est que les assises sont toutes divines, et qu'elles reposent, autant qu'il est donné aux choses humaines, sur les fondements de l'éternité.

Pour comprendre ces vérités, Mesdames, pour les savourer, pour les faire passer dans la pratique de sa vie, il faut d'abord avoir saisi le sens de ces paroles du divin Maître : Il vaut mieux donner que recevoir. Il est bon, il est glorieux dans les œuvres d'imiter le Seigneur, qui donne sans espoir de récompense, qui donne même avec la prévision de l'ingratitude des hommes. Quand on a fait de cette pensée la maxime de sa vie, on opère le bien, en regardant le Ciel, sans rien attendre en ce monde ; si

quelquefois on rencontre la reconnaissance, on la recueille avec joie comme une fleur odorante; mais si l'on ne trouve que l'indifférence ou parfois l'ingratitude et la contradiction, on continue sa route, les regards toujours fixés sur le Ciel.

Il est impossible, Mesdames, que vous ne l'ayez pas remarqué dans votre existence si chrétienne et si dévouée, et ce que je vais dire se comprend surtout par les âmes délicates comme les vôtres. Pourquoi souvent les actes les plus purs de votre vie ont-ils été les moins remarqués, les moins appréciés, quelquefois très-sévèrement appréciés, au moins pendant un temps? Pourquoi ce que nous avons de plus pur dans le cœur se change-t-il souvent en un breuvage amer que nous retourne le prochain? Pourquoi, au contraire, ce qui ne nous coûte que quelques paroles, un peu de bruit, une heure de formes séduisantes, pourquoi ce qui est peut-être vain dans notre propre cœur, pétri d'amour-propre,

vide de sens chrétien, nous rapporte-t-il aux yeux du monde plus d'honneurs, de louanges, de flatteries, que toute une vie de sacrifices héroïques ? Il y a là un profond mystère chrétien qu'on doit étudier et chercher à comprendre, quand on s'occupe de bonnes œuvres. On dirait que le regard de la foule flétrit ce qu'il y a de plus délicat, de plus divin dans le cœur, et toutes les grandes choses de la charité catholique se sont faites, au moins comme principe, comme source et racine, en dehors de l'estime du public, et quelquefois avec le mépris de l'homme. C'est que Dieu veut que ce qu'il y a de divin en l'homme reste vraiment divin, c'est-à-dire gratuit et désintéressé ; c'est pourquoi il a dit qu'il valait mieux donner que recevoir. Il veut ainsi dépouiller le bon vin de toute la lie terrestre, il veut que toutes les parties hautes de l'âme restent vierges et hors de contact avec la poussière de ce monde. Puis il est des choses si belles dans l'âme charitable, que Dieu ne

permet pas qu'elles soient payées sur la terre. La monnaie de ce monde, qu'elle s'appelle argent, gloire, réputation, n'est pas toujours digne de servir même d'arrhes à la récompense des élus. Combien d'actes purs de dévouement, de charité, d'amour, dont Dieu s'est réservé le paiement, et nous ne devons pas nous en plaindre : quand le roi d'un vaste empire s'est chargé de payer lui-même avec une munificence royale, il est plus qu'inutile de demander une obole aux serviteurs de la maison.

Je crois, Mesdames, qu'il n'est pas inutile, qu'il est même nécessaire dans la vie, de retremper souvent son âme à quelques-unes de ces grandes vérités. Nous ne pénétrons pas assez le sens des choses chrétiennes, nous nous arrêtons à l'écorce, à la superficie. Il est dans le centre de chaque vérité chrétienne un point vital rempli de lumière et de chaleur. Arrivé là, on comprend, on voit, on saisit l'ensemble, et ce principe supérieur illumine tout un horizon

de vérités inférieures ; mais, en dehors de ce point central et lumineux, on ne saisit que détails sans vie et surtout sans vie communicative. Je vous ai montré aujourd'hui un de ces sommets du Christianisme, où l'on voit, où l'on explique tout un monde d'énigmes ténébreuses ; dans la plaine, on ne découvre que des ombres, des fantômes, des réalités froides et glaciales, au milieu desquelles le cœur se resserre et se déchire au choc des froissements journaliers. Montons sur ces points culminants où l'on retrouve, comme dit Bossuet, la sérénité sur la hauteur, et avec la sérénité, la lumière, la force et un accroissement de vie plus énergique.

Nous avions posé cette question : quel peut être le sens de ces paroles : Il vaut mieux donner que recevoir, et déjà nous avons trouvé une première réponse, à laquelle nous nous arrêterons aujourd'hui. Il vaut mieux donner que recevoir, parce que donner est plus divin, donner gratui-

tement, donner sans espérer, je ne dis pas la reconnaissance, mais un regard et un simple souvenir de l'homme. Aussi Dieu, jaloux de notre ressemblance avec lui, permet souvent que ce qu'il y a de plus divin en nous soit le moins compris et devienne même un sujet de contradiction. Dieu veut que les chrétiens, et surtout ses meilleurs amis, soient plus semblables à la bonté souveraine qui fait le bien même aux ingrats et aux blasphémateurs. Notre Père céleste sait aussi combien est grande la faiblesse de notre cœur, combien promptement et facilement il se laisse prendre à ces frivolités humaines qu'on appelle la louange, la popularité. Puis, quand tout est ainsi purifié en l'homme, cela devient si beau et si angélique, que la Providence ne veut pas qu'on le paie avec les ombres de la terre. — Cette maxime : Il vaut mieux donner que recevoir, nous l'appliquons non-seulement aux œuvres de charité, mais à toutes nos relations avec les hommes, à tous les

services que nous pouvons rendre à nos semblables : politesse, bienveillance, avis affectueux, démarches inspirées par le dévouement, procédés délicats et peu compris. Quelle que soit la forme que prenne l'âme pour verser son argent, son intelligence, son cœur, sa vive et ardente charité, qu'elle se rappelle toujours la maxime évangélique : Il vaut mieux donner que recevoir, donner sans calcul et sans espoir du côté de la terre.

Mesdames, si vous ne voulez jamais éprouver de défaillances dans le bien, *nolite deficere benefacientes* (1), attachez-vous à ces grandes maximes de la foi ; élevez-vous à ces hauteurs où l'on embrasse les vastes horizons de la charité, à ces régions où le cœur apprend tous les jours à comprendre les hommes, à les aimer malgré leurs défauts, et à beaucoup leur pardonner ; à les aimer à cause de Dieu, et à continuer sa

(1) 2 Thess., 3. 13.

route, en faisant le bien avec un cœur désintéressé et supérieur aux misères de cette vie. Je voudrais que votre devise fût celle de saint Augustin : « Le chrétien sait faire un noble usage de toute chose ; il jouit de l'amitié par le doux échange de l'affection, il se sert de ses ennemis pour exercer sa patience, il fait du bien aux personnes qu'il peut obliger, il est bienveillant à tous... Dieu seul lui est nécessaire, l'union avec Dieu fait son bonheur, et personne ne peut lui enlever ce souverain bien, *tantum Deo indiget, cui adhærendo beatus est. Nemo autem illi eripit Deum* (1). »

Mesdames, je ne voudrais rien mélanger d'humain à ce que je viens de dire ; mais, comme il n'y a rien d'humain dans les affections de la charité, je vais ajouter ceci, et votre âme comprendra cette parole de cœur. Comme évêque, je suis spécialement chargé des pauvres ; et au jour de mon sacre,

(1) *De vera relig.*, nos 91, 90, t. 1, p. 1256.

j'ai fait la promesse solennelle de leur être affable et miséricordieux. Accablé d'affaires, je ne puis m'occuper des détails avec toute la vivacité de mes désirs, et d'ailleurs, je ne pourrais suffire aux soins nombreux et assidus que réclamerait cet exercice de la charité pastorale; je suis obligé de m'en rapporter au zèle de mon clergé intelligent et dévoué. Mais, si vous le permettez, je voudrais encore me décharger en partie sur vous de cette obligation, et, pour vous dire toute ma pensée, je voudrais vous établir toutes mes grands vicaires au département de la charité. Vous ne me refuserez pas ce service que je réclame instamment et que j'attends de votre affectueuse bienveillance. Les pauvres de cette ville sont plus spécialement mes enfants; soignez ma famille, je la dépose avec confiance dans votre cœur maternel, elle y trouvera toujours de quoi se nourrir et se réchauffer.

L'AUMONE

—

CINQUIÈME CONFÉRENCE

AVANTAGES DE L'AUMÔNE.

§ II.

Bonheur de faire le bien.

> *Oportet meminisse verbi Domini Jesu, quoniam ipse dixit : Beatiùs est magis dare quàm accipere.*
>
> Il faut se rappeler la parole de J. C., qui a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.
>
> (Act. 20. 35.)

Déjà, Mesdames, nous avons commencé à méditer ces paroles si évangéliques et cependant si peu connues, si généralement oubliées dans la pratique. Le mot recevoir a une très-grande signification dans la vie, mais le mot donner n'a pas de sens dans l'esprit de certains hommes : donner le moins possible et toujours recevoir, c'est

un peu leur maxime. Cependant, nous l'avons vu, donner est le mot divin par excellence, car c'est le caractère propre de la Divinité. Dieu donne constamment et il ne reçoit jamais, du moins, par une nécessité de l'indigence : il donne toujours ; il est, dit le Prophète, la fontaine divine, fontaine intarissable de fraîcheur, de jeunesse, qui coule avec surabondance dans la nature matérielle, dans l'ordre moral, et surtout dans l'ordre surnaturel, *apud te est fons vitæ*. On a souvent comparé Dieu à l'Océan, et c'est une des comparaisons les plus justes que l'on puisse emprunter à la nature pour exprimer, sous le voile d'un symbole, la puissance, la richesse et la profondeur de l'essence divine. Il y a, toutefois, entre plusieurs autres, une différence essentielle : l'Océan ne se maintient dans sa plénitude que parce qu'il reçoit de toutes parts, il rend aux nuages, aux sources et aux fleuves ce que les fleuves lui ont donné, tandis que Dieu est l'Océan infini, qui verse tou-

jours, sans avoir besoin de rien demander au-dehors ; il trouve ses richesses inépuisables dans les trésors de sa plénitude divine. Or, le premier bonheur, la principale noblesse et perfection de l'âme consiste à imiter Dieu, autant qu'il est permis à notre infirmité. Il vaut donc mieux donner que recevoir ; car, par le don volontaire et désintéressé, nous nous élevons au-dessus de la nature humaine, et nous entrons en participation des attributs divins. C'est ce qui donne à certaines œuvres un éclat spécialement divin : elles brillent d'un éclat pur qui frappe les consciences les plus vulgaires. Elles sont un rejaillissement et une image vraie de la bonté divine, et quand on est témoin de ces actes, où l'humain est étranger, où les intérêts de ce monde sont complètement oubliés, on demeure saisi d'amour et d'admiration, et l'on s'écrie : c'est la lumière et la bonté de Dieu qui se révèlent au monde.

En prenant ces maximes pour règle de

notre vie, nous assurons aussi à notre vertu un caractère de force et d'énergie que nous n'obtiendrons jamais, en laissant les racines de notre âme dans le sol humain. La route du bien est semée de difficultés telles qu'il faut l'avoir parcourue pour en soupçonner le nombre et les ennuis : elles se lèvent de toutes parts comme des épines qui auraient la propriété de germer spontanément et de sortir de terre, et souvent elles sont suscitées par ceux-là mêmes qui devraient nous aider à les faire disparaître. Mais quand l'âme ne touche pas la terre, et que les ailes de ses intentions divines la maintiennent toujours à une certaine hauteur, les épines ne sauraient l'atteindre sérieusement ; elles blessent et font couler le sang, quand l'âme vit terre à terre, cherchant les avantages humains, ou se perdant au milieu des mille combinaisons de la vanité, de la recherche de soi.

C'est ainsi que nous avons expliqué ces paroles : Il vaut mieux donner que recevoir

Continuons à creuser cette parole sainte, et peut-être va-t-elle nous donner encore de cette eau vive que le Sauveur a promise aux cœurs fidèles.

J'étonnerai peut-être quelques-unes d'entre vous, Mesdames, en disant qu'il faut à l'âme chrétienne des plaisirs, que nous ne pouvons pas vivre en ce monde sans quelque plaisir, et que notre cœur est tellement fait pour le bonheur, que nous ne pouvons pas ne pas le désirer, ne pas le rechercher. Et cependant, rien n'est plus vrai que ces principes, rien n'est plus chrétien, rien n'est plus élevé. L'âme humaine, dit saint Grégoire le Grand, a besoin de plaisirs ; si elle n'en a pas de vrais et de divins, elle en cherchera de faux et de terrestres. Avez-vous jamais réfléchi à ce qu'on nomme plaisirs dans le monde ? Et ici je ne veux rien exagérer : afin qu'on ne donne pas à ma parole un sens que désavouerait

ma pensée, je vais rappeler en deux mots des maximes parfaitement évangéliques. La piété la plus sincère et la plus parfaite peut très-bien s'allier avec les relations sociales, les douceurs de l'amitié, l'aménité des manières, la politesse du cœur, et cet ensemble de qualités qui font de l'homme un être essentiellement bon et communicatif dans sa bonté. L'Ecriture Sainte va jusqu'à dire qu'un homme aimable a plus de charmes qu'un frère. — Une femme pieuse, telle que je la conçois d'après l'enseignement catholique, devrait être la plus aimable, la plus cordiale, la plus gracieusement spirituelle, en même temps que la plus ferme dans les principes et la plus vertueuse.

Ces maximes établies, ma parole sera plus libre pour dire la vérité sur les plaisirs tels qu'on les entend et qu'on les pratique souvent dans le monde. Ce sont des réunions où s'agitent toutes les petites passions du cœur humain, où les calculs de la jalousie,

de l'amour-propre se cachent sous les dehors d'une politesse affectée, où les rivalités se croisent d'une manière plus ou moins transparente, où l'on se paie réciproquement de mots et de phrases, auxquels personne n'attache d'importance, excepté peut-être la pauvre âme qui en demeure la victime, parce qu'elle en est la dupe. Puis l'on sort de là fatigué, ennuyé, l'esprit pesant, le cœur épuisé, et l'âme non-seulement vide, mais affamée. — Une femme célèbre dit, en parlant de certains objets que l'on admire à l'étranger : il est convenu de dire que cela est beau, et tout le monde le répète, parce qu'on craindrait de passer pour un sot en disant le contraire. — Je crois, Mesdames, qu'il en est souvent ainsi des plaisirs du monde : il est convenu de dire que cela est amusant, et tout le monde le répète, surtout en public, parce qu'on craindrait de compromettre sa réputation de femme de bon goût ; et cependant le soir avant de s'endormir en sortant de ces longues réu-



nions, et surtout le matin en s'éveillant, quand le cœur veut s'interroger sérieusement, il est obligé de s'avouer à lui-même, qu'il y a en ce monde beaucoup de choses de convention, et que l'humanité se paie de mots, comme les enfants avec des hochets en chrysocale; il suffit de dire que cela est beau et délicieux, et tout le monde le croit, ou du moins a l'air de le croire.

Je le répète, Mesdames, je ne voudrais condamner aucune de ces réunions que président la raison, la vertu et une cordiale expansion. Je désirerais même que les âmes pieuses eussent leurs cercles, où règneraient la plus exquise politesse, la plus affectueuse cordialité, le meilleur ton et les grâces les plus élevées de l'esprit, parce que je suis convaincu qu'il faut aux familles et aux sociétés une légitime expansion, et que la piété bien comprise est une reine qui pourrait avoir sa place dans tous les salons, et perfectionner toute chose. Mais j'ai dû vous répéter sur les plaisirs du monde ce que

j'ai entendu dire maintes fois à des hommes du monde, ce que vous avez vu peut-être et ressenti vous-mêmes et ce qui, du reste, est une vérité vulgaire, à force d'avoir été redite.

Vraiment, Dieu, par un sentiment de justice, ôte aux enfants du siècle le sens des choses; il les condamne à saisir des ombres, à s'en nourrir, pour éprouver ensuite les tortures d'une faim plus cruelle. Il y a là une punition de la Providence : pourquoi l'âme qui est si grande et si noble que Dieu seul peut la remplir et la rendre heureuse, pourquoi l'âme qui doit contenir l'infini, s'arrête-t-elle à ces riens, à ces bagatelles, à ces niaiseries humaines, qu'on appelle la vanité, l'amour-propre, la recherche frivole de tout ce qui brille ? Pourquoi, dit le Prophète, le prince de ce monde, qui a sa place marquée à une table royale, va-t-il mendier des aliments qui ne renferment pas un seul atome de substance nutritive en rapport avec sa nature immortelle? Ainsi Dieu a

caché des glaives sous toutes ces fleurs d'un jour, et quand le cœur s'y repose, il est transpercé : et le malheureux va plus loin adorer une autre fleur pour recevoir une nouvelle blessure. Voilà en deux mots l'histoire de la vie dans le monde, et de tous ces romans qu'on fait sur la vie humaine. Le cœur humain, qui est fait pour le bonheur élevé, pour les plaisirs divins, se traîne ensanglanté et couvert de blessures, le long de tous ces sentiers détournés qui constituent l'existence mondaine. Mais il me semble que je me suis éloigné de mon texte : Il vaut mieux donner que recevoir. Voici peut-être le lien de nos idées. L'homme, avons-nous dit, est fait pour le bonheur, son cœur bondit de collines en collines, et il cherche la réalité de ses rêves. Malheureusement, il se laisse prendre aux formes et aux bruits de l'extérieur, et quand un écho mensonger répète le mot fascinateur, le cœur se précipite, puis il étouffe dans le vide des déceptions. Cependant, ce

désir que Dieu a mis en moi, ce bouillonnement de mon âme, cette aspiration de toutes les facultés les plus intimes de mon être, doivent avoir un objet que je puisse saisir. Je ne puis admettre que mon âme, dont les désirs sont si ambitieux, ne soit jamais au moins en partie rassasiée, et qu'on la condamne, comme ces filles de la Grèce antique, à remplir des tonneaux ouverts de toutes parts. Aussi, Mesdames, j'ai commencé par vous dire que la Religion admettait parfaitement le plaisir comme condiment de la vie, mais le plaisir pur, le plaisir divin, le plaisir qui seul est en harmonie avec notre nature. L'Esprit Saint dit que l'âme juste est dans un festin perpétuel. Oh ! qui pourra dire toutes les chastes délices des vrais serviteurs de Dieu, leurs joies d'enfant, leurs tressaillements de tous les jours ? S'il y a quelque joie en ce monde, dit l'auteur de l'Imitation, elle doit être le partage de l'âme juste. — Dans plusieurs de mes ouvrages, j'ai décrit ces nombreux

et divers plaisirs de la vertu : plaisirs que la Providence lui ménage sur la terre, comme des compensations intimes, comme un principe de renouvellement pour notre nature intime, et comme moyens de faciliter les opérations. Signalons aujourd'hui une des sources principales du vrai bonheur en ce monde, le plaisir divin de faire le bien.

Parcourez, Mesdames, tous les souvenirs de votre vie : avez-vous jamais éprouvé de plaisir plus intime, plus délicat, plus pur, plus divin que celui qui consiste à faire le bien, à le faire avec un cœur large et chrétien, et surtout à le faire gratuitement, sans compter, je ne dis pas sur la reconnaissance, mais même sur le regard de l'homme, n'ayant pour témoins que Dieu et ses Anges? Il semble, quand on a fait un peu de bien, qu'on avait un poids sur le cœur et qu'on est soulagé; oui, c'est un vrai poids sur le cœur que le besoin de faire le bien, car l'âme juste doit avoir dans son cœur un trésor caché de bonté, d'amour; ce trésor,

à force de s'accumuler, devient divinement lourd à porter, et l'âme éprouve une douce nécessité de le répandre autour d'elle. On dirait, quand on a pratiqué une œuvre de miséricorde, que l'air est devenu plus léger dans la poitrine, l'âme savoure en silence une sainte volupté que la terre ne connaît pas. Pourriez-vous comparer à ce sentiment exquis les plaisirs du monde, les jouissances de la vie sensuelle, la possession de l'or et de l'argent? Non, Mesdames, vous ne le pourriez pas, alors même que vous le voudriez. La vie des sens tue le bonheur en le matérialisant, l'or et l'argent glacent le cœur quand on ne s'en sert pas comme d'un instrument pour le bien. Non, le parallèle n'est pas possible; et si vous le vouliez faire, malgré vous votre pensée se reporterait à cette heure connue de Dieu, où vous montiez peut-être l'escalier du pauvre, où vous entriez dans une misérable chambre dénuée de tout, habitée par des êtres abandonnés, à qui vous laissiez un souvenir de

vous pour soulager leurs corps, et une partie de votre cœur pour rafraîchir leur âme. Ou bien rappelez-vous encore cette heure bénie où vous avez fait l'aumône spirituelle à un cœur malade, souffrant de la plus terrible des indigences, l'indigence de l'âme. Par votre affection désintéressée, par un bon conseil, par un mot enflammé, vous avez relevé une pauvre âme qui allait se flétrir, vous avez rendu la vie à un pauvre cœur qui allait expirer ; vous avez enrichi ce pauvre honteux qui n'osait montrer ses plaies à personne, vous l'avez enrichi de tous les trésors, de toutes les espérances du Ciel. Vous avez sauvé cette âme ! — Voilà un des plus grands plaisirs de la vertu, voilà le beau, le noble, le délicieux moment de votre vie ! Certes, ces sortes de plaisirs sont bien permis, c'est le plaisir de Dieu qui aime à jouer dans ce monde en répandant les bienfaits ; ces plaisirs se concilient avec la plus haute vertu, quand on les rapporte à Dieu et qu'on ne s'y arrête pas par

un sentiment de vaine complaisance et de froid égoïsme. Ce sont les nobles plaisirs, les saintes joies des chrétiens ! C'est un des commentaires les plus vrais de ces paroles : Il vaut mieux donner que recevoir, il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, *beatius est magis dare quàm accipere.*

On lit une histoire étrange dans la vie de St Vincent de Paul ; je l'appelle étrange, tellement elle dépasse les conceptions de l'égoïsme humain. St Vincent de Paul assistait à son lit de mort une sœur de la Charité ; elle était sur le point d'expirer. St Vincent lui demande : « N'avez-vous point, ma sœur, de peine, ni de remords sur la conscience ? — Non, mon père, sinon que j'ai pris trop de plaisir à servir les pauvres. — Quoi, ma fille, rien que cela ? — Rien du tout que cela, mon père. J'y ai pris trop de satisfaction ; car quand j'allais par les villages voir ces bonnes gens, il semblait que je ne marchais pas, mais que j'avais des ailes et que je volais, tant j'avais de

joie à les servir. — Mourez en paix, ma sœur (1). »

Connaissez-vous, Mesdames, un plus admirable dialogue ? Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus beau dans la vie d'aucun saint. Evidemment, ce n'est pas la nature qui avait pu donner tant de bonheur à cette pauvre religieuse ; c'était la pensée d'obéir à Dieu, d'imiter Dieu, de servir Notre Seigneur dans la personne des malheureux. Tout se change en joie, même les choses qui seraient naturellement les plus pénibles ; tout se change en joie, quand on contemple Dieu à travers le voile de la créature.

Quand Dieu veut punir des individus ou des familles, il leur met des écailles sur les yeux : il en fait à la lettre des aveugles, ils marchent, ils cherchent et ils ne voient pas. Telle est la position des riches qui ne comprennent rien à l'Evangile, qui, par

(1) *Vie de St Vincent de Paul*, par Meynard, l. 7, c. 7, t. 3, p. 252.

leurs fautes, se sont rendus incapables de comprendre l'Evangile. Dieu leur enlève le sens, et il trouve moyen de les crucifier là où ils espéraient rencontrer le bonheur ; il leur enlève le sens du bien, il ne leur laisse que l'intelligence des choses matérielles, et là encore il les attend pour leur donner de cruelles leçons. Tandis que tout le monde les croit heureux, la Providence commande à tous les objets de leur convoitise de se couvrir de pointes invisibles qui les déchirent en secret.

J'ai entendu parler de familles riches, j'ai connu moi-même des riches qui avaient tous les éléments extérieurs de félicité, et qui en fait étaient plus malheureux que les hommes vivant dans la médiocrité. Ils étaient tourmentés par leurs désirs, la fièvre du cumul les agitait continuellement ; ils n'avaient pas un instant de repos. Il était rare de surprendre sur leurs lèvres un sourire de vraie satisfaction ; « leur opulence, comme dit Fénelon, était pauvre, avide, insa-

tiable et même mendiante (1). » — « Ils étaient riches, mais en soucis, en désirs non satisfaits, en tortures intérieures, *dives es curis... abundas angoribus et periculis* (2). »

Dans leur intérieur, tout était froid, sans expansion ; la soif de l'or avait tout glacé, et il n'y avait guère de place pour les affections de famille. Ils auraient pu se faire bénir de tous les pauvres, de tous les malheureux de la contrée ; ils n'avaient qu'à déverser le trop plein d'une fortune surabondante, et, sans rien perdre de sa valeur réelle, cette fortune aurait augmenté de toutes les joies et de toutes les bénédictions du pauvre. Ces hommes n'étaient pas dignes du vrai bonheur, et les êtres n'ont droit de participer au bonheur qu'autant qu'ils s'en rendent dignes. La richesse était devenue pour eux, selon la pensée d'un philosophe

(1) *Mandement pour le Carême de 1711*, v. 2, p. 464, éd. Didot.

(2) S. Chrys. *in Ep. ad Eph.*, c. 4., hom. XIII, t. XI, p. 1169.

païen, la source la plus féconde d'inquiétudes et de malheurs, *maximam humanarum ærumnarum materiam* (1).

J'ai connu d'autres familles riches, familles chrétiennes et ayant l'intelligence du pauvre. La vie divine circulait dans leur intérieur ; ils avaient de ces douces affections de famille, qui sont une grande joie au milieu des peines de l'existence ; ils étaient les pères des pauvres, les consolateurs des affligés. Rien ne manquait à la splendeur de leur position, et ils en jouissaient beaucoup mieux qu'on ne saurait le faire avec un cœur pétrifié par le culte de l'or. Leur prospérité n'avait rien à souffrir de leurs abondantes largesses, et ils y ajoutaient la consolation ineffable de faire des heureux et de jouir du bonheur qu'ils créaient autour d'eux. — Ils pouvaient dire avec Job : « Les oreilles de ceux qui entendaient et les yeux qui voyaient me proclamaient bien-

(1) Seneq. *de tranquill.*, c. 8.

heureux ; ils me rendaient le témoignage que j'avais soulagé le pauvre qui implorait mon secours et l'orphelin qui n'avait personne pour l'aider. Les bénédictions de l'infortuné se répandaient sur moi. J'étais l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux ; j'étais le père des pauvres... Je souriais au malheureux, sans rien perdre de ma dignité. Alors même que je siégeais dans toute la splendeur de ma gloire, je savais devenir le consolateur des affligés (1). »

Je remercie Dieu, Mesdames, et veuillez le remercier avec moi, de ce qu'il vous a donné l'intelligence de ces vérités chrétiennes. Puisse-t-il développer tous les jours davantage en vos âmes le sens du bonheur, du bonheur vrai, sans remords, du bonheur qui s'adresse à toutes les parties divines de l'être. Quand on a goûté cette sainte, douce et austère volupté du bien, les plaisirs du monde n'ont plus guère de

(1) Job, c. 29 passim.

saveur. Dieu vous appelle, par l'union des œuvres de charité, à la participation de sa joie infinie, de cette joie qu'il éprouve à faire le bien, à donner, à se communiquer sous toutes les formes. Voyez comme le cœur de Dieu semble se dilater quand il fait le bien ; il jette un regard d'amour sur son œuvre, et on dirait presque qu'il ajoute quelque chose à sa souveraine félicité, *vidit que Deus cuncta quæ fecerat*, *et erant valdè bona* (1).

Soyez les images de Dieu en ce monde ; ne vous estimez heureuses vraiment que quand vous aurez fait quelque bien dans la journée. Vous l'éprouverez certainement, et déjà sans doute vous l'avez éprouvé : quand vous aurez soulagé un malheureux, consolé un affligé, donné une parole affectueuse à une pauvre âme qui a froid, vous sentirez dans votre cœur un frissonnement inconnu de bonheur et de plaisir divin qui vous

(1) *Gen.* I. 31.

rendra secrètement fières de votre mission. Puis, quand une âme que vous aurez secourue vous enverra avec reconnaissance un de ces regards où le cœur est tout entier, vous comprendrez que la vertu a de magnifiques récompenses sur la terre, vous vous retirerez avec une larme de joie dans le cœur, en répétant la parole du Prophète : « Un seul jour que l'on passe dans la maison des malheureux, qui est la vraie maison du Seigneur, vaut mieux que mille employés aux fêtes du monde, *melior est dies una in atriis tuis super millia* (1).

Permettez-moi de joindre à ces paroles l'expression de mes vœux de bonne année pour vous et vos chères familles, vœux les meilleurs, les plus affectueusement paternels ; je vais les déposer aux pieds de N. S., espérant qu'il voudra bien les bénir.

(1) Ps. 83. 11.

L'AUMONE

—

SIXIÈME CONFÉRENCE

AVANTAGES DE L'AUMÔNE.

§ III.

On prête à Dieu.
On sert N. S. J.-C.

Fœneratur Domino, qui miseretur pauperis.

Avoir pitié du pauvre, c'est prêter à Dieu et prêter à usure.

(Prov. 19. 17.)

Amen dico vobis, quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.

En vérité, je vous le dis, tout ce que vous avez fait au dernier de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. (Matth. 25. 40.)

Dans mes deux dernières instructions, nous avons commenté une parole de N. S., très-peu connue, surtout en pratique : Il vaut mieux donner que recevoir. C'est une

des pensées les plus belles, les plus divines de l'Evangile ; elle nous transporte sur des hauteurs inconnues à la nature ; elle renverse les notions reçues, et, sur les débris de la convoitise, elle construit un monde nouveau. Elle nous élève à ces régions sublimes de la Divinité, où la lumière et la chaleur s'écoulent à flots pressés sur la créature, où les bienfaits se répandent avec une profusion qui ne calcule pas et qui se donne sans solliciter un retour comme récompense. Et, comme par une merveilleuse harmonie, tout se tient et forme une chaîne qui unit la vertu la plus pure à nos intérêts les mieux compris, il en résulte que la charité exercée gratuitement, ne désirant aucune récompense sur la terre, cherchant même à éviter le regard de l'homme, la charité la plus divinement désintéressée devient la source des plaisirs les plus purs, les plus intimes dont puisse jouir le cœur humain. Et, tandis que le riche de la terre, en absorbant les biens de ce monde, n'arrive la plupart du

temps qu'à une plénitude qui le fatigue et le rend malheureux, le riche selon l'esprit, selon l'esprit de l'Evangile, arrive, en se dépouillant, à une joie sereine, à un bonheur caché, qui est d'autant plus profond, que Dieu seul en est le témoin.

— « L'aumône, dit St Bonaventure, met la sérénité dans l'âme, *eleemosyna serenat intellectum* (1). »

La sérénité, c'est le ciel pur, c'est le ciel sans nuages. Que de nuages sur la terre, et de toutes les formes, de toutes les teintes : nuages d'ennui, de tristesse, de chagrins, de préoccupations, d'inquiétudes ; nuages sans causes au moins connues ; nuages formés par l'imagination et qui proviennent des vapeurs invisibles de l'âme. Tout disparaît au souffle de la charité, *eleemosyna serenat intellectum.*

Nous continuerons aujourd'hui à parler sur les avantages de l'aumône : nous prê-

(1) *Diæt. salut.*, tit. 2, *de pœnit.*, c. 7, t. 12, p. 278.

tons à Dieu et nous servons N. S. en la personne des malades et des pauvres. L'homme ne saurait être insensible à ses propres intérêts, surtout quand il s'agit des intérêts supérieurs de l'âme et de nos avantages pour l'éternité. Dieu, du reste, a si bien combiné les choses, que les œuvres les plus désintéressées dans notre intention ont comme conséquence les plus heureux résultats pour nous.

St Chrysostôme appelle l'aumône le commerce le plus lucratif de tous, *ars omnium quæstuosissima* (1).

C'est un commerce qui rapporte à la fin de l'année des sommes énormes et sans aucun péril pour le bailleur de fonds. Dans le commerce ordinaire, on n'est jamais sûr du gain : il y a tant de chances à courir, tant de difficultés à vaincre, tant de périls

(1) S. Chrys. *in Ep. ad Heb.*, hom. 32, t. 12, p. 425. — Cité par Corn. à Lap. *in Ep. 2 ad Cor.*, c. 9, t. 10, p. 404.

imprévus. Une fois embarqué sur cette mer du négoce, on peut rencontrer à chaque instant des lames qui vous submergent, des courants qui vous entraînent, des bas-fonds où tout s'engloutit. Mais, dans ce négoce d'une espèce toute nouvelle qu'on appelle l'aumône, il n'y a aucun danger à courir : une fois la somme engagée, nous n'avons plus à nous en occuper. Dieu se charge de tout, il préserve notre argent de toute chance défavorable, sans que nous ayons à nous inquiéter de rien. Nos fonds sont placés dans les trésors du Ciel, et ils n'ont rien à craindre, ni la rouille, ni les insectes qui rongent, ni la perfidie de nos ennemis.

L'Écriture dit que celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu, et qu'il prête à usure, *fœneratur Domino, qui miseretur pauperis* (1). C'est surtout cette usure divine qui rend très-lucratif le commerce de l'aumône, *ars omnium quæstuosissima*. Non-

(1) Prov. 19. 17.

seulement ce placement de fonds est sûr et ne court aucun risque, mais il produit au centuple. Dieu s'y est engagé, et sa parole ne laisse aucun doute à cet égard. « Non-seulement, dit St Chrysostome, le capital est sûr, mais Dieu nous promet le centuple en cette vie, et la vie éternelle en l'autre, *capitalis summa in tuto est, et centuplum hic promittitur dantibus, et in futurum vita æterna nobis reservatur* (1). »

« Dieu, dit encore le saint docteur, voyait notre amour pour le gain; il voyait que personne ne veut prêter sans hypothèque, sans gage ou sans caution; d'autre part, il était évident que le pauvre ne pouvait pas emprunter sur hypothèque, ni sur gage, puisqu'il ne possède rien; il ne pouvait pas trouver de caution, personne n'ayant confiance en lui à cause de sa misère. Alors, Dieu intervient entre le riche et le pauvre, il s'offre en gage au prêteur... Il dit au

(1) *In cap. 1 Gen.* hom. 3, t. 4, p. 27.

riche : Ayez confiance, c'est à moi que vous prêtez. — Mais combien me rendrez-vous ? répond le riche. — Il est très-injuste, étrange de demander des comptes à Dieu. Cependant, pour condescendre à votre malice, examinons la chose. Que demandez-vous dans vos prêts usuriers ? est-ce un pour cent à chaque mois, et conformément à la loi ? (1) Eh bien ! je dépasse tous vos désirs. Vous réclamez ordinairement un pour cent à chaque mois ; moi, je vous offre cent pour un (2). »

Ainsi, je ne m'étonne pas d'entendre Salvien appeler les pauvres les banquiers de Dieu ; je ne m'étonne pas d'entendre Bossuet les nommer « receveurs généraux et trésoriers de Dieu (3). »

« Les pauvres et les indigents, dit Sal-

(1) V. les dict. grecs à l'art. Εκατοστος et les dict. latins à l'art. *Centesima.*

(2) *De pœnit.* hom. 7, nº 7, t. 2, p. 398.

(3) *Panég. de S. François d'Assise,* 1re partie, p. 130, t. 5.

vien, sont regardés à bon droit comme les caissiers et les banquiers de Dieu, et l'argent qu'on place à cette banque va toujours en s'augmentant; il s'ensuit qu'on prête à Dieu, et qu'on prête avec usure, tout ce qu'on verse dans le sein des pauvres (1). »

Comment expliquer ce prodigieux mystère? — Dieu, par suite de l'Incarnation, a épousé la nature humaine, mais j'ose dire qu'il a épousé spécialement la nature humaine dans le pauvre et dans tous ceux qui souffrent. « Le corps du Christ est comme un seul homme, dit St Augustin, c'est ce grand malade, qui est étendu et qui restera étendu jusqu'à la consommation des siècles... Il crie tout le long du jour, il se plaint dans la succession de ses membres, qui naissent, meurent et se remplacent (2). »

De cette transfiguration, j'oserais presque dire de cette nouvelle transsubstantiation du

(1) *Adv. avarit.*, l. 3, c. 1, p. 205, éd. Migne.
(2) Enar. in Ps. 85, nº 5, t. 4, p. 1291.

pauvre à la personne du Christ, il est résulté pour le monde une doctrine toute nouvelle et qui est devenue la source intarissable de toutes les formes de la charité, la création d'un nouvel ordre de choses, la mère de toutes les bonnes œuvres, la fondatrice des hôpitaux et de toutes les institutions, quels qu'en soient la forme et le nom, où l'on soulage le pauvre, le malheureux, l'infirme, les vieillards et les enfants. Jamais la charité naturelle, jamais la philanthropie ne pourront produire de semblables merveilles.

Alors on comprend ces paroles du divin Sauveur : « Un verre d'eau froide donné en mon nom ne restera pas sans récompense (1). » — « Tout ce que vous aurez fait au dernier de mes frères, en mon nom, c'est à moi-même que vous l'aurez fait (2). » Alors on comprend ce magnifique dialogue au

(1) Matth. 10. 42.
(2 Matth. 25. 40.

jugement dernier : au dernier jour, quand le Fils de l'homme sera venu dans sa majesté, il dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le Royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'avais besoin de logement, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus me voir. Les justes, étonnés, lui répondront : Seigneur, quand donc avons-nous trouvé l'occasion de vous rendre tous ces services, pour la faim, pour la soif, pour le logement, pour le vêtement et les visites de charité ? Le Roi leur répondra : Toutes les fois que vous avez rendu ces services au moindre de mes frères, c'est à moi que vous les avez rendus. Le Roi, se retournant, dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche : Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon

et ses anges, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'avais besoin de logement, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas donné de vêtements ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. — Seigneur, diront les damnés, quand donc avons-nous vu votre personne divine souffrant de la faim, de la soif, n'ayant ni logement, ni habits, malade ou en prison ? et quand donc avons-nous négligé de vous porter secours ? Le Roi leur répondra : Je vous le dis, en vérité, toutes les fois que vous avez manqué de remplir ce devoir envers le moindre de mes frères, c'est moi-même que vous avez oublié (1).

« O merveilleuse bonté de Dieu, s'écrie St Chrysostome, il semble au dernier jour qu'il n'y ait plus qu'une vertu, la miséricorde et la charité ; il semble qu'il n'y ait

(1) Matth. 25. 31-45.

plus qu'un vice, la dureté pour ceux qui souffrent... Dieu veut ainsi exciter notre compassion pour le pauvre et le malheureux; il veut qu'au dernier jour nous trouvions en lui, non pas un juge, mais un débiteur; il veut que nous soyons ses créanciers; et un débiteur honore et respecte celui auquel il doit (1). »

St Maxime résume ainsi cette sublime et consolante doctrine : « Par l'aumône et les soins variés de la charité, c'est Dieu que nous servons, et par l'aumône nous devenons des Dieux. C'est Dieu que nous servons, c'est lui-même qui l'affirme, en disant : Tout ce que vous aurez fait au dernier de mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait... Le pauvre est donc un Dieu, depuis que le Christ s'est incarné, s'est fait pauvre, a pris sur lui les maux et les souffrances du genre humain. Il souffre en nous et avec nous, et il souffrira jusqu'à la con-

(1) *De pœnit.*, hom. 7, t. 2, p. 400.

sommation des siècles les douleurs de chacun de nous... D'autre part, l'âme charitable se transforme en Dieu, car rien ne nous rend semblables à Dieu, ne nous fait Dieu, comme d'imiter la bonté libérale de Dieu (1).

Quelle noble et splendide doctrine ! Le riche chrétien, en opérant le bien, ne fait pas un pas sans rencontrer, sous une forme ou sous une autre, la nature divine : il la trouve dans le pauvre, qui est comme une nouvelle incarnation du Christ ; il la trouve en lui-même : car le juste qui donne, c'est Dieu rendu visible.

Ah ! Mesdames, si nous avions une foi vive aux paroles de Notre-Seigneur, est-ce que nos cœurs ne s'embraseraient pas d'amour pour les pauvres, *nonne cor nostrum ardens erat in nobis ?* (2)

(1) S. Maxim. abbas, *Mystagog.* c. 24, p. 710, Patrol. græc. de Migne, t. 91.
(2) Luc, 24, 32.

Si à chaque visite, si à chaque aumône, nous nous disions : c'est le Christ que je visite, c'est le Christ que je soulage, nous ne croirions jamais avoir assez d'ardeur pour le bien; nous multiplierions dans la limite du possible et nos visites et nos bienfaits. Et cependant, Mesdames, la doctrine que nous prêchons en ce moment n'est point du mysticisme exagéré; ce sont les paroles mêmes de Notre-Seigneur : chaque visite, chaque bienfait est une lettre de change tirée sur le Ciel, et jamais Dieu ne laissera protester sa signature. — Seigneur, pourra dire l'âme juste, vous me devez tant : voyez mes comptes, ils sont parfaitement en règle. Et si Notre-Seigneur faisait semblant de ne pas comprendre, l'âme pourrait ajouter : mais, Seigneur, quand j'ai visité tel pauvre, je pensais à vous; par conséquent, selon la parole de votre Evangile, c'est vous que j'ai visité, c'est vous qui devez me payer cette visite. Quand j'ai rendu service à un indigent, c'est encore vous que j'ai soulagé;

et comme en pareil cas, l'usure est permise, c'est vous qui me devez le capital et les intérêts, et les intérêts au centuple. Quand j'ai donné à mon frère, non pas seulement un verre d'eau froide, mais bien ce que j'avais de plus chaud dans le cœur, de plus tendre dans la charité, pour ranimer cette âme malade et relever ce cœur abattu, c'est encore à vous que je pensais : c'est donc vous qui me devez une récompense, *quisquis potum dederit vobis calicem aquæ in nomine meo..... non perdet mercedem suam* (1).

Aussi saint Vincent de Paul voulait que ses religieuses aimassent leurs pauvres malades « comme leurs Seigneurs, » parce que, disait-il, Notre-Seigneur est en eux, et eux en Notre-Seigneur (2). Aussi, saint Jérôme disait-il : « Chaque fois que vous étendez la main pour donner, pensez au

(1) Marc, 9. 40.
(2) *Vie*, par M. Maynard, l. 7, c. 1, n° 8, p. 265, t. 3.

Christ... Car c'est le Seigneur qui demande en la personne du pauvre (1). »

— « Quand le pauvre souffre, dit saint Augustin, c'est le Christ qui souffre, *eget Christus, quando eget pauper* (2); et le Christ, il sera pauvre ainsi jusqu'à la fin des siècles, *egens est usque in finem sæculi* (3). »

Ainsi, le Christ, qui a embrassé toutes nos misères, est devenu le pauvre universel, le mendiant universel. « Il est dans le besoin plus que les autres, dit Salvien; car un nécessiteux ne souffre que pour lui-même et en lui-même; seul le Christ mendie en la personne de tous les pauvres, *solus tantummodo Christus est, qui in omnium pauperum universitate mendicat* (4). »

Et savez-vous pourquoi le Christ souffre

(1) *Epist.* 54 *ad Furiam,* n° 12, t. 1, p. 556, éd. Migne.

(2) *Serm.* 38, n° 8, t. 5, p. 284.

(3) *Serm.* 239, n° 7, t. 5, p. 1457.

(4) *Adv. avarit.* l. 4, c. 4, p. 232, éd. Migne.

ainsi en tous ? « C'est, répond saint Chrysostome, dans l'intérêt du riche et du pauvre. Il fournit au riche l'occasion de thésauriser pour le Ciel, et au pauvre l'occasion de recevoir une double récompense, ici-bas et dans l'éternité (1). »

« Et Dieu est si bon qu'il se plaît à avoir beaucoup de créanciers, et il aime davantage ceux auxquels il doit plus. Et l'usurier qui a beaucoup de débiteurs ne se réjouit pas autant que le Christ quand il a de nombreuses dettes (2). »

Ailleurs, le même Père met ces belles paroles sur les lèvres de Notre-Seigneur : « O riche, je me promène partout comme un mendiant, à votre porte je tends la main, je veux que vous me nourrissiez, et c'est par amour pour vous, je veux me créer une raison de vous donner une magnifique récompense, *circumeo mendicans*,

(1) Hom. 7. *de pænit.*, n° 7, t. 2, p. 401. — *In Ep.* 2 *ad Cor.* hom. 30, n° 3, t. 10, p. 776.

(2) *In Ep. ad Rom.* hom. 7, n° 9, t. 9, p. 543.

ad fores tuas adstans, tendo manum cupiens à te enutriri : te enim admodùm diligo (1). »

« O infinie bonté de Dieu, s'écrie saint Paulin : il veut qu'on lui prête à intérêts les biens qu'il a donnés ; et il désire être débiteur de ses propres bienfaits, afin d'avoir occasion de rendre avec usure ce qu'il aura reçu... Le Seigneur, qui est tout-puissant, pouvait créer les hommes également riches, de sorte que l'un n'eût pas besoin de l'assistance de l'autre. Mais ce Père des miséricordes, par un conseil admirable de son infinie bonté, en a usé autrement, afin d'éprouver quelle serait la disposition de votre cœur à l'égard des pauvres. Il a permis que les uns fussent dans le besoin pour éprouver la compassion des autres. La pauvreté des uns est la cause que les autres sont vraiment riches. Comprenez donc, ô riches, que vous ne devez pas garder seulement

(1) *In Epist. ad Rom.* hom. 15, à la fin, t. 9, p. 665-666.

pour vous ce que vous avez reçu; car Dieu ne vous a donné en ce monde la part qui devait appartenir aux pauvres, qu'afin de vous fournir l'occasion de la rendre aux indigents par une volontaire offrande, et de mériter une belle récompense pour les dons que vous aurez faits à J.-C. en la personne des malheureux (1). »

Telle est l'économie admirable de la Providence. — Dieu a fait les montagnes et les vallées : les montagnes sur lesquelles tombent spécialement la pluie et où se forment les grands réservoirs ; les montagnes où se trouvent les glaciers, source intarissable des rivières et des fleuves. Mais il a fait aussi les vallées pour recevoir le trop plein et la surabondance des montagnes. De même, il a fait les riches et les pauvres, *simul in unum dives et pauper* (2), et leur existence simultanée est nécessaire à la société, non-seu-

(1) *Epist.* 34, nº 6, p. 347, éd. Migne.
(2) Ps. 48, 3.

lement au point de vue hiérarchique, qui veut nécessairement que dans un corps il y ait des membres qui reçoivent et des membres qui donnent : mais au point de vue de la charité, dans l'intérêt des riches et des pauvres, pour fournir aux riches l'occasion d'amasser d'immenses trésors dans le ciel, et pour le pauvre, l'occasion de pratiquer les vertus chrétiennes, de souffrir comme le Christ, et d'avoir constamment l'insigne honneur de prêter ses membres au Christ pour souffrir encore. Et c'est ainsi que la société serait solidement constituée par la libéralité du riche, par la reconnaissance du pauvre, par l'adoucissement de la misère et de la souffrance chez le riche comme chez le pauvre. Car, si le pauvre souffre, ne croyez pas que le riche soit exempt de douleurs : il souffre plus souvent et plus cruellement qu'on ne pense. Et le soulagement de la misère des autres est comme un glaive à deux tranchants, mais un glaive qui guérit les plaies qu'il touche, et dans

l'âme qui donne, à cause du bonheur que procure l'effusion de la charité, et dans le pauvre qui reçoit, et dont les infortunes et les douleurs sont au moins diminuées.

Je touche en ce moment à la solution de la grande question de l'époque. Quand les cœurs du riche et du pauvre se sont ainsi rencontrés sur le cœur de Dieu, les nations ne sont plus menacées de ces crises sociales qui sont la conséquence de la dureté du riche et de l'irritation du pauvre : *dives et pauper obviaverunt sibi ; utriusque operator est Dominus* (1).

Oh ! Mesdames, les sociétés ne reposeraient plus sur un sol constamment volcanique, la terrible question du pauvre et du riche ne se dresserait plus devant nous avec ses abîmes béants, si les pauvres étaient chrétiens et si les riches étaient charitables. Et cette question formidable ne sera jamais résolue tant qu'on ne reviendra pas à com-

(1) Prov. 22, 2.

prendre et à pratiquer l'esprit de l'Evangile.

Je vous laisse, pour conclusion de cet entretion, deux belles pensées de saint François d'Assise et de saint Augustin.

« Le pauvre, disait saint François, est le seul moyen que nous ayons de donner quelque chose à Dieu, car le pauvre seul donne à Dieu la possibilité d'avoir besoin. Quelle est donc heureuse, l'âme charitable ! car elle peut faire l'aumône à Celui qui verse avec surabondance ses bienfaits sur toute la création (1). »

Saint Augustin proposait aux familles chrétiennes une excellente pratique : elle est aussi ingénieuse que charitable. « Veuillez, dit-il, compter J.-C. au nombre de vos enfants : que ce soit un de plus dans la famille. Vous avez deux enfants, qu'il soit le troisième ; vous en avez trois, qu'il soit le quatrième ; vous en avez cinq, qu'il soit le sixième, et vous lui donnerez, en la per-

(1) Opusc. S. Franç. Assis. Append. in t. 3, p. 92.

sonne du pauvre, sa part dans votre patrimoine (1). »

Quelle belle pensée, Mesdames! soyez fières de pouvoir ainsi constituer le Sauveur votre fils, de l'admettre en votre maison comme un enfant de la famille! quel bonheur pour vous de l'aimer, de le soigner, de le secourir! Ah! remerciez Dieu avec sainte Elisabeth, remerciez-le de l'honneur qu'il vous fait de le servir en la personne des pauvres, de l'adopter en la personne des malheureux, et dites avec le Prophète : « Seigneur, c'est trop de gloire et d'honneur pour nous, *nimis honorificati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum* (2). »

(1) Fac locum Christo cum filiis tuis, accedat familiæ tuæ Dominus tuus, accedat ad prolem Creator tuus, accedat ad numerum filiorum tuorum... Duos filios habes, tertium illum computa; tres habes, quartus numeretur; quintum habes, sextus dicatur... Nolo ampliùs dicere; unius filii tui serva locum Domino tuo. (*Serm.* 86, no 13, t. 5, p. 659-660.)

(2) Ps. 138, 17.

L'AUMONE

—

SEPTIÈME CONFÉRENCE

AVANTAGES DE L'AUMÔNE.

§ IV.

Elle efface le péché, prépare les conversions, nous concilie spécialement l'amitié de Dieu.
Elle nous vaut la prière du pauvre; et le défaut de charité, au contraire, nous ménage ses colères.

Benefacit animæ suæ vir misericors.
L'âme miséricordieuse se fait du bien à elle-même.
(Prov. xi. 17.)

Les raisons de l'ordre divin donnent à nos sentiments une force et une énergie persévérantes, que les motifs puisés uniquement dans l'ordre naturel ne produiront jamais, quelque bons qu'ils soient d'ailleurs.

Dites à quelqu'un : Vous ferez du bien à votre semblable, parce que c'est votre frère, parce que la commisération pour le pauvre et le malheureux est une vertu naturelle au cœur de l'homme. Vous pourrez donner une nouvelle et transitoire impulsion à ce mouvement qui nous porte à secourir notre prochain. Mais voici qu'arrive le temps qui refroidit toutes choses ; arrivent les difficultés, qui sont comme les frottements pour les corps en mouvement, et bientôt les plus mâles courages se ramollissent et les forces des plus vigoureuses natures tombent en défaillance.

Mais dites à cette même personne : Ajoutez un élément divin aux sentiments de compassion qui s'agitent au fond de votre cœur ; faites le bien pour Dieu, sans attendre votre récompense sur la terre, et alors les difficultés des œuvres, l'ingratitude des hommes, les insuccès, rien n'arrêtera votre marche, parce que toujours vous verrez planer au-dessus de votre tête la

pensée de Dieu et la récompense de l'immortalité. Voyez le Christ transfiguré dans la personne du pauvre et du malheureux; souvenez-vous que dans chaque acte de charité, c'est le Christ que vous servez, c'est le divin Sauveur que vous soulagez, et que c'est lui-même qui vous paiera avec la monnaie de l'éternité. — Faites cette simple réflexion, et aussitôt l'âme, fidèle à votre parole, n'aura plus qu'un sentiment dans le cœur, qu'un cri sur les lèvres : Seigneur, c'est trop de gloire, c'est trop de bonheur pour moi. — Comprenez, Mesdames, ces deux leviers d'action, et alors vous ne vous étonnerez plus que la charité catholique ait soulevé les mondes.

Continuons aujourd'hui à examiner les avantages de l'aumône. Il est une vérité sur laquelle les livres saints reviennent souvent, et avec une particulière complaisance : c'est que l'aumône est le meilleur moyen d'effacer les péchés. Sans doute, elle ne dispense pas

des autres préceptes de la loi, ni des moyens ordinaires établis par la Providence pour la rémission des fautes ; mais il est certain qu'elle a une vertu spéciale de rédemption, qu'elle nous obtient des grâces particulières, et que ces grâces nous concilient l'amitié de Dieu.

« L'aumône, dit le livre de Tobie, nous délivre de la mort ; elle nous purifie de nos péchés, elle nous fait trouver la miséricorde et la vie éternelle (1). » Et ailleurs : « L'aumône délivre de la mort et de tout péché ; elle ne laissera pas l'âme tomber dans les régions des ténèbres ; elle sera pour tous ceux qui l'auront faite, un motif de grande confiance auprès de Dieu (2). » — « L'eau éteint le feu ardent ; ainsi l'aumône résiste au péché (3). Rachetez vos péchés par l'aumône, rachetez vos iniquités par vos libé-

(1) Tobie, 9. 12.
(2) *Ib.*, 4. 11. 12.
(3) Eccli. 3. 33.

ralités envers les pauvres (1). Faites l'aumône de ce qui reste, dit Notre Seigneur, et aussitôt tout est purifié dans votre vie, *et ecce omnia munda sunt vobis* (2). » St Chrysostome résume ainsi cette vérité : « L'aumône est ce qu'il y a de plus fort et de plus énergique pour éteindre les ardeurs de nos iniquités ; elle est la première des vertus ; elle opère un rapprochement immédiat avec le Roi du Ciel, et c'est avec une souveraine raison qu'elle possède ce pouvoir (3). » L'aumône est donc une espèce de sacrement dont l'efficacité est universelle, et prépare aux pécheurs les voies à une facile réconciliation. St Ambroise ne craint pas de l'appeler « un second baptême, qui efface les fautes que l'on aurait pu commettre après le premier sacrement de la régénération (4). »

Vous apprenez tout-à-coup que telle per-

(1) Daniel, 4. 24.
(2) Luc. XI, 41.
(3) *In Ep. ad. Tit.*, c. 3, hom. 6. v. XI, p. 834.
(4) Cité par Cornel. à Lap. in Dien. c. 4. 24.

sonne, très-hostile à la religion, par ignorance, par préjugé, par passion, s'est convertie. C'est un aveugle qui subitement a ouvert les yeux à la lumière du Ciel ; c'est un paralytique depuis longtemps retenu sur le lit de ses iniquités, et qui s'est levé et marche dans le chemin de la vertu. Vous en êtes profondément étonnées ; vous ne savez comment expliquer ce changement inattendu. — Cherchez à pénétrer les secrets de sa vie, vous trouverez que cette personne a toujours été miséricordieuse pour les pauvres, qu'elle a semé partout et souvent dans l'ombre de la modestie, l'aumône et les bienfaits. Toutes ces semences se sont déposées comme des germes de foi dans la terre de cette âme miséricordieuse ; un jour, ces germes se sont levés, ils se sont levés d'abord sous la forme d'un grain de sénevé. Ce grain de sénevé grandit peu à peu, et il deviendra, s'il n'est devenu un grand arbre, où s'abriteront les oiseaux du Ciel, c'est-à-dire les membres de la famille,

heureuse et fière de ce triomphe de la grâce ; les membres de la paroisse, qui depuis longtemps souhaitaient ce complément à une vie si parfaitement honorable.

Aussi, les saints disent qu'il faut conseiller l'aumône aux pécheurs endurcis, comme le dernier remède et le plus sûr moyen de salut (1). C'était l'avertissement que donnait le prophète Daniel à l'orgueilleux Nabuchodonosor : « Rachetez vos péchés par l'aumône (2). » La charité pour les pauvres est comme une rosée qui détrempe les cœurs endurcis et permet à la parole de Dieu de pénétrer ces terres desséchées et de subir le premier travail de la germination. L'aumône est comme un feu purifiant qui amollit ces barres de fer et permet à la grâce de les courber sous le joug de la foi. Le peuple a une expression dont la si-

(1) Duris et obstinatis in malo, vuadenda est quasi ultimum remedium eleemosyna. (Corn. à Lap. *in Ep. ad Rom.*, c. 9, v. 9, p. 402.)
(2) Daniel, 4. 24.

gnification est très-énergique et pleine de sens : il dit, en parlant des personnes peu charitables, c'est un homme dur pour les pauvres. Oui, il est dur pour les pauvres, mais il est dur aussi dans ses relations avec Dieu, c'est-à-dire qu'il est insensible à toutes les prévenances de la grâce : métal froid et rude, il ne sait plier aux bénignes influences du Ciel. Mais laissez-le reposer quelque temps dans les flammes si actives de la charité, il se ramollira doucement et prendra cette ductilité qui accepte avec une merveilleuse aisance toutes les belles formes du Christianisme.

Le centurion Corneille n'avait pas encore la foi chrétienne, mais il craignait Dieu et faisait d'abondantes aumônes. Un jour, un ange lui apparut et lui dit : « Vos prières et vos aumônes sont montées devant Dieu et l'ont fait se souvenir de vous. Ménagez-vous une entrevue avec Pierre, et il vous dira ce que vous aurez à faire... » Pierre se présente en disant : « Pourquoi m'avez-

vous fait venir ? » Corneille lui répondit : « Il y a quelques jours, j'étais en prière dans ma maison, et un ange vêtu d'une robe blanche se présenta devant moi et me dit : « Corneille, votre prière a été exaucée et Dieu s'est souvenu de vos aumônes... faites venir Pierre. » « J'ai obéi à cette voix du Ciel, et maintenant nous voilà tous assemblés devant vous pour entendre tout ce que le Seigneur a ordonné de nous dire (1). » Que de fois cette histoire ne s'est-elle pas renouvelée dans la série des siècles chrétiens ! Combien d'hommes doués des plus belles qualités naturelles : charitables, miséricordieux, mais dont les yeux étaient encore fermés à la lumière évangélique ! Leurs aumônes, à leur insu peut-être, montaient constamment vers le trône de Dieu, et tout-à-coup le souvenir du Seigneur s'est comme réveillé, pour me servir de la parole de l'Ecriture : *Et eleemosynæ tuæ ascen-*

(1) Act., c. 10 *passim.*

derunt in memoriam in conspectu Dei (1). Un rayon lumineux part du trône de l'Eternité, il éclaire subitement la chambre intérieure de l'âme, et ce *fiat lux* opère un prodige encore plus beau que celui de la création primitive : il fait une âme chrétienne.

Je dirai encore aux personnes qui ont des parents, des amis, dont elles désirent vivement la conversion, je leur dirai : Faites des aumônes à cette intention, arrosez ces aumônes de vos prières, et croyez à l'avenir de cette végétation divine.

Ecoutez le prophète Isaïe : « Brisez votre pain avec celui qui a faim ; faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui ne savent pas où se retirer. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le... Alors votre lumière éclatera comme l'aurore, et vous serez guéri... Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera.

(1) Act. 10. 4.

Vous élèverez la voix, et le Seigneur vous répondra : Me voici... Si vous assistez les pauvres avec une grande effusion de cœur, si vous remplissez de consolation l'âme affligée, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et vos ténèbres deviendront comme le midi. Le Seigneur vous accordera le repos pour toujours; il remplira votre âme de splendeurs... Vous serez comme un jardin toujours arrosé, comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais. Vous rebâtirez les lieux qui depuis plusieurs siècles étaient déserts. Vous relèverez les fondements abandonnés depuis de longues années, et l'on dira de vous que vous avez réparé les haies détruites et restauré les chemins (1). » Que signifient ces paroles, sinon que l'âme charitable attire les plus grandes bénédictions de Dieu sur elle et sur toutes les personnes pour lesquelles elle prie.

(1) V. les comment. de Foreiro, *Cours complet d'Ecriture sainte.* — Isaïe 58. 7. 12.

Elle rétablit les constructions chrétiennes, là où l'on ne rencontrait plus que le désert du scepticisme ; elle relève partout les fondements de l'édifice ; elle arrive à faire dans sa famille et parmi les personnes auxquelles elle s'intéresse comme un jardin où les eaux vives entretiennent la plus belle fraîcheur et la plus riche végétation, *quasi hortus irriguus, et sicut fons aquarum, cujus non deficient aquæ.*

« Celui qui fait l'aumône, dit le Sage, est comme un homme qui a un sceau avec lui, et Dieu conserve le souvenir de sa charité aussi précieusement que la prunelle de l'œil (1) ; » c'est-à-dire, comme l'expliquent plusieurs interprètes, que celui qui fait l'aumône reçoit de Dieu comme un sceau royal, avec lequel il peut sceller ses demandes et obtenir de Dieu ce qu'il veut. Dieu fait inscrire ses aumônes sur le registre du Ciel, et, en attendant l'heure favorable pour les

(1) Eccli. 17. 18.

récompenser, il en garde le souvenir aussi précieusement qu'un homme conserve la prunelle de son œil (1).

Aussi, femme pieuse, mère affligée, sœur tendrement dévouée, enfant dont le cœur est plein de piété filiale, vous qui désirez la conversion de ce mari, de ce fils, de ce frère, de ce père, de tous ces objets si chers de vos affections, priez et faites l'aumône. Versez des aumônes selon vos facultés ; si vous avez peu, donnez peu, mais que ce soit de bon cœur, car le cœur, c'est l'or véritable qui se glisse dans chacune de nos actions et lui donne sa vraie valeur. A chaque aumône, vous recevrez de la main de Dieu comme un sceau pour cacheter toutes vos demandes, et Dieu ne pourra plus les mettre en oubli, il veillera sur elles comme on conserve la prunelle de son œil, et quand l'heure de la miséricorde sera venue, vous comprendrez que le Seigneur

(1) V. Cornel. à Lapide et Menochius *in hunc locum.*

est fidèle à ses promesses. Laissez au Père céleste, qui connaît les heures et les moments, laissez-lui le soin de déterminer les circonstances de temps et de lieux pour l'exécution de ce que vous désirez. — Et surtout ayez confiance, ne désespérez jamais ; soyez patiente comme le laboureur, espérez quand même tout semblerait désespéré, et tout-à-coup l'heure du salut brillera à l'horizon, et cette lumière vous remplira de joie et de bonheur, *erumpet quasi manè lumen tuum..., et gloria Domini colliget te* (1).

Ce n'est pas seulement à nos prières pour les autres que l'aumône donne cette puissante efficacité, mais à toutes nos prières quelles qu'elles soient, et naturellement à celles qui nous regardent et intéressent notre propre salut : « La prière qui est soutenue par l'aumône, dit saint Léon, est très-efficace auprès de Dieu : car celui qu.

(1) Isaïe, 58, 8.

ne détourne point son cœur du pauvre, oblige en quelque sorte le Seigneur à l'entendre (1). »

Saint Grégoire de Nazianze a encore une belle pensée sur ce sujet : « Rien, dit-il, ne nous concilie l'amitié de Dieu comme l'aumône, parce que la bonté et la compassion sont le caractère le plus distinctif de la Divinité (2). » — Cette réflexion sur l'excellence de l'aumône est peut-être une des plus élevées et des plus sublimes. L'aumône, la bonté, la compassion, sont les vertus qui nous rendent le plus semblables à Dieu, car la miséricorde et la tendance à faire du bien est, en quelque sorte, la qualité première et principale du Seigneur, comme l'effusion de la lumière et de la chaleur appartient essentiellement et d'une manière constante au soleil. Il en résulte que l'aumône est comparable à une pierre

(1) Serm. 17, p. 180, v. 1, édition Migne.

(2) Cité par saint Jean Damasc., t. 2, p. 1466, éd. Migne... — Aliàs, p. 477.

magnétique, qui attire le cœur de Dieu et le rapproche, comme par un mouvement naturel, de ceux qui sont aussi divinement aimantés : car le semblable, par une attraction continuelle et réciproque, tend à s'unir à son semblable.

Il existait, au moyen-âge, une classe de savants égarés par leur imagination, mais chercheurs intrépides et travailleurs infatigables. Ils étaient convaincus qu'il y avait de l'or au fond de chaque substance, ou plutôt que le fond de chaque substance était de l'or. Ils croyaient fermement qu'ils allaient trouver le secret de la transmutation universelle, et qu'armés d'une baguette magique, ils changeraient à volonté toute substance en or. L'aumône me paraît être un véritable système d'alchimie dans l'ordre spirituel : elle change tout en or divin. Pénétrées par ce nouveau fluide transformateur, chacune de nos actions, chacune de nos prières, prennent une valeur divine : elles sont touchées d'un sceau divin, pour

rappeler le langage de l'Ecriture ; elles deviennent plus précieuses que l'or, puisque le Seigneur, dit le Sage, en conserve le souvenir, et le garde avec plus de soin qu'un homme ne veille sur la prunelle de son œil.

Nous parlions tout à l'heure de la prière unie à l'aumône ; disons un mot de la prière qui s'élève du cœur du pauvre.

« J'ai une défense assurée, s'écriait un jour saint Ambroise dans un magnifique mouvement d'éloquence ; j'ai une défense assurée, c'est dans les prières des pauvres. Ces aveugles, ces boiteux, ces infirmes, ces vieillards sont plus capables de me défendre que les plus intrépides soldats. L'aumône faite au pauvre lie et engage la Divinité (1). » Saint Ambroise adressait cette réponse à ses ennemis : « Quel beau cortége, en effet, pour un évêque persécuté, que ce cortége des pauvres ! Quel puissant appui,

(1) *Serm. cont. Auxent. Inter Epist. post Epist.* XXI, n° 33, t. 3, p. 1017, édition Migne.

quelle splendide auréole que ces prières des indigents et des affligés, *habeo defensionem, sed in orationibus pauperum.* »

Il me semble, Mesdames, que toutes, pendant votre vie et surtout à votre dernière heure, vous pourrez dire en empruntant les paroles de saint Ambroise : Je ne crains point les jugements de Dieu ; j'ai mes défenseurs, ce sont les prières des pauvres ; j'ai mon escorte, et elle vaut mieux, elle est plus invincible que celle des rois et des empereurs, ce sont tous ces pauvres que j'ai visités, ces malades que j'ai secourus, ces affligés auxquels j'ai versé quelques gouttes de divine consolation ; ce sont ces vieillards que j'ai relevés dans le chemin de la vie, par mon affection de sœur et de mère.

Il vous est sans doute arrivé, Mesdames, dans l'exercice de votre apostolat, d'être les témoins de scènes touchantes, qui ont été pour vous la source de doux et intimes dédommagements. N'avez-vous pas rencontré quelquefois des pauvres, des infirmes,

des malheureux, qui, après une visite de charité, où votre cœur, votre bourse s'étaient ouverts, vous ont regardée avec une expression de joie et de reconnaissance que l'on ne saurait oublier quand une seule fois on en a été le témoin ? Puis ils ont ajouté, en vous adressant ces paroles comme le salut du départ : Je ne vous oublierai pas devant Dieu ! Que Dieu vous bénisse et vous récompense ! N'avez-vous pas ressenti comme une étincelle électrique, qui vous traversait doucement le cœur, et qui vous avertissait que cette prière du pauvre et du malheureux était exaucée ? et vous vous êtes écriée avec le Prophète : « Le Seigneur a déjà écouté ce désir du pauvre. O mon Dieu, vous avez entendu sa demande avant même qu'elle ait été formulée, *desiderium pauperum exaudivit Dominus, præparationem cordis eorum audivit auris tua* (1).— N'est-il pas vrai qu'à cette heure de bénédiction,

(1) Ps. 9.

vous vous êtes senties récompensées au centuple ?

L'Écriture Sainte va encore plus loin : « Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous, et vous délivrera de tout mal, *conclude eleemosynam in corde pauperis, et hæc pro te exorabit ab omni malo* (1). — Ici, remarquez cette progression divine : ce n'est plus seulement le pauvre qui prie, c'est l'aumône elle-même. Le pauvre peut ne pas penser toujours à son bienfaiteur, il peut même l'oublier. D'ailleurs, il lui est impossible de prier continuellement et d'une manière toujours réfléchie pour celui qui l'a soulagé. Il a ses affaires, ses préoccupations et son travail. Mais l'aumône elle-même se change en prière de tous les instants : elle devient semblable à ces parfums, qui répandent constamment leurs suaves odeurs, sans jamais rien perdre de leur douce et énergi-

(1) Eccli 29, 15.

que efficacité : c'est, dit l'Écriture, comme un encens qui brûle le jour et la nuit, et qui ne cesse pas de monter vers le trône de Dieu, pour rappeler au Seigneur ce qu'il doit aux âmes miséricordieuses, *eleemosynæ tuæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei* (1). — Il me semble que l'aumône devient alors comme l'ange protecteur de la vie. Cet ange prie constamment pour nous, il veille sur nous, il éloigne les dangers, il nous obtient des trésors de grâces et de bénédictions.

O ange béni de l'aumône, veillez sur ces pieuses Dames de miséricorde, qui se consacrent avec tant de dévoûment au soin des pauvres ! Veillez sur leurs familles, veillez sur leurs maris, leurs enfants, leurs pères, mères, frères et sœurs ; éloignez tout ce qui pourrait leur être nuisible, et conservez toujours fraîche, au sein de leurs familles, une source de paix et de bonheur. Dites à Dieu

(1) Act. 10, 4.

que telle est votre mission et qu'il ne peut pas vous refuser : car l'aumône, comme dit saint Ambroise, est un lien qui enchaîne Dieu, *munera pauperum, Deum obligant* (1).

Mais, au contraire, la prière du pauvre méprisé est la plus terrible accusation contre nous. « Prenez garde, dit saint Paulin, de ne point obliger les pauvres à changer leurs prières en plaintes, prenez garde que leurs gémissements n'irritent contre vous celui qui est le père des orphelins, le protecteur des veuves, ce Dieu qui souffre avec les pauvres (2). » Cette vérité nous est présentée à chaque page de nos Livres Saints. On dirait que Dieu prête l'oreille à tous les bruits qui s'élèvent de la terre, et qu'il cherche à distinguer spécialement les plaintes des pauvres pour les entendre et les venger. « Je me lèverai, dit le Seigneur, à cause de la misère des indigents et des gémisse-

(1) Lieu cité.
(2) *Paul. Nol. Epist.* 34, nº 7, p. 348, édition Migne.

ments du pauvre (1). » — « C'est Dieu qui délivre le malheureux et le pauvre des mains de ceux qui lui ravissent son bien (2). »

« Je sais que Dieu rendra justice au malheureux et qu'il vengera le pauvre (3). » — « Ne détournez point, dit le Sage, vos yeux du pauvre... et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent de vous maudire : car le pauvre sera exaucé dans son imprécation, il sera exaucé par celui qui l'a créé (4). » — « La prière du pauvre s'élèvera de sa bouche jusqu'aux oreilles de Dieu, et il se hâtera de lui faire justice (5). » — « Le Seigneur ne fera pas acception de personne au détriment du pauvre : il exaucera la prière de celui qui souffre l'injure (6). »

Cependant, ajoutons avec un célèbre commentateur, que ces paroles de l'Écriture ne

(1) Ps. 11, 6.
(2) Ps. 34, 10.
(3) Ps. 139, 13.
(4) Eccli. 4, 5, 6.
(5) Eccli. 21, 6.
(6) Eccli. 35, 16.

doivent pas être prises dans un sens absolu : car, ainsi que nous l'avons dit, et que nous le dirons plus tard, on n'est pas obligé de donner à tous les pauvres que l'on rencontre, et les aumônes doivent être distribuées avec ordre, sagesse et mesure. D'autre part, « il est des pauvres si méchants, et tellement audacieux et importuns, que si vous ne leur accordez de suite ce qu'ils demandent, ils lancent contre vous toute sorte d'imprécations. Non-seulement Dieu n'exauce pas ces colères, mais il les rejette et les méprise. *Sunt enim quidam pauperes improbi, adeoque audaces et importuni, ut nisi illico des quæcumque petunt, diras omnes imprecentur. Hos non audit, sed potiùs retundit et respuit Deus* (1). »

Terminons par ces paroles de saint Chrysostome ; elles résument très-bien cet entretien :

« L'aumône, dit ce saint Docteur, est

(1) Cornel. à Lap. *in Eccli.* c. 4, v. 6, p. 126.

une céleste industrie, et la plus habile de toutes, elle protége ceux qui l'exercent. Elle est l'amie de Dieu, elle est à ses côtés, elle obtient facilement la grâce à ceux qu'elle aime... Elle brise les fers, dissipe les ténèbres, éteint le feu... Devant elle s'ouvrent avec une entière sécurité les portes du royaume des cieux. Quand une reine se présente pour entrer quelque part, aucun des gardiens n'oserait lui demander ses titres, mais ils ouvrent immédiatement. Ainsi pour l'aumône : car elle est une reine, et elle rend les hommes semblables à Dieu... Elle a des ailes et elle vole facilement ; elle a des ailes d'or, et son vol est si beau qu'il réjouit les anges, *est alata et levis, alas habet aureas, volatumque angelos valdè oblectantem*... Elle s'élance comme une vivante colombe, sa physionomie est douce et son œil tranquille ; on ne saurait rien trouver de meilleur que son regard... A qui la comparerais-je encore ? C'est une vierge aux ailes d'or, à la tenue noble et décente ;

sa figure est sereine et douce; son vol est si facile qu'elle se transporte aisément d'un lieu à un autre, mais elle se tient habituellement près du trône de Dieu. Quand nous apparaissons au tribunal du Souverain Juge, elle se précipite aussitôt, et elle nous délivre en nous couvrant de ses ailes (1). »

Déjà, Mesdames, je vois cette Vierge divine qui vous attend, pour vous ouvrir un jour les portes du royaume des cieux, vous emporter sur ses ailes d'or, et vous offrir une place à côté d'elle, et tout près du trône de Dieu, *stans propè thronum* (2).

C'est la grâce, etc.

(1) *In Epist. ad. Hebr.*, c. 12, hom. 32, n_o 3, t. 12, p. 425-426.
(2) Saint Chrysost., ibid.

L'AUMONE

—

HUITIÈME CONFÉRENCE

AVANTAGES DE L'AUMÔNE.

§ V.

Source de bénédictions même temporelles.
Excellente prédication.

Qui dat pauperi, non indigebit; qui despicit deprecantem, sustinebit penuriam....... Splendidum in panibus benedicent labia multorum, et testimonium veritatis illius fidele. Nequissimo in pane murmurabit civitas, et testimonium nequitiæ illius verum est.

Celui qui donne au pauvre ne sera pas dans le besoin; celui qui méprise le pauvre, tombera lui-même dans l'indigence..... Les lèvres de plusieurs béniront celui qui donne largement, et on rendra à sa conduite un témoignage avantageux; toute la ville murmurera avec raison contre celui qui est d'une sordide parcimonie.

(Prov. 28, 27. — Eccli. 31, 28-29.)

L'aumône délivre du péché, et nous obtient des grâces toutes spéciales pour nous et pour les personnes qui nous sont chères.

Elle possède une facilité de rédemption extraordinaire : elle nous explique ces grâces de conversion, qui souvent nous étonnent, et semblent en contradiction avec les motifs apparents. L'aumône nous assure la prière du pauvre ; et la prière du pauvre a une puissance toute particulière pour être exaucée. Le Seigneur a, j'oserai le dire, un faible pour le pauvre ; comme dit le Prophète, il exauce sa demande avant même qu'elle n'ait été formulée, *præparationem cordis eorom audivit auris tua* (1) : mais, par une terrible réciprocité, il exauce en sens inverse la prière du pauvre qui souffre ; c'est-à-dire, qu'il l'a fait retomber comme une pluie de vengeance sur celui qui méprise la souffrance du pauvre.

Terminons aujourd'hui la question des avantages de l'aumône, et disons qu'elle

(1) Ps. 9.

est une source de bénédictions même temporelles, et une excellente prédication.

« Celui qui donne avec abondance, dit l'Esprit Saint, sera lui-même engraissé ; et celui qui verse les bienfaits sera lui-même comblé de biens (1). »

Et ailleurs : « Celui qui donne au pauvre n'aura besoin de rien ; mais celui qui le méprise quand il le prie, tombera lui-même dans la pauvreté (2). » — « Jetez votre pain sur les eaux qui passent, et plus tard vous le retrouverez (3) » Ces eaux qui passent, c'est la vie qui coule comme un fleuve, et ce pain jeté sur les eaux, c'est l'aumône. Une fois jetée sur ces eaux agitées de la vie, il semble que l'aumône va disparaître : elle disparaît, en effet, elle tombe d'abord dans le gouffre de l'indigent, comme ces objets qu'on jette sur certains fleuves, qui échappent aux regards en

(1) Prov. 11, 25.
(2) Prov. 28, v. 27.
(3) Eccle. 11, 1.

plongeant dans des grottes souterraines, pour reparaître à une distance parfois considérable ; ainsi l'aumône : elle semble tomber comme nos autres actions dans le fleuve qui coule, mais un jour, nous sommes très-étonnés de la voir surnager et se présenter à nous comme une source de bénédictions même en ce monde (1).

Ecoutez encore le prophète Isaïe : « Rompez votre pain avec celui qui a faim ; faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui n'ont point d'asile. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le... Alors votre lumière éclatera comme l'aurore, vous serez guéris de vos maux et la gloire de Dieu vous protégera. Alors vous invoquerez le Seigneur et il vous exaucera ; vous crierez vers lui et il vous répondra : me voici... Si vous assistez les pauvres avec effusion de cœur, et si vous remplissez de consolation l'âme affligée, votre lumière se

1) V. Corn. à lap., *in Eccle.* 11, 1.

lèvera dans les ténèbres, et vos ténèbres deviendront comme le midi. Le Seigneur vous tiendra toujours dans le repos ; il remplira votre âme de ses splendeurs, il délivrera votre personne ; vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, et comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais (1). »

D'après les interprètes de la Sainte Ecriture, le Prophète, dans son style métaphorique, a voulu nous montrer que l'aumône était une source de prospérité, même temporelle. Cette lumière qui éclate comme l'aurore, ce recouvrement de la santé, et la gloire de Dieu qui nous protége, et ce repos qui nous est promis, et ce jardin toujours verdoyant, et cette fontaine dont les eaux ne tarissent jamais ! que signifient tous ces emblèmes, sinon que le centuple est donné, même en ce monde, à l'âme miséricordieuse ?

(1) Isaïe 58, 7-11.

L'expérience est là pour la prouver. Les familles charitables ne sont pas celles qui s'appauvrissent : au contraire, elles prospèrent beaucoup mieux, pourvu, d'ailleurs, qu'elles aient les autres vertus que prêche le Christianisme, et en particulier l'ordre, l'économie, l'éloignement du luxe, etc. C'est un fait de l'ordre moral, tous les jours vérifié par l'expérience ; quelle en est la cause ? Pour nous, la cause principale en est dans la bénédiction du Seigneur, qui rend ces maisons, au moins relativement, florissantes, comme la force occulte de la germination fait verdoyer les prairies. « Les familles charitables , dit un pieux auteur du moyen-âge, sont comme les arbres : quand on émonde un arbre et qu'on retranche les rameaux trop nombreux, cet arbre profite mieux et amène des fruits meilleurs et en plus grande quantité, *arbor melius crescit et fructificat*... L'aumône, continue-t-il, produit des fruits nombreux en ce monde et dans l'autre, et nous pouvons lui appli-

quer les paroles de l'Apôtre, la piété est utile à tous. »

On pourrait encore comparer les personnes miséricordieuses à ces puits où l'eau est abondante, et qui se remplissent de nouveau à mesure qu'on semble les vider... Ainsi les richesses que distribue la charité, cette fontaine de miséricorde, se renouvellent et s'accroissent de leurs pertes mêmes. Si, au contraire, les richesses sont conservées avec un sentiment d'égoïsme et de parcimonie, elles se changent souvent en une source de malheurs et d'angoisses : elles peuvent être sujettes à ces cataclysmes qui renversent les fortunes les plus solidement assises ; ou bien, si elles se conservent dans leur intégrité, c'est pour le tourment des propriétaires; elles deviennent plus fréquemment qu'on ne le pense, comme ces eaux renfermées, saumâtres et nauséabondes qui soulèvent le cœur ; tandis que, par l'effusion, elles seraient devenues dans la vie du riche, comme cette fontaine jaillissante dont

parle le prophète Isaïe, *sicut fons aquarum cujus non deficient aquæ* (1); fontaine divine, qui en se répandant promène la vie et la fraîcheur autour d'elle.

Saint Chrysostome, parlant sur l'aumône, disait : « Faites l'aumône à l'indigent, alors vos richesses seront en sûreté... Vous recevrez le centuple en ce monde, et un jour la vie éternelle. Mais, si nous ne recevons pas le centuple ici-bas, nous en sommes la cause : nous ne prêtons pas à usure à Dieu, *si vero centuplum non accipimus, nos in causâ sumus, qui non mutuô damus ei, qui tantum dare potest* (2).

Saint Cyprien a traité ce sujet avec une incomparable force de raison : « Vous appréhendez peut-être que d'abondantes aumônes, en épuisant votre patrimoine, ne vous réduisent vous-même à l'indigence. Rassurez-vous et soyez sans défiance à ce

(1) Isaïe 58, 11.
(2) V. œuvres de saint Chrys. *in Ep. ad Rom.* hom. 7, nº 9, p. 543, t. 9.

sujet. Les richesses sont intarissables quand elles sont employées pour le Ciel et pour l'usage du Christ en la personne des pauvres. Ce n'est pas de moi-même que je vous fais cette promesse, mais au nom du Christ et avec l'autorité des Livres saints. » « Celui qui donne aux pauvres, dit l'Ecriture, ne connaîtra pas l'indigence; mais celui qui détourne son œil de leur misère tombera dans le dénuement (1). » Ces paroles prouvent évidemment qu'avec les bonnes œuvres et la miséricorde, on ne peut pas tomber dans l'indigence ; mais l'homme avare et dont la vie est stérile connaîtra la pauvreté. Le bienheureux Apôtre saint Paul, rempli de l'esprit de Dieu, dit aussi : « Celui qui donne la semence à celui qui sème, vous donnera le pain dont vous aurez besoin pour vivre ; il multipliera ce que vous aurez semé, et il fera croître de plus en plus les fruits de votre justice, afin que

(1) Prov. 28.

vous soyez riches en toute chose (1)... » Le Sauveur, qui dans son Evangile lisait déjà au fond des cœurs, adresse ainsi la parole aux hommes sans confiance et incrédules : « Ne vous inquiétez point en disant : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi nous vêtirons-nous ? car les gentils s'occupent de toutes ces choses ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Le Seigneur affirme donc que tout est donné par surcroît à ceux qui cherchent le royaume de Dieu et sa justice. »

« Voyez, dit encore St Cyprien, la veuve dont il est parlé au troisième livre des Rois ; elle avait épuisé toutes ses provisions en un temps de sécheresse et de famine. Il ne lui restait qu'un peu d'huile et de farine, dont elle avait pétri un pain qui cuisait sous la cendre ; après cette dernière ressource, il lui

(1) 2 Cor. 9.

fallait mourir, elle et ses enfants. Survient le prophète Elie; il demande à manger le premier; le reste sera pour la mère et sa famille. Cette femme hésita-t-elle un seul instant? songea-t-elle à ses enfants avant de songer au prophète? Loin de là! elle accomplit en présence de Dieu une œuvre agréable à Dieu: elle offre volontiers et avec empressement ce qui lui est demandé. Ce n'est point une part qu'elle détache de son abondance; elle a peu de chose, elle donne tout ce qu'elle a. Un étranger se nourrit avant ses fils qu'aiguillonnait la faim; elle oublie ses besoins pour ne songer qu'à la miséricorde... Aussi, qu'arriva-t-il? Elie, qui était la figure du Christ, pour nous montrer que le Seigneur récompense toujours les œuvres de miséricorde, répondit à la veuve: « Voici ce que dit le Seigneur: La farine du vase ne diminuera point, et l'huile qui est dans ce petit vase ne décroîtra point, jusqu'au jour où le Seigneur répandra

sa pluie sur la terre (1). » La promesse divine s'accomplit à la lettre. Ce qu'avait sacrifié la veuve lui fut rendu surabondamment, et, grâce aux merveilleux accroissements de ses œuvres de miséricorde, les vases furent toujours remplis d'huile et de farine. Ainsi, cette mère, loin de frustrer ses enfants de la part qu'elle abandonnait au Prophète, enrichissait leur patrimoine. Et cependant cette femme ne connaissait pas encore le Christ ; elle ignorait encore ses préceptes ; étrangère aux mystères de la passion et de la Croix, elle ne donnait pas la nourriture et le breuvage en échange du sang que le Sauveur a répandu sur nous (2). »

Je résume ainsi la pensée et le raisonnement de S. Cyprien : Elie était la figure du Christ et le pauvre est l'image de Jésus-Christ... Or, la veuve de Sarepta, en donnant au Prophète, non-seulement son su-

(1) 3. Reg. 17.
(2) *Ib.* c. 17, p. 614-615.

perflu, mais son nécessaire et celui de ses enfants, en agissant ainsi, cette veuve, loin de diminuer son petit pécule, enrichit sa famille. Jugez donc, d'après cet exemple, ce que fera même ici-bas le Sauveur pour ceux qui l'auront nourri et secouru dans la personne des pauvres ; et comprenez que l'aumône n'appauvrit jamais !

Bossuet dit quelque part que la dureté pour les pauvres est « la malédiction des grandes fortunes (1). » — Ah ! si l'on connaissait les peines secrètes et les terribles douleurs de certaines familles opulentes, si l'on pouvait pénétrer la vraie raison des choses, l'on saurait qu'il y a au sein de ces familles un ver rongeur, un ver qui corrode tout ce qui pourrait leur donner un peu de joie au cœur ; c'est celui du mauvais riche, qui commence, dès ici-bas, à les tourmenter. C'est l'accomplissement de ces foudroyantes paroles de l'Ecriture : « Il y a

(1) *Serm. sur l'impénitence finale,* 3. p. t. 4, p. 136.

une très-grande misère que j'ai vue sous le soleil, ce sont des richesses qui se conservent pour le malheur de leurs maîtres (1). » C'est une misère bien plus fréquente qu'on ne pense, car Dieu flagelle plus souvent les hommes par la possession des richesses que par l'indigence.

Je termine en disant que les œuvres de charité sont une excellente prédication et un véritable apostolat.

Le Christianisme a des clartés de différents ordres, et sa lumière divine se divise en une multitude de rayons qui se proportionnent à la prodigieuse variété des esprits. Ainsi, pour les hommes d'intelligence, il a des lumières qui les éclairent tellement que le doute ne leur est pas possible ; lumières aussi ardentes que limpides et claires. Ces preuves rationnelles, philosophiques, historiques ne sont pas à la portée de tous. Mais il est, entre plusieurs autres, une

(1) Eccle. 5. 12.

preuve vulgaire et visible à tous les esprits, c'est la charité, c'est l'aumône sous ses différentes formes. Le peuple lui-même, comme l'homme de génie, voit ce genre d'argumentation, il fait mieux que le voir, il le sent, et il en aperçoit clairement le côté divin.

Voyez cette sœur de la Charité près du lit d'un malade, d'un vieux pécheur impénitent ! Elle ne lui dit rien, elle ne lui parle jamais de religion, mais elle prie, et elle le sert avec un maternel dévouement. Cette sœur finit par devenir aux yeux du malade comme une apparition du Ciel ; son cœur est touché, son intelligence, délivrée de ses préjugés, s'éclaire peu à peu, comme l'œil de l'aveugle au moment où on lui enlève cette membrane opaque qui l'empêchait de voir. Tout à coup, au moment où l'on s'y attend le moins, le malade s'écrie : « Ma sœur, faites venir un prêtre ! » — Cette religieuse dévouée a fait le siége de cette place qui semblait imprenable. Comme les sol-

dats de Jéricho, elle a fait tomber les murailles d'opposition les unes après les autres; elle les a fait tomber sans les attaquer directement, mais elle refait le tour de la place, et par les ressources d'une ingénieuse charité, elle a, à son insu peut-être, miné les murailles au-dessous, et tout-à-coup cet édifice de préventions et d'incrédulité, dont la construction remontait à plusieurs années, cet édifice s'est affaissé. — Et, Mesdames, ce que je dis d'une sœur de Charité, je puis le dire également d'une épouse dévouée, d'une fille pieuse ; elles peuvent aussi opérer les mêmes prodiges. Savez-vous pourquoi ? C'est parce que Dieu se montre sous la forme d'une âme miséricordieuse; et Dieu avec sa lumière, Dieu avec sa grâce, Dieu avec ses splendeurs ardentes! Et quand on a vu Dieu ou l'image vivante de Dieu, toutes les objections disparaissent.

St Léon a très-bien exprimé cette pensée : « Dieu, qui est la miséricorde même, veut que nous soyons miséricordieux, afin

que le Créateur apparaisse sous l'enveloppe de sa créature, et que dans le miroir du cœur charitable, on voie resplendir, avec une vivante ressemblance, l'image de Dieu parfaitement représentée, *ut in creaturâ suâ Creator appareat, et in speculo cordis humani per lineas imitationes expressu Dei imago resplendeat* (1). »

Oh ! Mesdames, voyez donc la grandeur et la beauté de votre apostolat. Vous pouvez être des Anges de Dieu, vous pouvez être des images de Dieu ; vous pouvez montrer Dieu aux âmes prévenues, et le montrer sous les traits les plus doux de la bonté et de la miséricorde. Vous pouvez ainsi, par la lumière de votre vie et de vos œuvres, ramener les âmes à Dieu, être vous-mêmes une preuve vivante du Christianisme. Que dis-je, Mesdames ? je ne vous expose pas seulement ce que vous devez être ; il me semble que je décris ce que

(1) Serm. 95, c. 7, t. 1, p. 464.

vous êtes en réalité. Oui, j'en suis convaincu, en promenant vos pas dans les rues de la cité, pour aller à la découverte de tous ceux qui souffrent, en allant visiter les pauvres, en montant les escaliers de la mansarde du malheureux, c'est la lumière, c'est la bonté, c'est l'image de Dieu que vous promenez ainsi. — Voyez donc comme votre position resplendit aux yeux de la foi ! Vous pouvez faire et vous faites tous les jours un bien que vous ne soupçonnez pas, et, au jugement de Dieu, vous apparaissez comme les coopératrices des Apôtres pour le salut des âmes.

« L'aumône, dit St Chrysostome, est la note la plus caractéristique du chrétien (1), c'est sa marque distinctive. C'est ce qui excite le plus l'admiration des incrédules et de tous les hommes en général (2).

— St Chrysostome va encore plus loin :

(1) Οὐδὲν οὕτω χαρακτηριστικον.
(2) *In Epist. ad Heb.*, hom. 32, no 3, t. 12, p. 427.

« L'aumône, dit-il, est mère de la charité, de cette charité qui est la marque distinctive de la Religion chrétienne, et la plus grande preuve pour discerner les disciples du Christ (1). » — Il semblerait, au contraire, que c'est la charité qui est la mère de l'aumône ; c'est vrai en un sens, mais, d'un autre point de vue, l'aumône est la mère de la charité, de la fraternité ; par ses divines effusions, elle devient comme un aimant divin qui coule, qui resserre tous les cœurs et les unit ensemble par ses continuelles infiltrations.

La charité rapproche la classe riche de la classe pauvre ; elle fait servir la pénurie des uns à la gloire et à la sainteté des autres, la fortune du riche au bien-être des pauvres, les besoins de l'indigent au salut de celui qui vit dans l'abondance. Avec la charité chrétienne, la solution du grand problème social sur le riche et sur le pauvre serait toute trouvée ; les hommes seraient he u

(1) *In Epist. ad Tit.*, hom. 6, no 3, t. 11, p. 834.

reux comme on peut l'être sur une terre d'exil, ils s'aimeraient comme des frères, et, sans troubler l'ordre hiérarchique de la société, il se ferait une plus équitable répartition des biens de ce monde.

Je termine par le passage de la doctrine de St Pierre, qui nous a été conservé par St Jean Damascène :

« Celui-là est riche, qui a pitié d'un grand nombre, et qui, imitant Dieu, fait part de ses richesses. Dieu nous a entièrement livré les trésors de la création. Sachez donc, ô vous qui êtes riches, que vous devez faire des largesses ; prenez d'abord amplement et largement ce qui vous est nécessaire ; puis rappelez-vous que ce que vous avez de trop est précisément ce qui manque au pauvre. Craignez donc de retenir le bien d'autrui ; imitez plutôt l'équité de Dieu ; et alors personne ne sera dans le besoin (1). »

(1) St Jean Damascène, t. 2, p. 1462, éd. Migne. — Alias, p. 475.

L'AUMONE

—

NEUVIÈME CONFÉRENCE

QUALITÉS DE L'AUMÔNE.

§ I.

Mesure, sagesse, intelligence.
Question de la mendicité.

Si benefeceris, scito cui feceris, et erit gratia in bonis tuis multa.

Si vous faites le bien, sachez à qui vous le faites, et vos œuvres en recevront un accroissement de grâce.

(Eccli., 12. 1.)

L'aumône est une source de bénédictions même temporelles, et on peut lui appliquer cette parole de l'Evangile : Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. — Ce sont là de ces maximes divinement contradictoires qui se rencontrent

souvent dans le Christianisme. Ce qui paraît insensé est une preuve et une source de sagesse : ce qui est faible a renversé ce qui est fort. De même l'aumône, qui semblerait devoir nous appauvrir, nous enrichit. Au contraire, très-souvent l'on voit se réaliser ces autres paroles de nos Livres saints : « La plus grande vanité que j'ai vue sous le soleil, ce sont des richesses conservées pour le malheur de leurs maîtres (1). »

L'aumône est aussi une excellente prédication ; prédication populaire à la portée de tous ; elle rend Dieu visible sous l'image des Anges de la terre. Aussi, comme me l'a dit souvent le vénérable supérieur général des Lazaristes, quand nous voulons fonder une mission, nous n'envoyons pas d'abord des missionnaires, nous commençons par les sœurs de la Charité, et plus tard, quand les prédicateurs arrivent, leur œuvre est toute préparée ; quelquefois, elle est presque achevée.

(1) Eccle., 5. 12.

Nous avons terminé, Mesdames, la question des avantages de l'aumône. Aujourd'hui, nous aborderons une autre face de notre sujet : les qualités de l'aumône et les conditions qui doivent l'accompagner ; ce sera la matière de trois conférences : la première sera consacrée à la mesure, à la sagesse et à l'intelligence que l'on doit apporter dans la pratique des œuvres de charité, ce qui nous amènera à traiter évidemment la question de la mendicité.

« La grande et principale aumône, dit St Augustin, a été le mystère de l'Incarnation (1). » — « Dieu s'est donné à nous ; il ne nous a pas livré seulement les richesses extérieures, il s'est livré lui-même ; et comment, dit St Paul, s'étant livré lui-même, ne nous aurait-il pas tout donné avec lui ? » — Et cependant, dans ce mystère de l'Incarnation et dans ses applications à l'huma-

(1) *Serm.* 207, nº 1, p. 1340, éd. Gaume.

nité, Dieu a mis un ordre, une mesure, une réserve de distribution fondées sur une profonde sagesse, et qui souvent deviennent un sujet de scandale ou, au moins, d'étonnement pour nous. Ainsi, les bienfaits de l'Incarnation nous semblent parfois répartis avec une parcimonie trop calculée. Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes, et cependant nous ne comprenons pas comment cette volonté peut être sérieuse à l'égard d'un grand nombre. Sans doute, dans le Ciel nous entendrons clairement la raison de ces mystères, et nous verrons, dans une lumière sereine, comment vont se concilier parfaitement la bonté et la justice, une sévérité nécessaire et une miséricorde finale qui nous confondra.

Ecoutons un célèbre théologien : « Comme le dit Tertullien, la raison n'est point la raison sans la bonté, et la bonté n'est point bonté sans raison. C'est pourquoi, dans le mystère de l'Incarnation, on ne doit pas trouver seulement la bonté et la miséri-

corde, mais la raison et la sagesse, car plusieurs, dit l'orateur romain, prodiguent leurs faveurs à tous sans raison, sans mesure, sans réflexion... Dieu a donc pris pour compagne et conseillère, dans le mystère de l'Incarnation, il a pris la raison, c'est-à-dire la prudence, la sagesse, la justice (1). »

Dans la création et dans l'ordre des bienfaits naturels, Dieu a suivi la même méthode ; aucune prodigalité, mais parfois une réserve qui ressemble à de la parcimonie, une distribution à laquelle paraît présider un calcul trop rigoureux. Dieu aurait pu ouvrir sa main et combler tout le monde de richesses. Mais la sagesse lui a interdit cette profusion, qui aurait rendu tout le monde malheureux, et engendré une multitude de vices. Alors, par une sévérité apparente, qui n'est qu'une bonté pour l'ensemble de ses œuvres et un moyen d'extraire de la création une plus grande somme

(1) P. Petau, *Theol. dogm. de Incarn.*, l. 2, c. 5, n° 8, t. 5, p. 288, éd. Vivès.

de vertus et de perfections, Dieu a laissé dans le monde une vaste inégalité de dons et de bienfaits, il a laissé la pauvreté et l'indigence, avec une mission de salut et de régénération.

Vous me demanderez peut-être, Mesdames, quel est le sens de ces préliminaires, et quelle en sera la conclusion ?

Je voudrais établir que l'aumône doit être faite avec intelligence, discrétion, sagesse et mesure ; et, dans la distribution de vos bienfaits, je ne saurais vous offrir de modèle plus beau que le Seigneur. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » — Cette condition de l'aumône est d'autant plus nécessaire à établir, qu'on ne la comprend pas toujours dans la pratique, et que le monde a souvent reproché à la religion d'autoriser et d'encourager le vice par des profusions irréfléchies.

« La miséricorde et la bonté de Dieu, dit St Grégoire de Nazianze, s'épanchent avec

poids et mesure (1). » — « La véritable aumône, dit St Chrysostome, ne consiste pas seulement à donner, mais à donner comme il faut (2). » — « L'Écriture Sainte, dit St Clément d'Alexandrie, nous engage à faire l'aumône, mais avec discernement, et à ceux qui en sont dignes, et suivant les règles de la justice et du mérite. Un laboureur ne jette pas inconsidérément la semence, mais il choisit un terrain bon et fertile; ainsi doit agir celui qui sème les bienfaits (3). »

« L'Apôtre, dit St Thomas, veut qu'on apprenne aux riches à donner avec facilité, mais d'une manière conforme à la raison : ce que ne font pas les prodigues, puisque le philosophe a pu dire d'eux : « Leurs dons ne sont ni bons en eux-mêmes, ni faits

(1) Orat. 14, c. 5, t. 1, p. 863.
(2) *In Matth.*, hom. 19, t. 7, p. 279.
(3) Clem. Alex. cité par St Jean Damasc., *Sacra parall.*, t. 2, p. 1474, éd. Migne (aliàs 480)... et Clem. Alex., *Strom.*, l. 7, c. 12, p. 495, t. 2, éd. Migne.

comme il faut, car ils donnent quelquefois beaucoup à des gens qui doivent rester dans la pauvreté, *quandoque dant multis illis quos oportet pauperes esse* (1). » — « Que ceux qui distribuent les aumônes, dit St Grégoire le Grand, fassent bien attention de ne point donner d'une manière déraisonnable. Il en est auxquels il ne faut rien donner ; à d'autres, un peu ; à d'autres beaucoup (2). » — « Faire l'aumône à certains vagabonds, dit St Basile, c'est la faire à un animal insupportable à cause de son effronterie, et qui, malgré son indigence, n'est pas digne de pitié (3). »

Savez-vous pourquoi je multiplie ces textes ? C'est, je le répète, parce que souvent on a reproché à la charité catholique de favoriser l'oisiveté, le vagabondage et tous les vices. Je veux donc établir clairement que telle n'est point la doctrine. Sans doute,

(1) 2a 2æ q. 119, art. 2, ad 2um.
(2) Pastor., 3 p., c. 20, t. 3, p. 84, éd. Migne.
(3) Epist. 150, n° 3, t. 4, p. 606.

les catholiques peuvent pécher par excès et ne pas mettre toujours assez d'intelligence et de discernement en ce que plusieurs pourraient appeler les intempérances de la charité. Mais vraiment, excès pour excès, celui-là est plus pardonnable qu'un autre, et d'autant plus qu'il n'est pas le plus fréquent. Néanmoins, il faut établir la vérité des principes et montrer que, si la charité était pratiquée selon les conseils des saints, elle soulagerait la misère du corps, mais sans nuire à l'âme, parce qu'elle serait faite avec sagesse et discrétion. Nous souscrivons très-volontiers aux paroles suivantes de Franklin : « Soulager la misère de nos frères, c'est concourir à l'œuvre de Dieu, c'est chose divine ; mais, si nous donnons des encouragements à la paresse et des services à la folie, ne combattons-nous pas contre l'ordre de Dieu et de la nature, qui peut-être a établi le besoin et la misère, *comme la punition, le préservatif et la conséquence nécessaire de l'oisiveté et du dé-*

sordre? Quand on essaie de corriger les plans de la Providence et d'intervenir dans le gouvernement du monde, il faut être fort circonspect, si l'on ne veut faire plus de mal que de bien (1). »

Cela est d'autant plus vrai que certains pauvres similent de faux besoins, et que les vrais nécessiteux ne sont pas ordinairement ceux qui se plaignent le plus.

« Il faut de la sobriété dans la distribution, dit St Ambroise, car jamais il n'y eut une pareille avidité dans les demandes, *nusquam major aviditas petitionis*. On voit arriver des gens valides et qui n'ont point d'autre raison que le désir de vagabonder. Ils ne se contentent pas de peu, ils exigent beaucoup... Si on ajoutait foi à leurs récits, on épuiserait les ressources destinées aux vrais pauvres. Il faut donc de la mesure dans la distribution, et que la mesure soit le principe suivant : n'être point

(1) Corresp. à la suite des Mémoires, trad. Laboulaye, Paris, 1866, Hachette.

cruel et ne point priver le vrai pauvre par des distributions inconsidérées (1). »

« L'Apôtre, dit St Basile, veut que par charité nous soyons fidèles à donner à ceux qui nous demandent, mais d'un autre côté il faut du discernement pour connaître leurs nécessités..., car pour plusieurs la mendicité est une occasion de commerce et de dérèglements, *negotiationis occasio, et obscenæ voluptatis materia...* » — « Ils chantent des chansons lugubres, ils exposent des membres mutilés ou couverts de plaies... Ne leur faisons pas de larges aumônes, car elles seraient pour eux une matière d'iniquité. Cependant, nous ferons bien, par quelque pièce, d'apaiser leur aboiement (2). »

Comprenez le tableau que Franklin faisait au XVIIe siècle, et vous verrez que les siècles se suivent en se ressemblant beaucoup : « On voyait des troupes errantes de men-

(1) *De Offic.*, t. 2, c. 16, nº 76, t. 3, p. 123, éd. Migne.
(2) *In Ps.* 14, nº 6, t. 1, p. 263.

diants sans religion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils pouvaient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la dévotion des fidèles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances (1). »

Saint Jérôme, commentant cette parole des Psaumes : « Heureux celui qui a l'intelligence du pauvre », ajoute : « On est heureux quand on songe au pauvre, mais il faut de l'intelligence pour discerner le vrai pauvre : on ne doit point ranger dans ce nombre ceux qui, couverts de haillons et vivant dans l'indigence, ne laissent pas en même temps de vivre dans le désordre (2). »

Cependant, quand la nécessité l'exige, il faut faire l'aumône, même aux indignes :

(1) *Or. funèb. de la duch. d'Aiguillon,* par Fléchier, *Œuvres*, éd. Migne, t. 1, p. 1050-1051.

(2) Epist. 120, *ad Hedibiam,* t. 1, p. 983, édition Migne.

« alors, dit saint Léon, c'est Dieu seul qui nous récompense (1). » — « Alors, dit saint Augustin, il faut donner, non pas à l'homme en tant que pécheur et indigne, mais à l'homme comme créature de Dieu (2). »

Plusieurs fois, Mesdames, j'ai eu occasion de vous développer cette maxime : en toute chose, il faut la dose et la mesure. Ce principe s'applique ici d'une manière toute spéciale. — Il faut faire l'aumône avec une tendre charité, chacun selon ses facultés, et cependant dans la distribution, il faut mettre de l'intelligence, de la sagesse, de la mesure, de la proportion : il faut surtout prendre garde que l'aumône ne favorise l'oisiveté et les vices. — Ainsi, saint Chrysostome, le grand prédicateur de l'aumône, s'écrie quelque part : « Je ne parle pas ainsi pour autoriser la paresse : loin de là, je veux que tout le monde tra-

(1) *Serm.* 20, c. 3, t. 1, p. 190.
(2) In Ps. 102, nº 13, t. 4, p. 4599-4600, édition Gaume.

vaille, car la paresse engendre tous les vices; mais je vous prie seulement de n'être pas durs et inhumains (1). »

Il nous reste à traiter une question très-importante, celle de la mendicité. Et d'abord, il ne saurait être ici question de la mendicité telle que l'ont pratiquée les Saints, par esprit de mortification et de conformité à notre divin Sauveur, qui n'avait pas où reposer sa tête. Cette sorte de mendicité est sainte et noble, et quand elle est pratiquée avec la réserve, la discrétion et la sagesse qu'y mettaient les Saints, elle n'a aucun des inconvénients que l'on reproche justement à la mendicité ordinaire.

J'ai connu des personnes qui pensaient que la mendicité, telle qu'elle se pratique dans les rues et sur les places publiques, était approuvée par l'Eglise, comme règle générale des sociétés, et que l'interdiction de la mendicité, telle qu'elle a été promul-

(1) *In Matth.*, hom. 35, n° 4, t. 7, p. 454.

guée par un grand nombre de communes urbaines ou rurales, que cette interdiction était anti-évangélique.

Or, rien n'est plus faux que cette appréciation.

« Chez les Hébreux, dit Corneille de la Pierre, il n'y avait point de mendiants publics, selon ces paroles : qu'il n'y ait point de mendiants parmi vous. Et cette même défense existe dans tous les Etats bien gouvernés (1) » — Platon voulait le même règlement dans sa république : « Qu'il n'y ait point de mendiants parmi nous ; si quelqu'un s'avise de mendier, et d'aller ramassant de quoi vivre à force de prières, que les chefs le renvoient du territoire (2). »

« Sous un prince sage, dit Bossuet, l'oisiveté doit être odieuse : et on ne la doit point laisser dans la jouissance de son injuste repos. C'est elle qui corrompt les

(1) *In Deutor.* c. 15, v. 4. Voir aussi *Menochius, ibid.*

(2) *Les Lois*, l. XI, t. 8, p. 331, trad.

mœurs et fait naître les brigandages. Elle produit aussi les mendiants, autre race qu'il faut bannir d'un royaume bien policé, et se souvenir de cette loi, « qu'il n'y ait point d'indigent ni de mendiant parmi vous. » On ne doit point les compter parmi les citoyens, parce qu'ils sont à charge à l'Etat, eux et leurs enfants. Mais, pour ôter la mendicité, il faut trouver des moyens contre l'indigence (1). » Ces dernières paroles de Bossuet indiquent la profonde différence qui existe entre le système de Platon et la pensée chrétienne. Le philosophe païen veut une conclusion absolue ; l'Eglise aussi veut détruire la mendicité, mais à condition « qu'on prendra des moyens contre l'indigence. »

C'est dans ce sens que saint Vincent de Paul a toujours été un des plus énergiques adversaires de la mendicité (2). En 1657, il

(1) Bossuet, *Polit. sacrée*, l. 10, art. 1, 12, prop. t. 10, p. 473.

(2) Voyez sa vie, par M. l'abbé Maynard, l. 1, c. 7, t. 1, p. 157.

écrivait : « L'on va ôter la mendicité de Paris et ramasser tous les pauvres en des lieux propres pour les entretenir, instruire et occuper. C'est un grand dessein et fort difficile, mais qui est bien avancé, grâce à Dieu, et approuvé de tout le monde (1). »

Mais, si saint Vincent de Paul était opposé à la mendicité, il voulait qu'on trouvât le moyen de pourvoir à la subsistance du pauvre et de le moraliser. C'est ce qu'il a merveilleusement compris et organisé dans les œuvres fondées par ses soins et qui se sont multipliées de nos jours avec une étonnante fécondité (2).

Ces excès et ces abus de la mendicité existaient dès les premiers siècles de l'Eglise. Les ennemis de la religion en prenaient occasion d'attaquer le Christianisme : ils appelaient les chrétiens de deux mots

(1) *Ibid.*, l. 7, c. 3, t. 3, p. 36.

(2) Voyez plusieurs passages de la *Vie de saint Vincent de Paul,* par M. Maynard, l. 7, c. 3, t. 3, p. 373-375.

grecs, qui veulent dire, des commerçants du Christ pour gagner de l'argent (1).

Entendons saint Chrysostome : « L'Apôtre ordonne aux chrétiens de travailler ; il ne veut pas qu'ils se laissent aller à la honte de la mendicité. Les chrétiens eux-mêmes en sont choqués, à plus forte raison les incrédules. Ces derniers en prennent occasion d'attaquer la Religion, quand ils voient mendier des hommes qui pourraient gagner leur vie. Aussi, ils nous appellent « traficants de la religion du Christ, et ils blasphèment le nom du Seigneur (2). »

Il est surtout des pauvres orgueilleux et pleins de vices. Comme dit Clément d'Alexandrie, « ils rallument leurs vices et leurs passions au feu du besoin (3). » — Les Pères de l'Eglise voulaient qu'on traitât avec sévérité ces sortes de pauvres, et

(1) Χριστέμπορους, Χριστοκάπητους. V. H. Etienne, *Thesaur. ling. græc.*, éd. Didot, t. 8, p. 1684-1687. — St Grég. de Naz. or. 40, c. XI, t. 2, p. 372, éd. Migne.
(2) *In Epist. 1, ad Thess.*, hom. 6, t. 11, p. 541.
(3) *Quis dives*, c. 15, p. 619, t. 2, éd. Migne.

qu'on réprimât énergiquement leur orgueil et leur insolence, *districtiùs in paupere elationem feriat* (1). — *Misericordiâ in pauperes affici convenit, at non cùm litigat, sed cùm obsecrat. Si autem preces in accusationem vertat, justitia misericordiæ anteponenda est. Neque enim jus corrumpi justum est* (2). — Cette attitude énergique est d'autant plus nécessaire, que, selon la profonde remarque de saint Grégoire, la pauvreté est souvent un remède divin pour certaines familles, *medecina paupertatis curat* (3). — Et c'est encore une des grandes raisons pour lesquelles il faut faire l'aumône avec mesure et discrétion. Il est des pauvres, dit saint Thomas, « qui doivent être pauvres, » au moins transitoirement, *quos oportet pauperes esse* (4). Dans plusieurs familles, l'indigence est le glaive

(1) Saint Grégoire le Grand, *Pastor*, 3e p., c. 2, p. 52, tome 3.

(2) S. Isid. Pelus., l. 3, Ep. 250, p. 930, éd. Migne.

(3) *In Evang.*, hom. 40, nº 10, t. 2, p. 1310.

(4) 2æ 2æ q. 119, art. 2, ad. 2um.

de la justice de Dieu, qui veut les punir et les forcer à sortir de la fange du vice, de l'abîme du désordre, et de la honte de l'oisiveté. Ne retirons pas trop tôt ce glaive, et ne prodiguons pas trop tôt et sans mesure les bienfaits : laissons agir le remède divin, laissons l'âme se guérir, et alors nous soulagerons avec plus d'opportunité et plus d'empressement les misères corporelles.

J'ai besoin, avant de terminer, de me reposer et de vous faire reposer avec moi sur cette belle parole de saint Grégoire le Grand : « Si le pauvre est irrépréhensible, on doit l'avoir en très-grande vénération, et le respecter comme un intercesseur divin, *si reprehensionis nihil habet, venerari summoperè sicut intercessor debet* (1). » — Restons sur cette touchante image. Autant l'âme du pauvre, quand elle est plongée dans le bourbier du vice, est vile et abjecte, autant l'âme du pauvre vraiment chrétien

(1) *In Evang.*, hom. 40, n° 10.

est belle, digne de respect et d'amour. Il faut donc la vénérer : car c'est l'image du Christ qui se promène sous des haillons. Nous y sommes nous-mêmes intéressés, car c'est un intercesseur, c'est un être angélique, qui devant Dieu sera notre meilleur avocat, *venerari summoperè sicut intercessor debet.*

L'AUMONE

—

DIXIÈME CONFÉRENCE

QUALITÉS DE L'AUMÔNE.

§ II.

Joie, empressement, faire soi-même ses aumônes. — Visiter les pauvres.

Pater eram pauperum.
(Job. xxix. 16.)

Compatiebatur anima mea pauperi.
(Job. xxx. 25.)

J'étais le père des pauvres... Mon âme était pleine de compassion pour le pauvre.

Dieu, dit l'Ecriture, fait tout avec poids, nombre et mesure. — Nous ne saurions suivre de plus parfait modèle dans la pratique de l'aumône. Les meilleures choses, quand elles sont mal faites, quand elles sont réalisées sans intelligence et discrétion, peuvent avoir les plus graves inconvénients.

La charité inintelligente devient facilement une source d'oisiveté et de désordre : elle entretient le vagabondage, la paresse, c'est une proie à la fainéantise et au vice. Alors la charité manque son but principal, qui est de moraliser le pauvre, tout en soulageant son corps : non-seulement elle manque son but, mais elle obtient un résultat diamétralement opposé.

Tel est le résumé de nos dernières considérations. — Elles nous ont conduit à examiner la question si grave de la mendicité. Les économistes chrétiens et les saints s'accordent à en reconnaître les nombreux abus, et à en proposer l'interdiction, mais à la condition expresse qu'on trouvera, comme dit Bossuet, « des moyens contre l'indigence. »

Aujourd'hui, nous examinerons trois autres qualités de l'aumône : 1° il faut la faire avec joie et empressement ; 2° il faut la faire soi-même ; 3° il faut visiter les pauvres.

« Mon fils, dit l'Ecriture, rendez-vous affable à l'assemblée des pauvres : prêtez l'oreille au pauvre, sans chagrin ; répondez-lui favorablement et avec douceur (1). Mon fils, ne mêlez point les reproches au bien que vous faites, et ne joignez jamais à votre don des paroles tristes et affligeantes. La rosée ne rafraîchit-elle pas la chaleur ? Ainsi la parole douce vaut mieux que le don. La douceur des paroles n'est-elle pas au-dessus du don lui-même ? mais l'un et l'autre se trouvent dans l'homme juste (2). » « Que chacun, dit St Paul, donne ce qu'il a décidé volontairement, mais qu'il ne donne pas avec tristesse et comme par nécessité, car le Seigneur aime celui qui donne avec joie (3). » — « Il ne suffit pas, dit St Chrysostôme de donner sans tristesse, il faut donner avec joie et empressement (4). »

(1) Eccli. 4. 7. 8.
(2) Eccli. 18. 15. 17.
(3) 2 Cor. 9. 7.
(4) *In. Ep. ad Rom.*, Hom. 21, nº 1, t. 9, p. 736.

Il est certain qu'une bonne parole, qu'une parole qui vient d'un cœur affectueux, fait le plus grand bien à l'âme du pauvre : elle l'encourage, elle le soulève, elle lui donne une nouvelle vie. Dans la parole d'un frère qui a pitié de vous, dans l'effusion d'un cœur qui compatit, il y a une puissance de résurrection morale, une force de rénovation, que ne produira jamais l'aumône purement matérielle. C'est un vin généreux qui, sous une forme invisible, circule dans les veines de l'âme. C'est la plus grande preuve que l'âme est la meilleure et la principale partie de nous-mêmes, et tout ce qui vient d'elle arrive à des profondeurs inconnues. Quand le secours d'argent est accompagné de toutes ces formes de la charité et de l'affection; quand c'est l'âme d'abord qui se donne à une autre âme, la charité et l'aumône ont une valeur, une suavité incalculables. Jamais le froid métal ne produira, s'il est seul, de semblables effets. Il n'est pas de pauvre, quelque matériel qu'il soit, qui n'ait éprouvé

ce que je viens de dire. Mais il faut pour cela que l'affection soit vraie et sincère; il faut que le pauvre sente à côté de lui la chaleur d'une âme dévouée. Or, je ne crains pas de le dire, la charité du Christ peut seule donner et maintenir au cœur cette chaleur persévérante de l'affection. Il est nécessaire de voir le Christ sous les haillons du pauvre pour sentir son cœur battre toujours au même degré d'un constant amour. Quels que soient les premiers élans de la philanthropie, ils se refroidissent bien vite au contact de la réalité.

Si vous me demandiez, Mesdames, pourquoi l'aumône accompagnée de paroles affectueuses, de procédés charitables et dévoués, acquiert une si grande valeur, je vous répondrais avec St Grégoire-le-Grand : « Celui qui ne donne que des biens extérieurs, donne ce qui est en dehors de lui. Mais celui qui épanche son cœur, ses larmes et sa compassion, donne ainsi quelque chose de lui-même, *aliquid etiam de seme-*

tipso dedit (1). » Oui, Mesdames, et vous l'avez expérimenté mille fois dans vos rapports avec le pauvre, une bonne parole, un procédé affectueux, quand ils proviennent des entrailles de l'âme, c'est quelque chose de l'âme elle-même, ce sont comme des effluves de l'âme, c'est comme une vertu secrète qu'on sent s'échapper de son âme pour aller à une autre âme, *et virtus de illo exibat*. Or, tout ce qui vient de l'âme, tout ce qui est l'âme elle-même, fait, par son contact et ses effusions, un bien qui ne sera jamais produit par un don matériel. Aussi la pensée de l'Ecriture est pleine de sens et de vérité : la parole vaut mieux que le don, *verbum melius quam datum*.

Cela est d'autant plus vrai que le pauvre est ordinairement triste et chagrin. Humainement parlant, sa position n'est pas belle, et il faut savoir être indulgent pour ses dé-

(1) *Moral.*, l. 20, c. 36, nº 70, t. 2, p. 180, éd. Migne.

faillances et ses découragements. « La souffrance, dit St Chrysostome, la souffrance avec ses formes multiples, est comme un nuage qui obscurcit la vie du malheureux (1). » Mais une bonne parole est un rayon de soleil plein de lumière et de chaleur, qui éclaire et échauffe sa vie. Cette âme triste et affligée se redresse alors sur sa couche de douleur, comme un prisonnier qui aperçoit la première aube du jour. Savoir qu'il est en ce monde des êtres charitables qui pensent à nous, qui nous portent un véritable intérêt, c'est une des plus douces consolations de la vie. Car le mot consolation veut dire se trouver avec celui qui est seul; se trouver avec lui pour lui tenir compagnie et le réchauffer par un peu d'affection. Or, il n'est pas de solitude pareille à celle de la souffrance ; elle nous isole, elle nous sépare, en quelque sorte, du reste de l'humanité : et celui qui par son affection

(1) *De Sacerd.*, l. 3, c. 16, t. 1, p. 485.

console et fortifie l'âme ainsi abandonnée, fait une œuvre de charité la meilleure et la plus éminente de toutes.

« Les hommes, dit encore St Chrysostome, regardent comme une chose très-honteuse de recevoir d'un autre. Il faut donc, par la joie et l'empressement, montrer que c'est vous qui avez le bonheur de recevoir en donnant : sinon vous humilierez le pauvre plus que vous ne le relèverez (1). » Il y a, en effet, quelque chose qui humilie la nature quand on est obligé de tendre la main et de recevoir : c'est peut-être de l'orgueil mal placé chez celui qui est dans le besoin, mais c'est un sentiment profondément enraciné dans notre nature, et il faut en tenir compte dans l'exercice de la charité. Ayez donc, Mesdames, de ces délicatesses d'affection dans la manière de faire l'aumône, ayez de ces attentions maternelles qui sont comme le parfum du don ; mettez

(1) *In. Epist. ad Rom.*, hom. 21, t. 9, p. 737.)

dans les effusions de la charité tant de joie et d'empressement, que le pauvre finisse par être convaincu que les rôles sont intervertis, que c'est lui vraiment qui vous rend heureuses, qu'il vous rend service, et que c'est vous vraiment qui êtes les obligées. « C'est là la véritable aumône, dit St Chrysostome, de donner avec tant de joie, que vous paraissiez recevoir plutôt que donner, *ut putes te magis accipere quam dare* (1). »

Ces vérités ont une telle importance dans l'enseignement catholique sur l'aumône, que les Pères de l'Eglise vont jusqu'à dire : « L'aumône est double si nous donnons avec joie... mais si l'aumône est accompagnée de fierté, d'arrogance et de vaine gloire, tout est perdu (2). *Si panem dederis tristis, et panem et meritum perdidisti* (3). Un don fait avec tristesse et par nécessité

(1) *De Eleemos.*, no 4, t. 3, p. 304.

(2) St Chrys., in dict. Pauli, *oportet et hæreses esse* no 3, t. 3, p. 292.

(3) St August., In Ps. 42, no 8, t. 4, p. 525.

est sans charmes; mais il a un double effet quand il est accompagné d'une aimable promptitude (1). »

St Bernardin de Sienne me semble très-bien résumer cette doctrine, quand il exige ces quatre conditions pour une aumône vraiment chrétienne : « une aimable affection, une physionomie pleine d'affabilité, une parole douce et la promptitude de l'exécution, *primo jucundum affectum*, *secundo hilarem vultum*, *tertio suave verbum*, *quarto promptum effectum* (2). »

Quand l'aumône est ainsi faite, elle fait plus que soulager les corps, elle unit les âmes et les renouvelle, elle fait, pour ainsi dire, disparaître les inégalités sociales, elle confond les cœurs dans une commune charité. Alors ce n'est plus cette aumône humiliante que l'on jette presque avec dédain au malheureux, et qui froisse au lieu de calmer,

(1) St Greg. de Naz., Orat. XIV, c. 39, t. I, p. 907.
(2) Cité par Mansi, *Biblioth. prædic. de Eleemos.*, disc. VIII, t. 2, p. 153.

et irrite au lieu de rapprocher, *non hanc contumeliosam, qua pars major horum, qui se misericordes fieri volunt, abjicit et fastidit quos adjuvat contingique ab his timet* (1).

« Il faut à la charité, dit une femme célèbre, plus que de l'intelligence, plus que de l'activité bien ordonnée : il lui faut une âme, une âme sensible, qui s'inquiète de toute autre chose que du soulagement matériel, qui s'applique à rendre le bienfait doux en même temps qu'utile, et provoque à chaque instant, entre le bienfaiteur et le malheureux, cet attendrissement mutuel, seul gage de l'efficacité morale de leurs relations. C'est là ce que les femmes surtout peuvent porter dans l'exercice de la charité : c'est par là qu'elles seules, peut-être, peuvent lui rendre cet attrait, cette vie que la sécheresse scientifique et administrative de

(1) Senèque, *de clement.*, l. 2, c. 6, p. 35, édit. Nisard.

notre siècle court risque de lui faire perdre (1). »

« Heureux, dit le Prophète, celui qui a l'intelligence du pauvre et de l'indigent (2). » Cette parole va nous conduire à une autre série de pensées, la recherche et la visite du pauvre. St Léon, commentant ces paroles, dit qu'il faut avoir l'intelligence pour découvrir les pauvres honteux. *Quem modestia tegit et verecundia præpedit* (3). En effet, la misère se cache souvent, les plus malheureux sont ceux qui l'expriment le moins : la vraie souffrance a sa pudeur, elle se montre difficilement, elle attend qu'une main discrète et affectueuse vienne la découvrir. « Il faut donc, dit St Augustin, avoir une sainte curiosité pour chercher le pauvre ; il faut que l'aumône souffre et sue, pour ainsi dire, entre nos mains, jusqu'à ce

(1) Madame Elisa Guizot, *De la Charité*, cité par M. Guizot, *Mémoires*, t. 2, pièces historiques, p. 466.
(2) Ps. 40. 1.
(3) P. 162, serm. 9, t. 1,

qu'elle se soit versée entre les mains de l'indigent, *sudet eleemosyna in manu tua* (1). »

Le chasseur, à force de poursuivre le gibier, acquiert une facilité prodigieuse à le dépister. Le naturaliste a un flair tout particulier pour trouver les trésors de la création, les richesses du règne animal et végétal : il acquiert, par une longue expérience, une sorte de seconde vue qui devine ce qu'elle ne voit pas encore. De même l'âme charitable doit avoir le flair du pauvre : elle doit deviner les mansardes où il se trouve, deviner ses souffrances, les soulager presque à l'insu du pauvre : elle doit avoir cette intelligence supérieure de la souffrance et du malheur, qui est le caractère propre du chrétien, *beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. C'est ce que faisait d'une manière admirable Ste Paule, dont St Jérôme a dit : « qu'elle recherchait avec une

(1) In Ps. 103, no 10, t. 4, p. 1650-1651.

inquiète curiosité les pauvres de toute la ville, et qu'elle croyait avoir beaucoup perdu, si quelque pauvre, accablé de misère ou de faim, avait été secouru par d'autres que par elle-même, *quos curiosissimè totâ urbe perquirens, damnum putabat, si quisquam debilis et esuriens cibo sustentaretur alterius* (1). »

Il résulte de ces vérités évangéliques que nous devons, autant que possible, faire nous-mêmes nos aumônes, et visiter nous-mêmes les pauvres.

« Je ne sais comment cela se fait, dit St Augustin, mais il s'échappe un sentiment de compassion, quand la main de celui qui donne se place dans la main de celui qui reçoit. L'un donne et l'autre reçoit, et cependant il en résulte une union réciproque (2). » — « Il est bon, continue ce grand Docteur, de distribuer vos aumônes de vos

(1) Epist. 108, *ad Eustoch.* no 5, p. 881, éd. Migne, t. 1.

(2) Serm. 259, no 5, t. 5, p. 1552.

propres mains : c'est une chose très-agréable à Dieu... A l'aumône, il faut joindre la pratique de l'aumône exercée en personne (1). » « Donnez de vos propres mains, dit St Chrysostome, ensemencez vous-mêmes le sillon de la charité, *propriis manibus largire, tu sulcum sere* (2). » Toutes ces vérités s'enchaînent, Mesdames. Pourquoi la Religion nous engage-t-elle à faire l'aumône nous-mêmes ? c'est afin de nous ménager des contacts d'affection avec le pauvre ; afin de nous ménager des occasions de lui dire de bonnes paroles, et de lui montrer, par notre air gracieux, nos regards fraternels, que nous l'aimons et qu'il peut compter sur notre amour. Il est certain d'ailleurs, comme le dit St Augustin, que l'aumône faite par la personne elle-même mérite une double récompense (3).

Nous arrivons ainsi tout naturellement

(1) Ib. p. 1553.
(2) *In Ep. ad Tim.*, hom. 14, t. XI, p. 676, éd. Gaume.
(3) Lieu cité plus haut.

à un des buts principaux de notre œuvre, la visite des pauvres.

« C'est une grande chose de visiter les pauvres, dit St Chrysostome, car il est écrit : Il vaut mieux entrer dans une maison de deuil que dans une maison de vaine réjouissance (1). » Oui, Mesdames, c'est une grande chose que d'aller visiter les pauvres ; car en les visitant, c'est le Christ que nous visitons, et il ne saurait y avoir plus d'honneur pour nous. C'est une grande chose, car nous apprenons à cette école la modestie, la patience, l'art d'être heureux en notre position ; nous apprenons que la vie est une épreuve, que les souffrances de la nature humaine sont nombreuses et variées, et qu'au lieu de passer notre vie en de vains amusements, nous devrions en employer au moins une partie à soulager nos semblables. Nous apprenons, en visitant la mansarde du pauvre, que tandis qu'une partie

(1) *In Ep. ad Tim.*, hom. 14, t. XI, p. 676.

de l'humanité s'amuse et rit, l'autre souffre cruellement et gémit dans de cuisantes douleurs. Or, rien n'est plus utile que cet enseignement, rien n'est plus philosophique et fécond en résultats sérieux. Oui, c'est une grande chose que de visiter les pauvres, on y apprend ce qui ne s'enseigne pas dans les palais des riches et dans les assemblées du siècle, *magna res est pauperes videre.*

« Vous n'avez rien pour soulager le pauvre, dit St Grégoire de Nazianze ; eh bien ! donnez-vous vous-même : vous pouvez marcher et exprimer les pensées de votre cœur. Allez et entrez dans la maison du pauvre, offrez-lui la consolation d'un cœur aimant, rendez-le plus allègre et plus patient (1). » — « Ces visites du pauvre, dit un autre docteur, sont plus agréables que les promenades dans les campagnes, et que les

(1) Cité par St Jean Damasc. *Sacra parall.*, t. 3, p. 185, éd. Migne. Aliàs, p. 616.

plaisirs de la bonne chair (1). » En effet, Mesdames, d'une promenade sans but sérieux, on revient souvent avec une sorte de rêverie qui ne remplit pas le cœur ; des réunions du monde et des dîners, on revient souvent l'âme complètement vide et l'estomac fatigué. Mais de la visite des pauvres, faites-en l'expérience, on revient toujours avec un sentiment de joie intime ; on a l'âme pleine, parce qu'on a fait du bien, on a rendu heureux un de ses frères, et son doux regard d'affectueuse reconnaissance reste imprimé en notre souvenir comme la plus gracieuse photographie. Il n'est pas de lumière aussi douce dans l'œil de l'homme, que celle qui éclaire le regard du pauvre dont le cœur déborde de gratitude. — Mesdames, je n'ai pas besoin d'insister là-dessus : mille fois vous en avez fait l'expérience, et je devrais plutôt vous engager à communiquer à notre réunion vos suaves

(1) St Chrys., cité ib., p. 187-190.

impressions; l'histoire intime de vos visites aux pauvres serait, si vous vouliez bien l'écrire, un sujet d'édification pour nous. — Puis, la vue de la souffrance des autres nous rend plus patients nous-mêmes; elle nous prouve, par la comparaison, combien nous sommes relativement heureux; elle fait disparaître nos exigences, nos recherches sensuelles, elle nous aguerrit contre les souffrances de la vie, en nous montrant jusqu'où va l'héroïsme de la patience dans la vie de certains pauvres. Aussi je ne crains pas, Mesdames, de vous donner ce conseil : si jamais vous êtes tristes, fatiguées de la vie, allez visiter quelque pauvre : vous reviendrez toujours soulagées et le cœur plus dilaté.

Un des plus beaux caractères ecclésiastiques, l'ami du P. Lacordaire, l'abbé Perreyve, que j'ai eu le bonheur de connaître, et c'est un doux souvenir de ma vie, l'abbé Perreyve dit quelque part dans ses lettres : « Les gens qui sont blessés de l'idéal et qui

en souffrent devraient se loger près d'un hôpital, et quand le cœur est trop endolori et languissant, ils devraient traverser la rue et entrer dans la salle des aigus, ou celle des chroniques, ou celle des amputés. J'ai fait quelquefois cette expérience, et je vous assure qu'elle est souveraine. Cependant, je ne suis pas de ceux qui traitent de chimère toute souffrance de l'âme. Hélas! elles sont plus cruelles que celles du corps; mais je crois qu'alors la souffrance d'autrui vous tire de l'égoïsme et de ce repliement découragé sur soi-même qui augmente le mal (1). »

Un des traits caractéristiques de la vie des saints, c'est l'amour de la visite des pauvres. Plusieurs, sous ce rapport, ont fait des choses que l'on pourrait appeler une sainte folie : mais est-ce que l'amour calcule toujours? est-ce que ces excès-là ne sont pas plus excusables que les excès du

(1) 17 janvier 1865, p. 358.

sybarisme, si commun à notre époque et que l'on se pardonne si facilement ? « Soyez plus pauvre que les pauvres, dit St François de Sales : et comment cela ? le serviteur est moindre que son maître ; rendez-vous donc servante des pauvres : allez les servir dans leurs lits quand ils sont malades, je dis de vos propres mains. Soyez leur cuisinière et à vos propres dépens ; soyez leur lingère et blanchisseuse : ce service est plus triomphant qu'une royauté... St Louis servait fort souvent à la table des pauvres qu'il nourrissait, et en faisait venir presque tous les jours trois à la sienne... Quand il visitait les hôpitaux (ce qu'il faisait fort souvent), il se mettait ordinairement à servir ceux qui avaient les maux les plus horribles... et leur faisait tout son service à tête nue et les genoux à terre, respectant en leur personne le Sauveur du monde, et les chérissant d'un amour aussi tendre qu'une douce mère eût su faire pour son enfant (1).

(1) *Vie dévote,* 3 p., c. 15, p. 510-511.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter une dernière réflexion. Je viens de vous faire connaître les pensées des saints sur les conditions de l'aumône. Y a-t-il rien de plus grand, de plus social, de plus glorieux pour le pauvre ? Est-ce que jamais doctrine a autant relevé, ennobli le pauvre et le malheureux ? Appliquez ces principes, et le problème social est résolu ; et ce problème si redoutable, ce ne sont ni les phrases des mauvais avocats, ni les utopies des socialistes qui le résoudront, ou bien, s'ils essaient de le résoudre, ce sera en le noyant peut-être dans des flots de sang et de désordre. En dehors du Christ, que l'on cherche où l'on voudra, c'est la tyrannie du despotisme, ou bien l'anarchie. Avec le Christ, c'est la sécurité sociale, et la paix dans la vraie fraternité.

J'ai assez l'habitude, en terminant ces entretiens, de vous proposer une pratique pieuse. J'en trouve une excellente dans St Chysostome : « Ayons toujours dans notre

» maison une somme d'argent que nous
» appellerons l'argent sacré, *pecuniæ sa-*
» *cræ*(1). Faites de votre maison une église,
» ayez un petit coffre, un tronc ; soyez vous-
» même le gardien de cet argent sacré.
» Vous serez ainsi consacré par vous-même
» l'économe des pauvres. La bonté et la
» charité vous confèrent ce sacerdoce (2).
» Que ce tronc soit placé dans le lieu de vo-
» tre prière, et toutes les fois que vous en-
» trerez dans ce sanctuaire, commencez par
» y déposer une aumône, et ensuite vous
» répandrez votre cœur devant Dieu...
» et votre prière aura des ailes pour monter
» vers le ciel, *precationem reddis ala-*
» *tam*(3). »

(1) *De Eleem.*, no 4, t. 3, p. 303.
(2) *In Epist.* 1 *ad Cor.*, hom. 43, no 2, t. 10, p. 467.
(3) Ibid. p. 472.

L'AUMONE

—

ONZIÈME CONFÉRENCE

QUALITÉS DE L'AUMÔNE.

§ III.

Aimer surtout les aumônes cachées et silencieuses.
Force et persévérance, malgré les difficultés.
Pureté d'intention.
L'aumône est facile et peut être faite par tous.

Eleemosyna tua sit in abscondito.
(Matth., 6. 4.)

Viriliter age, et confortare et fac, ne timeas et ne paveas.
(1 Paralip., 28. 20.)

Vidua hæc pauper, plus omnibus misit.
(Marc, 12. 43.)

Que votre aumône soit faite dans le secret ; soyez d'une énergie virile en faisant le bien, et demeurez sans crainte... Cette pauvre veuve, avec sa petite monnaie, a donné plus que les autres.

Les œuvres divines sont parfaites pour le fond et pour la forme. Le fond, c'est l'œuvre elle-même ; la forme, ce sont les circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, dans

une statue, il y a le bloc de marbre et les lignes plus ou moins gracieuses qu'a dessinées le ciseau du statuaire : et si ces lignes, par leur harmonieuse unité, représentent la nature humaine dans son idéale dignité, on dit que l'œuvre est parfaite et qu'elle a très-bien réussi.

De même pour l'aumône, il ne suffit pas de la faire ; il faut qu'elle soit accompagnée de ces conditions qui forment comme le complément de l'acte vertueux et lui donnent la dernière expression de sa beauté morale. L'aumône mal faite peut opérer plus de mal que de bien. Nous avons déjà consacré deux conférences à examiner ces qualités et conditions de l'aumône.

Nous terminerons aujourd'hui la question des qualités de l'aumône par les considérations suivantes : aimer les aumômes cachées et silencieuses ; persévérer dans les œuvres malgré les difficultés, et, pour en arriver là, tout faire pour Dieu.

— L'aumône, avec toutes ces conditions,

est facile et peut être faite par tous. Je lisais avant-hier, dans un Docteur du moyen-âge, que la prédication était une aumône (1). Je ne sais si vous êtes satisfaites de votre aumônier, mais je tiens à constater deux choses : c'est que votre aumônier est heureux de vous faire du bien, et qu'il a droit par conséquent à vos prières, et peut-être aussi à votre filiale reconnaissance.

Un des caractères principaux des œuvres évangéliques, c'est de vivre de silence et d'obscurité, c'est d'aimer à être ignorées et inconnues des hommes. Les vertus chrétiennes sont comme les racines, elles nourrissent tout, elles donnent à l'arbre, c'est-à-dire à l'existence tout entière, la fraîcheur et la verdure, mais pour elles, elles vivent habituellement cachées. C'est d'ailleurs une loi générale de la nature et de la grâce :

(1) *Comp. Théol. Verit., inter opera.* St Bonav., c. 30, t. 8, p. 245, col. 2, à la fin.

tout ce qui est solide est ordinairement enfoncé sous la terre du silence et de l'obscurité. Tout ce qui paraît trop, tout ce qui recherche trop le grand air et les rayons du soleil, se dessèche bien vite, et la rapidité de la dessiccation est en rapport avec la promptitude de l'épanouissement au dehors.

En effet, le mérite de mes œuvres est en elles-mêmes ; il est indépendant du regard de l'homme. Le regard de l'homme, ainsi que le remarque St Thomas, n'ajoute pas un atome à notre valeur intrinsèque et à celle de nos actes : il peut même flétrir la fleur de nos pensées et de nos sentiments, et leur enlever ce qu'ils ont de meilleur et de plus parfumé. Il peut aussi leur ôter, au moins en partie, tout mérite devant Dieu, à cause des passions de vanité et d'ambition : le désir du regard de l'homme leur dérobe même souvent toute existence solide, parce qu'il les change en vertus d'apparât, commandées par les circonstances.

Notre Seigneur disait : Ne sonnez pas de la trompette devant vous quand vous faites de bonnes œuvres. Sonner de la trompette, faire du bruit autour de soi, n'est-ce pas le grand travers de notre époque, même dans le monde pieux ? Quand on veut réaliser un projet quelconque, on se fait précéder de je ne sais combien de trompettes : annonces, réclames de journaux, prospectus, etc., etc. On traite les questions divines comme une question de commerce, et il semble qu'on ne pourrait faire l'œuvre de Dieu sans avoir à sa discrétion je ne sais combien d'escouades de commis-voyageurs. « On veut de la nouveauté, dit le P. Fabert, des succès, des merveilles, des éclats, des coups hardis et de grandes actions simultanément accomplies. Cependant on le sent assez, ces choses sont en contradiction avec la vie spirituelle. C'est un grand malheur d'être exposé aux regards du monde, et il est difficile de s'y soustraire : la publicité, comme le soleil, fait passer les belles teintes de notre

âme, sans donner à ses fleurs leur éclat, ni la maturité à ses fruits (1). »

Il est certain, Mesdames, que tel n'est point le caractère des œuvres évangéliques ; elles aiment l'ombre et le silence, elles craignent la vue des hommes, parce que cette vue a de nombreux et graves dangers ; elle flétrit de son contact, elle expose à la vanité, elle dessèche la vie par la naissance d'un ver caché qui se développe au souffle de l'atmosphère extérieure. « Ensevelir son aumône sous le silence, dit St Ambroise, secourir le prochain en secret, voilà la parfaite charité (2). » — « Nous devons, dit S. Isidore, cacher notre aumône comme une modeste et noble vierge, et ne point l'exposer aux regards du public (3). »

Est-ce à dire, Mesdames, qu'il ne soit pas permis de se montrer en faisant le bien ?

(1) *Le Saint Sacrement.*, l. 2, sect. VII, t. 1, p. 262, trad.

(2) *De offic.*, l. 1, c. 30, nº 147, t. 3, p. 66.

(3) Isid. le Pélus, l. 2, Epist. 214, p. 655, éd. Migne.

Alors que deviendrait la société chrétienne, puisque chaque société est établie sur un ensemble de relations extérieures et de bons exemples ? Certainement, Mesdames, lorsque la bonne édification le demande, et que notre intention est pure, nous ne devons pas craindre de nous montrer en faisant le bien : c'est même une obligation pour nous de porter nos frères au bien et de les exciter par la vue de nos œuvres. Il est vrai que Notre Seigneur a dit : « Prenez garde de faire votre justice en présence des hommes, afin qu'ils vous voient : car vous n'auriez point de récompense auprès de votre Père, qui est dans les cieux. Quand vous faites l'aumône, ne sonnez point de la trompette, comme font les hypocrites dans les synagogues, et sur les places publiques. Ils cherchent la gloire humaine : en vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main droite ne sache pas ce que fait la gauche, et que votre aumône

demeure dans le secret, et votre Père, qui vous voit dans le secret, vous récompensera (1). » Mais ailleurs, harmonisant, dans une unité supérieure, des vérités qui semblent contraires, Notre Seigneur ajoute : « Que votre lumière brille en présence des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux (2). »

Qu'il est facile, Mesdames, de discerner en pratique les âmes qui savent comprendre et traduire dans leur vie les paroles du Sauveur. La charité évangélique a un cachet de vérité qui ne trompe pas ; quand elle se montre, c'est pour obéir à un principe supérieur d'amour de Dieu, d'amour du prochain. Mais alors elle le fait avec tant de simplicité, que tout le monde peut reconnaître la fille du ciel. Au contraire, il est une autre manière de faire le bien ; mais

tth., 6. 1. 4.
., 5. 16.

(1) Ma
(2) Matth.

elle est accompagnée de tant d'apprêt, de tant de recherches dans une affectation de simplicité, de tant de précautions simulées pour ne pas paraître, et de tant de désirs réels d'être vu, que la méprise n'est pas possible, et la confusion entre les deux ne saurait s'établir un instant. L'une est l'ange Raphaël faisant du bien aux hommes avec un dévouement aussi modeste que sincère ; l'autre est une forme de la vanité, qui cherche à se produire sous les dehors de la charité chrétienne.

Oh ! Mesdames, je vous en prie, quand la charité ne demande aucune publicité, aimez de préférence les œuvres cachées, celles que n'atteint point le regard de l'homme, celles qui échappent à la connaissance de la foule. « L'aumône est un mystère, dit St Chrysostome, *mysterium est eleemosyna* (1). » Mystère ineffablement doux et d'autant plus parfumé, qu'on ne

(1) In Matth., homil., p. 72, t. 7, 789.

l'expose pas au public. Que l'aumône soit pour vous tellement un mystère, que votre main droite ne sache pas ce que donne la gauche, c'est-à-dire que vous soyez la première à oublier le bien que vous avez fait, pour marcher à de nouvelles conquêtes dans la voie de la charité; demeurez sans inquiétude; plus le souvenir de vos œuvres sera effacé de votre esprit, plus elles seront conservées fidèlement dans la mémoire de Dieu. J'ajouterai que les œuvres les plus cachées ont des émanations odoriférantes qui se répandent silencieusement dans les airs, à l'insu même des âmes miséricordieuses, et qui finissent par trahir leur secret et réjouir le cœur des amis de Dieu.

En suivant ces maximes, vous montrerez au monde que l'âme évangélique fait le bien pour le bien, sans espérer sa récompense sur la terre; que son but est le soulagement du pauvre, mais que l'éclat extérieur est une chose complètement acces-

soire, et que cet éclat, le chrétien ne l'accepte qu'autant qu'il peut servir à augmenter le trésor de la charité et l'édification du prochain. Mais jamais, même de loin, n'appartenez pas à ces chrétiennes que décrit St Jérôme, dont la principale pensée est de remplir leurs armoires, qui couvrent d'or et d'argent tous leurs meubles, tandis que le Christ meurt de faim à leurs portes; et si quelquefois elles tendent la main à l'indigent, elles sonnent d'abord de la trompette, *cùm manum egenti porrexerint, buccinant* (1). Ces personnes sont quelquefois celles qui s'agitent le plus dans les œuvres, ce sont les ardélions de la charité. Les anciens appelaient ardélion un homme toujours inquiet, toujours en mouvement, se vantant de tout connaître, voulant se mêler à tout, et ne menant jamais les choses à bonne fin. « C'est, dit Phèdre, une nation

(1) Epist. 22, no 32, *ad Eustoch*. p. 418, t. 1, éd. Migne.

à part, toujours agitée, très-occupée à rien faire, toujours essoufflée sans raison, ne faisant rien en brouillant tout, à charge à elle-même et insupportable aux autres (1). »

Hélas, Mesdames, les ardélions peuvent se trouver partout; ils se glissent furtivement dans les œuvres, et une fois installés, il n'est pas toujours facile de les écarter. En général il vaut mieux éloigner ces bourdons de la charité, et ne conserver que les abeilles mystérieuses, qui font le miel en silence et travaillent d'autant mieux, qu'on ne les voit pas.

Il faut, en outre, de la force et de la persévérance dans la pratique des œuvres de la charité.

Nous l'avons dit, Mesdames, dans une de nos précédentes instructions, la route des bonnes œuvres est hérissée de difficultés.

St Vincent de Paul disait un jour à une

(1) Phèd., 275, 1.

personne qu'il encourageait à entreprendre une bonne œuvre : « Faites une provision de patience : car vous aurez plusieurs persécutions à souffrir, et ceux qui devaient vous appuyer de leur protection, seront les premiers à traverser vos desseins (1). » Et dans une autre circonstance, ce même saint, auquel on n'a jamais reproché une trop grande sévérité pour les hommes, s'écriait néanmoins : « Cette œuvre est d'autant plus méritoire, que la nature n'y trouve aucune satisfaction, et que c'est un bien qui se fait en secret et à l'endroit de personnes qui ne nous en savent aucun gré. Les uns sont malades de corps et les autres d'esprit ; les uns stupides et les autres légers ; les uns insensés et les autres vicieux ; en un mot, tous aliénés d'esprit, ceux-ci par infirmité, ceux-là par malice... Que de grâce, de force et de patience pour essuyer tant de peines et souffrir tant de travaux !.. les

(1) Sa vie, l. 7, c. 3, nº 4, t. 3, p. 377.

hommes dont vous avez la charge ne sont que des bêtes; mais ils sont en quelque façon pires que les animaux par leurs déportements et leurs débauches (1). »

Attendons-nous donc aux peines et aux contradictions : aucun ami de Dieu n'a fait le bien sans souffrir, et le bien qui s'opère est en raison des souffrances. Ces peines nous arriveront de toutes parts, et bien souvent du côté où nous aurons dû le moins les attendre. Certaines âmes pieuses, avec leurs petits airs doucereux, ne seront pas les moins perfides. Si l'on savait, en commençant une œuvre, les tribulations qui nous attendent, et si l'on faisait le bien pour les hommes, aucune personne sérieuse et prudente ne s'immiscerait jamais dans une œuvre quelconque de charité. Mais le vrai chrétien s'enhardit au contraire au milieu de ces difficultés : semblable au cheval de Job, il s'élance, il a le flair du combat, et malgré cela, il va toujours en avant, *cùm*

(1) Ib., nº 5, p. 381.

audierit buccinam, dixit : Vah! (1). Il se réjouit de ces peines, parce que telle est la loi de la Providence, que les contradictions sont une preuve de l'excellence d'une œuvre et un signe de sa future fécondité, à moins toutefois que les difficultés ne soient, d'une manière principale, occasionnées par nos défauts. Les saints nous enseignent que, lorsque Dieu arrose nos desseins des eaux de la contradiction, *probavi te apud aquam contradictionis* (2), c'est une preuve qu'il veut les bénir et les faire divinement prospérer. C'est une semence qui entre en terre, disparaît d'abord, subit le travail laborieux et humiliant de la décomposition, est exposée aux luttes des vents et des tempêtes, aux gelées et aux inondations, et finit par devenir un grand arbre. « Dans la voie du bien, on commence, dit l'Ecriture, par semer dans les larmes, mais on moissonne dans

(1) Job, 39. 25.
(2) Ps. 80. 8.

la joie, *qui seminant in lacrymis, in exultatione metent* (1). » — « Celui, dit Origène, qui prend la résolution de bien penser et de bien faire, doit s'attendre à avoir beaucoup d'opposants, *multos adversarios habet* (2). » Cela semble bien étrange au premier coup d'œil. Avoir des ennemis, parce que l'on veut bien penser et bien faire ! Avoir pour ennemis ceux-là mêmes auxquels on a fait du bien ! Oui, c'est étrange, mais cela est : et l'humanité est un tel tissu de contradictions, qu'avec tous ses instincts secrets pour le vrai et le bien, elle poursuit souvent ceux qui en sont les images et les représentants sur la terre. Il y a bien des raisons à ces mystérieuses anomalies, et je n'ai pas le temps de les énumérer en ce moment : mais c'est un fait psychologique incontestable : j'avoue toutefois qu'il n'est pas à la louange de la nature humaine.

(1) Ps. 125. 6.
(2) *Select. in Psalmos*, Ps. VII, t. 2, p. 1171.

Du reste, ces difficultés ont de nombreux avantages pour nous : elles nous forment à la patience, elles augmentent notre mérite, et ce feu de contradiction met en fusion l'or de notre âme et le dégage de toutes les scories de la vanité, de la recherche de soi-même. « Il ne faut point se décourager, dit St Augustin, à cause des difficultés des choses : il est nécessaire qu'elles existent, pour montrer à l'homme qu'il est homme, *ut ostendatur homini quod homo est* (1). » J'ajouterai, afin de lui apprendre de plus en plus ce que sont les hommes : « Croyez-moi, dit St François de Sales, il faut semer en travail, en perplexité, en angoisse, pour recueillir en joie, en consolation, en bonheur (2). »

Connaissez-vous, Mesdames, un excellent moyen de supporter avec courage les contradictions qui accompagnent ordinaire-

(1) *Sermo* 351, nº 4, t. 5, p. 2007.
(2) Lettre 276. p. 237, t. 3.

ment les bonnes œuvres, et de persévérer avec courage malgré les difficultés ? C'est de tout faire pour Dieu ; c'est d'avoir Dieu d'abord dans sa pensée et dans son intention ; c'est de faire le bien pour le bien, sans espérer de récompense sur la terre.

Voyez cette personne (et le cas n'est pas chimérique) qui fait le bien en partie pour le bien, si vous voulez, mais qui réserve au moins la moitié de son cœur pour des intentions humaines, de vanité, de recherche de soi, d'amour de la publicité. Sans doute elle veut le soulagement du pauvre, mais elle n'est pas fâchée qu'on ajoute : Voyez comme cette dame est bienfaisante, quel dévouement, quelle inépuisable charité ! — Elle ne dira pas elle-même directement ces choses, ce serait de l'amour-propre trop naïf ; mais elle trouvera moyen de les faire insinuer par d'autres. — Je suppose bien que ces pensées soient parfaitement délibérées et très-volontairement consenties ; car il ne s'agit pas ici de ces pensées de vanité qui, com-

me des nuages, peuvent traverser le pauvre cerveau humain : le mieux, en pareil cas, est de laisser passer ces nuages qui ne peuvent troubler sérieusement la sérénité du ciel. — Mais si ces pensées étaient sérieusement mélangées à l'œuvre, elles en détruiraient, au moins en partie, le mérite devant Dieu, et nous leur appliquerions ces paroles de l'Ecriture : « Un insecte qui vient à tomber et à mourir dans un parfum, en détruit la suavité. » Si surtout ces pensées étaient le but et le mobile principal de l'œuvre, elles pourraient leur enlever toute sa valeur surnaturelle.

Alors on se décourage facilement dans la pratique de la charité. La Providence permet que ces petites passions humaines ne trouvent pas longtemps leur compte à ce jeu de vanité; les déboires, les déceptions, les angoisses de la jalousie, les piqûres de l'amour-propre, les épines de toutes sortes se multiplient ; et l'âme n'a plus le courage de persévérer. C'est une locomotive

chauffée par la vapeur humaine, et qui bientôt manque de combustible.

Mais, quand Dieu est le grand mobile de nos œuvres, quand on fait tout pour lui, quand sa pensée et son amour sont le grand ressort de l'âme, rien ne nous arrête, rien ne nous décourage sérieusement; les difficultés nous excitent au contraire ; elles deviennent dans la vie comme ces digues que l'on veut élever pour arrêter l'invasion des grandes eaux. Les eaux se précipitent en s'accumulant, et bientôt tout est renversé par la force de l'inondation. — St Grégoire de Nazianze ajoute une pensée qui sera comme le délicat parfum de ces considérations. « Il faut, dit-il, faire le bien même aux cœurs insensibles, car alors nous ne sommes pas exposés à voir diminuer par une récompense humaine, celle qui nous est réservée dans le ciel (1). »

(1) Cité par St Maxime, *Loci communes*. Serm. 8, patrol. grecque, t. 91, p. 771.

Une dernière considération sur les qualités de l'aumône : elle est facile et universelle, en ce sens que tout le monde, sans exception, peut la faire. « Vous pouvez donner un peu de pain, dit St Chrysostome. Vous n'avez pas de pain, donnez une obole. Vous n'avez pas d'obole, donnez un verre d'eau froide. Vous n'avez rien absolument, donnez au moins une parole de compassion, et vous aurez la récompense promise (1). »

« La grandeur de l'aumône ne se mesure pas à la quantité d'argent, mais à l'empressement et à l'affection de celui qui donne (2). » « Celui-là, dit St Bonaventure, donne plus abondamment qui donne avec un plus grand cœur, *copiosiùs donat, qui ex majori corde donat* (3). Aussi nous voyons dans les saints Evangiles, que Notre Seigneur, étant assis près du tronc qui était dans le temple, consi-

(1) *De pœnit.*, hom. 3, no 3, t. 2, p. 350.
(2) In cap. 29. *Gen.*, homil. 55, t. 4, p. 620.
(3) Cité par Mansi, *de Elem.* dis. XVIII, t. 2, p. 174.

dérait les libéralités de la foule, et voyait plusieurs riches qui y déposaient des sommes considérables. Or, une pauvre veuve étant venue, y mit deux petites pièces de la valeur d'un quart de sou. Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : Je vous l'affirme en vérité : cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres ; car les autres ont donné de leur superflu ; mais celle-ci a donné de son indigence tout ce qui lui restait (1). » L'aumône est donc plus grande là où il y a plus de détachement et de générosité en celui qui la donne : elle est plus grande, là où l'empressement et l'amour sont plus grands. Cette vérité est une des plus belles et des plus consolantes de la Religion : c'est une nouvelle preuve que l'âme est la vraie mesure des choses ; l'âme, si elle est grande et charitable, c'est une mine d'or qui s'insinue en tout ce que nous faisons et lui donne sa valeur devant Dieu, et comme l'a

(1) Marc, 12, 41, 44.

dit le poëte de la Bourgogne : « Rien n'est vil, rien n'est grand ! l'âme en est la mesure (1). » St Léon applique cette idée à l'aumône, quand il dit : « On n'est jamais pauvre, quand on a l'âme grande, *nulli parvus est census, cui magnus est animus* (2). » — « Le pauvre chrétien est toujours riche, car ce qu'il possède vaut mieux que ce qui lui manque (3). »

Le chrétien, en effet, a dans son âme des richesses incalculables ; et quand il ouvre son cœur, il en sort une vertu secrète, qui soulage, fortifie et rafraîchit, alors même que le don matériel n'est point en rapport avec son désir. « Que l'ardeur de votre affection, dit St Grégoire, vous tienne lieu de larges aumônes ; et, si vous n'avez rien, donnez au moins au pauvre une larme de votre cœur, *si nihil habes, illacryma* (4). »

(1) Lamartine, *Harmonies*, l. 3.
(2) *Serm.* 40, c. 4, p. 270.
(3) *Serm.* 42, c. 1, p. 276.
(4) St Grég. Naz., onct. 14, c. 28, p. 895.

Et cette larme de votre âme, tombant avec sa douce et fraternelle chaleur sur le cœur du pauvre, lui fera plus de bien que l'effusion d'une riche aumône.

Terminons par une belle pensée de St Augustin : « On a toujours de quoi donner, quand on a le cœur plein de charité, *habet semper undè det, cui plenum pectus est charitatis* (1). » Oui, Mesdames, entretenez toujours dans votre cœur beaucoup d'amour pour le pauvre, et vous trouverez toujours de quoi donner, quelle que soit la forme de votre aumône. La charité est un grand maître, c'est le meilleur et le plus persuasif des prédicateurs; elle saura trouver des combinaisons ingénieuses; elle aura des ressources imprévues, car la charité possède éminemment le génie des découvertes. Il est une classe de savants praticiens qu'on appelle des hydrosopes; ils trouvent des sources là où personne n'en soupçonnait; ils

(1) *In Ps.* 36, Serm. 2, n° 13, p. 387, t. 4.

ont le coup d'œil hardi et perspicace; ils frappent le sol avec une sorte de baguette magique, et ils disent avec assurance : cherchez à cet endroit, et vous trouverez. La charité remplit cette admirable mission dans l'ordre moral ; elle s'arrête à chaque pas, et elle dit au propriétaire : creusez à cet endroit, et vous découvrirez des trésors pour vous et pour les pauvres ; pour les pauvres que vous soulagerez ; pour vous-mêmes, qui devez être plus heureux de donner que les autres de recevoir. L'âme chrétienne obéit à cette injonction de la charité, et une source d'eau vive s'établit partout pour rafraîchir lá vie du pauvre et celle du riche; et ainsi se vérifie la parole de St Augustin, que je voudrais vous voir adopter pour devise de notre pieuse association : « On a toujours de quoi donner, quand on a le cœur plein de charité, *habet semper undè det, cui plenum pectus est charitatis.* »

L'AUMONE

—

DOUZIÈME CONFÉRENCE

COMPARAISON DU PAUVRE ET DU RICHE.

§ I.

Le Pauvre.

Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas.

(Ps. 36, v. 19.)

Melius est parum cum justitia, quàm multi fructus cum iniquitate.

(Prov. 16, 8.)

Melius est parum cum timore Domini, quàm thesauri magni et insatiabiles.

(Prov. 15, 16.)

La médiocrité vaut mieux au juste que les grandes richesses des pécheurs. — Peu avec la justice, vaut mieux que de grands biens avec l'iniquité. — Peu avec la crainte de Dieu, est préférable à de grands trésors qui ne rassasient jamais.

L'aumône est une des premières vertus du Christianisme, et les questions qui s'y rattachent ont une importance toute spéciale, surtout pour notre pieuse association

de miséricorde. Aussi j'ai cru devoir insister sur cette matière et lui donner un assez long développement. Excellence de l'aumône, et ses différentes formes : obligation, mesure, avantages et qualités de l'aumône, autant de questions que nous avons examinées successivement dans une série de onze conférences.

Pour compléter notre sujet, je voudrais consacrer encore deux entretiens à la situation relative des riches et des pauvres : peut-être y trouverons-nous l'occasion d'étudier de nouveaux horizons et de découvrir dans cette étude une facile réponse à des questions qui sont un scandale pour les uns et un prétexte d'incrédulité pour les autres. La lumière de la vérité a cet avantage, qu'elle éclaire les énigmes les plus obscures, comme la lumière électrique qui, projetée au loin, chasse les ténèbres des lieux sombres et des rues étroites. Aujourd'hui, parlons de la situation du pauvre. On accuse souvent la Providence, et l'on dit : Pourquoi les pau-

vres ? Pourquoi des hommes qui souffrent et d'autres qui jouissent ? Pourquoi les uns sont-ils les seuls détenteurs de la fortune, et d'autres ne possèdent presque rien ? Pourquoi ces vies consumées dans un labeur à peine productif, et ces autres plongées dans une oisiveté que paraissent récompenser les faveurs de la fortune ?

Je pourrais d'abord répondre : Ces anomalies sont la meilleure démonstration d'une autre vie, et le plus évident témoignage que, sous un être juste, il y aura un jour une restitution de toutes choses. L'existence présente est une épreuve, c'est le passage transitoire au milieu d'une fournaise divine ; c'est une énigme dont la solution se trouve dans les destinées de notre avenir. En dehors de ces grandes données de la raison et de la foi, cette vie serait un abîme de doute, d'irritation, de désespoir.

Mais tel n'est pas aujourd'hui le point de vue que je voudrais examiner avec vous. Je voudrais, au moins en partie, justifier,

même ici-bas, la conduite de la Providence, et montrer que, même sur cette terre, il y a une distribution, plus juste qu'on ne pense, de récompenses et de peines. Cette distribution est peut-être occulte, les yeux superficiels ne la découvrent pas, mais elle est réelle et tous les jours vérifiée par l'expérience.

Les faux principes sont en morale ce que les fausses routes sont dans un voyage. Si, dès le point de départ, on s'engage dans une mauvaise direction, non seulement on n'arrive pas au but qu'on se propose, mais on s'en éloigne tous les jours davantage. Les principes sont les routes de la vie morale : une fois les nations mal engagées, il est très-difficile de les remettre sur la bonne voie, à moins qu'elles n'aient le courage de revenir énergiquement sur leurs pas.

Parmi ces faux principes, je mets en première ligne celui-ci : On admet comme un axiome, et l'on enseigne sous toutes les for-

mes, que ce sont les choses extérieures, et en partie les richesses, qui rendent heureux. Or, rien n'est plus faux que cette maxime, qui forme pour ainsi dire la base de l'enseignement prêché partout. Le bonheur principal est dans l'âme, dans la paix et le calme de l'âme, dans la modération des désirs, et cette douce satisfaction que donne la pratique de la vertu. Voilà la source principale du vrai bonheur. Si cette première source d'eau vive et rafraîchissante n'existe pas dans l'âme, c'est en vain que vous cherchez le bonheur autour de vous ; vous ne rencontrerez que des fantômes, des ombres plus ou moins perfides, qui deviennent pour vous une cause de tribulations. — Si l'on possède à l'intérieur cette cause première de bonheur, on se contente beaucoup plus facilement de sa position sociale, et l'on peut, dans les conditions les plus inférieures, trouver une joie et un repos que le monde ne comprend pas.

Sans doute, les biens du dehors ne sont

pas indifférents dans le sens absolu du mot; ils peuvent contribuer au bonheur, mais d'une manière accessoire, et à condition qu'ils seront eux-mêmes gouvernés par l'esprit chrétien : sinon ils peuvent devenir pour les possesseurs une source de vraies calamités. J'ai entendu parler d'une famille pieuse, qui apprit un jour qu'une fortune considérable lui arrivait par voie de succession et d'une manière tout à fait inattendue. Sa première pensée fut de faire offrir le saint sacrifice, pour obtenir de Dieu que cette fortune ne devînt pas pour la famille une cause de malheurs. C'était là une grande et profonde pensée, que ne justifie que trop l'histoire secrète des familles.

Quand les âmes légères et qui n'examinent jamais le fond des choses, voient un homme riche user largement de la vie et de son confortable, se promener dans de somptueux équipages, s'asseoir à une table copieusement servie, elles s'écrient : Que cet homme est heureux ! — Grande et triste illu-

sion ! Cet homme est peut-être crucifié en dessous, et derrière toutes ces belles décorations extérieures. Il souffre peut-être cruellement dans le corps et dans l'âme : il a autour de lui des causes de bonheur matériel, mais je ne sais quelle baguette magique l'a paralysé, et quand un être est paralysé, il n'a plus de relations agréables avec le monde extérieur ; il est frappé d'incapacité, il ne peut jouir. Et l'on ne voit pas d'ailleurs tous ces ennuis, toutes ces peines ailées, toutes ces aigreurs corrosives qui accompagnent cette vie brillante ! Comme le dit le poëte latin : « Derrière ce cavalier si richement équipé s'assied le noir souci, *post equitem Padet atra cura.* »

J'ai connu de ces hommes auxquels rien ne semblait manquer pour le bonheur dans les combinaisons de la fortune ; j'en ai entendu qui, après avoir contemplé les figures heureuses et épanouies du pauvre vertueux, s'écriaient : Ce pauvre est mille fois plus heureux que nous, et ils disaient vrai : « Le

pauvre, dit Sénèque, rit plus souvent et plus franchement que le riche (1). »

Voilà, Mesdames, des vérités incontestables, que l'expérience affirme tous les jours : et cependant, quand on les prêche, on rencontre un grand nombre d'incrédules, qui pensent que le prédicateur fait son métier de mépriser les biens de ce monde. Non, mille fois non, le prédicateur ne joue pas un rôle en rappelant cette importante doctrine ; il est le simple écho de la vérité, et encore il ne répète qu'une partie de ce que dirait la vérité, si elle osait s'exprimer avec une entière franchise.

« Ce n'est point la position extérieure qui nous rend malheureux, dit saint Chrysostome, c'est l'état de notre âme, qui ne sait pas se conserver dans l'amour du bien et dans le calme de la sérénité (2). » — « Avec la modération des désirs, l'âme est libre,

(1) Epist. 80.
(2) *In Ep. 1 ad Cor.*, hom. 38, t. 10, p. 420.

avec la multiplicité des désirs, elle est esclave (1). » — « Dans l'âme du pauvre, vous trouverez une grande sécurité et liberté ; dans l'âme du riche, l'agitation, le désordre, les flots tumultueux (2). »

La sagesse païenne tient un langage analogue. Ecoutez quelques fragments de sa philosophie pleine de bon sens.

« C'est l'esprit de l'homme, dit Cicéron, que l'on appelle riche, et non ses coffres ; les tiens ont beau être remplis, tant que je trouverai ton âme vide, je ne te croirai pas riche... Ceux qui possèdent la vertu, seuls sont riches, car seuls ils ont des biens à la fois productifs et impérissables, et seuls ils sont satisfaits de ce qu'ils ont ; ils estiment que ce leur est un avoir suffisant. Ils ne désirent rien, n'ont besoin de rien, ne se sentent manquer de rien, ne recherchent rien. Les méchants, au contraire, et les

(1) *In Ep. ad Hebr.*, hom. 28, t. 12, p. 374.
(2) *In Ep. 1 ad Cor.*, hom. 38, t. 10, p. 418.

avares, n'ayant que des biens incertains et qui donnent prise à la fortune, les veulent toujours accroître ; il ne s'en est pas encore trouvé un seul qui pût se contenter de ce qu'il avait ; aussi doit-on les regarder, non comme des gens riches et dans l'abondance, mais comme des pauvres et des indigents (1). »

Un des plus anciens poëtes de la Grèce, Hésiode, a dit : « Ne souffrez pas qu'on insulte la pauvreté comme rendant l'homme malheureux, car c'est un présent des dieux immortels (2). » Et après lui, le poëte épicurien de Rome s'est écrié : « La richesse n'est pas le vrai bonheur ; celui-là est heureux, qui sait faire un noble usage des dons du ciel, et souffrir courageusement la pauvreté (3). »

Il est évident, Mesdames, que ces vérités s'appliquent surtout au pauvre qui est chré-

(1) *Parad.* VI, t. 1, p. 551-553, éd. Nisard.
(2) *Oper. et dies*, v. 715-716, p. 44, éd. Didot.
(3) Horace, *Odes*, l. 4, ode 4.

tien, et qui supporte son indigence avec un sentiment de calme résignation. Si le pauvre est orgueilleux, s'il blasphème contre la Providence, si son cœur est dévoré par l'aigreur et la jalousie, il est évident que notre doctrine ne peut convenir à sa position ! Alors, au contraire, il souffre doublement, par les privations corporelles, par les souffrances morales, et aussi par l'absence de la bénédiction divine. Et c'est encore à ce point de vue que la religion seule, en rappelant au pauvre l'enseignement évangélique, contient la solution des grands problèmes de l'avenir, et révèle au peuple le secret du vrai bonheur. Tout le monde ne peut pas être riche ici-bas, les biens extérieurs sont limités, il n'y en aurait pas assez pour toutes les convoitises ; et d'ailleurs, si tout le monde était riche, tout le monde serait pauvre, parce qu'il n'y aurait plus dans la société de relations minéraliques ; si tout le monde était riche, un instant, quelques mois, ou tout au plus quelques

années se seraient à peine écoulées, qu'un grand nombre seraient redevenus pauvres par l'inconduite et le désordre de leur vie. Et quand il serait possible de maintenir égale la position des richesses, on serait encore loin du vrai bonheur. La philosophie des païens, au défaut du Christianisme, l'aurait hautement proclamé, et, sous ce rapport, elle est en parfaite harmonie avec la raison et l'expérience.

Ecoutez le touchant exemple d'un pauvre chrétien : puisse-t-il vous faire comprendre les vérités que je viens de développer.

Un saint religieux rencontra un jour un pauvre à la porte d'une église : « Que Dieu, lui dit-il, vous accorde une heureuse matinée ! Le mendiant lui répond : Je n'en ai jamais eu de mauvaise. — Eh bien ! alors, que Dieu vous accorde un peu de bonheur ! — Jamais je n'ai été malheureux. — Le religieux, fort étonné, continue : Que voulez-vous dire ? Parlez-moi plus ouvertement, car je ne vous comprends pas. — Très-

volontiers, continue le pauvre : quand je souffre, je loue Dieu et je ne suis jamais triste. Je suis avec Dieu, et je suis certain que tout ce qui m'arrive de sa providence ne saurait être que bon pour moi ; je suis heureux, parce que j'ai entièrement coulé ma volonté en celle de Dieu. — Mais si la Providence voulait vous jeter dans les abîmes ? — Je la saisirais avec mes deux mains, c'est-à-dire, avec l'humilité et l'amour, et alors Dieu serait obligé d'y descendre avec moi. — Quelle est donc la cause de cette étonnante perfection ? dit en terminant le religieux. — C'est mon union continuelle à Dieu ; toute autre chose moindre que Dieu n'a pu reposer mon cœur ; mais j'ai trouvé Dieu, et avec lui la paix et le calme de l'âme. »

Avant de continuer la série de nos observations, il me semble au moins très-utile de faire une importante distinction entre la misère et la pauvreté. La pauvreté est une chose relative, qui indique une privation plus

ou moins grande de bien-être ; la misère, c'est un état où l'on est exposé à manquer des choses nécessaires ou du moins très-utiles à la vie. La pauvreté existera toujours sur la terre, mais la misère, nous devons chercher à la combattre, et nos deux armes doivent être la vertu et la charité : la vertu à inculquer dans le cœur du peuple, et la charité à prêcher aux riches. La plupart du temps, la misère provient de la faute de celui qui l'endure, faute actuelle ou antérieure ; il y a sans doute des exceptions, des cas de maladies, les besoins d'une nombreuse famille, mais alors la Providence n'abandonne jamais les malheureux, et souvent, à l'heure où ils y pensent le moins, des secours inattendus leur arrivent, et les anges de charité qui se sont donné sur la terre la glorieuse mission de poursuivre les souffrances, sont les envoyés de Dieu, pour maintenir éternellement vraie cette parole de nos livres saints : « J'ai vécu de longues années, et je n'ai point vu le juste aban-

donné, ni sa race manquant de pain (1). »

Madame Swetchine a écrit sur ce sujet quelques lignes qui me semblent très-vraies : « La pauvreté, comme toutes les inégalités, me paraît d'institution divine, tandis que la misère est, d'une part, le produit du vice, ou bien, de l'autre, l'effet de la dureté ; deux choses, par conséquent, qui sont des anomalies dans une société chrétienne, qui peuvent donc raisonnablement se combattre avec l'espoir de les voir amendées (2). »

Cette distinction entre la misère et la pauvreté me paraît jeter une vive lumière sur cette grande question du paupérisme.

On aura beau faire, on ne détruira jamais la pauvreté sur la terre ; mais la misère, le chrétien doit employer toutes les ressources de son zèle pour la faire disparaître, ou du moins, la diminuer notablement. — « Si la pauvreté disparaissait, dit

(1) Ps. 36, 25.
(2) *Lettre au vicomte de Melun*, t. 2, p. 225.

saint Chrysostome, l'organisation sociale serait détruite : il n'y aurait plus de laboureurs, d'ouvriers, personne ne voudrait travailler; tout le monde étant riche, chacun vivrait dans l'oisiveté, et la vie sociale serait éteinte. C'est la nécessité, c'est le besoin, ces excellents maîtres, qui forcent tout le monde à travailler (1). »

Dieu a voulu encore, par l'existence simultanée du pauvre et du riche, resserrer les liens qui unissent les hommes entre eux, fournir au riche l'occasion de donner à celui qui a moins, d'exercer la charité envers le Christ lui-même, et de mériter une magnifique récompense dans le ciel. Le pauvre, de son côté, peut plus facilement pratiquer la vertu de reconnaissance, d'humilité, de détachement, marcher sur les traces de Celui qui est né et mort pauvre, et partager dans le ciel la gloire du Crucifié, *si tamen compatimur, ut et conglori-*

(1) *De Annâ, Serm.* 5, t. 4, p. 861.

ficemur (1). » — « Dieu, dit encore saint Chrysostome, a ainsi voulu nous unir par des liens de mutuelle affection..., il veut que nous ayons ainsi besoin les uns des autres, *ita Deo placet, ut alii aliis indigeremus* (2). »

St Augustin conclut ainsi, et sa parole est comme un pont entre deux rives : « Le pauvre et le riche sont dans la société deux éléments contraires ; et cependant, ces deux éléments sont nécessaires l'un à l'autre : le riche existe pour le pauvre, et le pauvre pour le riche (3). »

Je crois, Mesdames, que, dans ces simples vérités évangéliques, il y a plus de philosophie sociale, plus d'éléments de pacification, que dans toutes les théories anti-chrétiennes publiées sur ces grandes questions, questions formidables qui, semblables au

(1) Rom. 8, 17.
(2) *In Ep. 2 ad Cor.*, hom. 17, p. 663, t. 10.
(3) Cité par Cornel. à Lap. *in Prov.*, c. 22, t. 1, p. 619.

vêtement de cet ancien, renferment dans les plis de leur toge, la paix ou la guerre des nations, la paix ou la guerre à l'intérieur.

Je ne dirai qu'un mot de la pauvreté, dans ses rapports avec les Etats : ailleurs, j'ai traité ce sujet avec assez de développements (1), et je me permets encore d'y renvoyer celles d'entre vous qui voudront étudier ces questions. « Les lois les plus utiles dans un état qui veut être libre, dit Machiavel, sont celles qui maintiennent les citoyens pauvres... On pourrait démontrer, par un discours fort étendu, que la pauvreté est beaucoup plus utile que les richesses, qu'elle a rendu florissantes des villes, des provinces ; qu'elle a fait prospérer les religions, tandis que les richesses n'ont servi qu'à leur ruine (2). »

L'histoire est là pour montrer la vérité des principes de Machiavel, et l'antiquité

(1) *Les Béatitudes*, t. I.
(2) *De la République*, c. 86, p. 238, 240, éd. Charpentier.

tout entière se lèverait pour protester contre ces doctrines modernes, doctrines matérialistes, qui convient toutes les nations au banquet de la jouissance, et qui pensent que les peuples marcheront dans une voie de prospérité toujours ascendante, quand l'amour et le culte des richesses seront répandus partout. Hélas! je crains bien que le contraire ne devienne la triste vérité, et qu'arrivés au faîte de l'abondance, les peuples enivrés ne retombent dans les abîmes de la corruption et de la misère. Telle a été jusqu'à présent la grande loi de l'histoire; et je ne vois à l'horizon aucun symptôme qui nous indique un changement probable dans la direction de cette marche providentielle de l'humanité.

Fénelon a écrit quelques simples et profondes pensées, que je vous laisse comme conclusion : « La Providence ne manque à personne; mais l'homme se manque à soi-même. Rendez tous les hommes tempérants, modérés, ennemis du faste et de la

mollesse, humains et charitables, vous les ferez tous riches sans rien leur donner; vous changerez en un moment cette vallée de larmes en une espèce de paradis terrestre (1). »

(1) *Mandement* de 1711, t. 2, p. 463, éd. Didot.

L'AUMONE

—

TREIZIÈME CONFÉRENCE

COMPARAISON DU PAUVRE ET DU RICHE.

§ II.

Le riche.

NOTA. — L'auteur n'a pas écrit l'exorde de cette dernière conférence.

. . . .

Je ne fais qu'esquisser rapidement et à grands traits cette grave question. En soi, les richesses sont un don de Dieu. Le Seigneur est le Souverain riche ; le jour de la création, il a ouvert sa main et il a répandu sur l'univers une petite partie des richesses de son essence divine, il l'a inondé de splen-

deurs. Et Dieu pourrait encore, s'il le voulait, faire jaillir du sein de sa gloire et de son inépuisable fécondité, mille mondes encore plus beaux et plus radieux que celui qui existe. Et les richesses et les splendeurs et les gloires de ce monde ne sont qu'un jeu de son infinie puissance, puissance éternellement active, qui sème les merveilles sur son passage, comme les astres les gerbes lumineuses dans les espaces. Il en résulte que Dieu ne peut pas haïr les richesses, puisqu'elles proviennent de lui, et qu'elles sont une image de celui qui a dit : « Avec moi sont les richesses et la gloire et les magnifiques trésors (1). »

Non-seulement les richesses ne sont pas un mal en elles-mêmes, mais elles sont très-utiles, et sous beaucoup de rapports Ecoutez St Thomas ; il éclaire cette question avec sa parole nette, lumineuse et qui renferme un monde de pensées : « Les ri-

(1) Prov. 8, 18.

chesses sont en elles-mêmes quelque chose de divin, et surtout parce qu'elles nous donnent la faculté de faire beaucoup de bien, *divitiæ sunt aliquid divinum, præcipuè in quantùm præbent facultatem ad multa benè agenda* (1). Les richesses, dit St Ambroise, sont, entre les mains des bons, les aides de la vertu, *adjumenta virtutis* (2). Les richesses, dit St Léon, sont bonnes en elles-mêmes, et très-utiles à la société humaine, *humanæ societati plurimùm prosunt* (3).

Quel bien ce serait dans le monde, si tous ceux qui possèdent comprenaient l'enseignement de la Religion sur l'usage des richesses ! Ce serait comme un vaste système de fontaines publiques ouvertes au milieu des villes et des campagnes, et dont le trop-plein s'en irait constamment arroser les terres desséchées. Les œuvres se

(1) *Quodlibet* 10, act. 12, t. 17, p. 423.
(2) *In Lucam*, l. 8, no 85, t. 1, éd. Ben.
(3) *Serm.* XI, p. 164.

multiplieraient partout, et s'il y avait encore des pauvres, et il y en aura toujours dans le sens que nous avons expliqué, du moins il n'y aurait plus de misérables, c'est-à-dire de ces êtres malheureux qui n'ont pas, pour eux et leurs familles, leur part du nécessaire au banquet de la vie ; il n'y aurait plus de misérables, à moins que ce ne fût par leur faute, par suite de leur oisiveté et de leurs désordres, et la misère est alors le glaive transitoire de la justice de Dieu pour les faire sortir de cet abîme de misère spirituelle et corporelle.

Mais que les âmes surtout seraient heureuses, si le fleuve de la charité se promenait dans tous les rangs de la société humaine ! L'âme du riche se perfectionnerait, car, chose étonnante, la richesse, qui est souvent un élément de corruption, peut devenir pour le possesseur une source de sainteté. Il suffit pour cela que l'on soit touché par la main de la charité ; alors, il purifie au lieu de pervertir, il élève les âmes

au lieu de les abaisser, il ennoblit les caractères au lieu de les pétrifier, et il s'échappe des richesses ainsi employées une vertu purifiante qui embaume tout ce qu'elle atteint. — Quel bonheur aussi pour l'âme du riche! L'argent consacré à de bonnes œuvres, versé dans le sein des pauvres, procure de ces jouissances intimes, qui ne peuvent provenir d'un métal, et qui descendent des régions du Ciel. Jamais une somme perdue à vous procurer un objet de fantaisie ne vous donnera la centième partie du plaisir que vous ressentiriez en employant la même somme à soulager un pauvre. Un objet de luxe, acheté pour satisfaire un goût de vanité, on le met de côté souvent après quelques jours, on n'y pense plus. Mais un pauvre soulagé, un malheureux consolé ! c'est un souvenir qui reste gravé au fond du cœur et qui rafraîchit les entrailles.

Vous ne me reprocherez pas, Mesdames, de déprécier la richesse, et je tenais à la

faire resplendir à vos yeux sous son côté divin avant de l'envisager sous un autre aspect. La richesse en elle-même est un don de Dieu, elle peut devenir la source des plus grandes jouissances, des plus belles œuvres : c'est, comme dit St Thomas, un des instruments de la vertu.

Mais pourquoi faut-il qu'en pratique il n'en soit pas toujours ainsi ? En pratique, la richesse est trop souvent une cause de perdition, une source d'angoisses et de tribulations; l'origine de la perversion d'un grand nombre d'âmes ; le principe de l'abaissement des cœurs, de l'énervement des caractères, et de la dépravation des sentiments.

Ecoutez d'abord les philosophes païens. On accuserait peut-être le Christianisme de calomnier les choses de ce monde; il est bon que la vérité soit proclamée par la vieille sagesse de l'antiquité : « Les richesses, dit l'un des sept sages de la Grèce, sont les ministres de l'iniquité plutôt que de

la vertu ; c'est un trésor de maux, une provision de calamités, le secours de la perversité (1). » — « La richesse, dit un autre, est un fardeau d'or ; elle nous expose à l'envie, elle procure des jouissances amères, elle nous occasionne des soins quotidiens, elle est peu stable : c'est un malheur que nous aimons, c'est un bonheur fragile... et la pauvreté, c'est un bien que nous détestons ; elle est la mère de la santé, elle nous donne une vie exempte de soucis, elle trouve facilement la sagesse : c'est un bonheur que personne n'envie, c'est un trésor que personne ne nous enlève (2). »

Mais n'y a-t-il pas là une sorte de contradiction ? Les richesses sont un bien, et elles procurent presque toujours des maux. Cette contradiction, je vais encore la faire lever par la sagesse des païens : « Quand le philosophe, dit un poëte latin, eut re-

(1) *Frag. phil. græc,* p. 223, t. 1, éd. Didot.
(2) *Ib. sect. secunda*, p. 513-514.

marqué que les mortels avaient tout ce qui leur était nécessaire pour les rendre heureux, et que néanmoins les angoisses dévoraient leur âme au fond de ses retraites, il comprit la raison de leurs plaintes ; il comprit que le vase, gâté lui-même, corrompait aussi tous les biens qui, venus du dehors, se versaient en lui ; tantôt le vase percé de trous ne peut se remplir, tantôt le vase gâté empoisonne de sa saveur amère tout ce qu'il peut renfermer (1). » Quelle saisissante description ! Comme elle sonde dans toutes ses profondeurs le cœur du riche ! — Les riches ont le cœur souvent comme un vase gâté ; alors tout ce qu'on y jette se corrompt et devient toujours amer, honneurs, plaisirs, jouissances : il y a un principe morbide à l'intérieur, il saisit tout ce qui arrive et lui communique sa nauséabonde saveur. Le riche a beau lutter contre cette loi ; c'est un travail secret et énergique qui s'opère en

(1) *Lucrèce*, l. 6, v. 9-23.

dehors de sa volonté ; c'est un cancer intérieur qui ne se soumet pas au désir de l'homme. Le cœur du riche, et je continue toujours la pensée du poète latin, le cœur du riche est un vase percé de trous, *vas pertusum ;* il reçoit et ne se remplit pas, cela ne fait que passer ; et lui, il demeure insatiable, il ne peut se satisfaire, et le peu de bien qui reste sur les parois du vase ne saurait le rendre heureux, parce que le vase intérieur lui communique son goût amer

C'est donc dans les dispositions intérieures de l'âme qu'il faut chercher la solution de la question que nous nous étions posée tout-à-l'heure. Tous les dons de Dieu sont excellents, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel ; c'est l'homme qui les pervertit par l'usage qu'il en fait, et surtout par les dispositions de son cœur. Que le cœur de l'homme et que son intelligence soient donc toujours des vases d'or, des vases où n'aient point séjourné des éléments corrompus, et qui n'exhalent point

de saveurs putrides ; alors, les dons du Créateur et du Rédempteur se conserveront dans leur pureté native, avec leurs parfums naturels ; ils s'embelliront encore, comme ce vin généreux, qui semble encore plus beau dans un vase dont la matière est à la fois brillante et précieuse.

Ainsi, Mesdames, il est certain que l'amour déréglé des richesses corrompt les hommes, matérialise leur intelligence, leur communique je ne sais quelle étroitesse de vues et de sentiments ; il les rend froids, égoïstes ; il absorbe leurs pensées, énerve les caractères ; il éloigne de la Religion, comme, du reste, il éloigne de toutes les grandes idées, de tous les sentiments élevés. « Rien, dit Cicéron, ne révèle plus une âme insensible et basse que l'amour de l'or (1). » — « Plus on estime la richesse, dit Platon, plus on méprise la vertu. L'or et la vertu ne sont-ils pas, en effet, comme

(1) *De offic.*, l. 1, c. 20, t. 4, p. 441, éd. Nisard.

deux poids mis dans une balance, dont l'un ne peut monter sans que l'autre ne baisse (1). »

L'amour déréglé des richesses n'a jamais rendu, n'a jamais pu rendre l'homme heureux ; dans les âmes les plus dégradées, il y a des aspirations infinies et des besoins d'esprit et de cœur, qu'un froid métal peut paralyser, mais jamais satisfaire. Non-seulement l'amour de l'or ne rend pas heureux, mais il est une cause perpétuelle d'ennuis, de peines, d'angoisses, de craintes perpétuelles ; c'est une série d'anneaux qui rivent autour de nous la chaîne de nombreux esclavages, *auctoramenta virtutum*, comme dit Sénèque (2). C'est une maladie semblable à celle que l'on rencontre dans le traitement des corps : c'est une hydropisie morale, où l'on ne boit que pour souffrir davantage, et pour contracter une nouvelle

(1) *Civil.*, l. 8, p. 148, éd. Didot.
(2) Ep. 104, p. 809.

soif plus ardente, *humore pleni sunt*, dit St Augustin, *et semper sitiunt* (1).

Ecoutez encore les philosophes païens : « C'est l'amour des richesses, dit Theogius, qui cause la folie des hommes et leur perversité (2). » Pline le jeune emploie une comparaison dont l'énergie met la vérité dans une vive lumière : « La fureur d'amasser a tellement envahi les hommes, qu'on dirait qu'ils ne possèdent pas leurs richesses, mais qu'ils en sont possédés, *ea invasit homines habendi cupido, ut possideri magis quam possidere videantur* (3). Etre possédé des richesses ! être possédé du démon des richesses ! il paraît que cette possession est une des plus violentes de toutes, une de celles qui font le plus souffrir, et qui tyrannisent davantage toutes les puissances intérieures.

En réfléchissant à l'histoire intime de

(1) *Serm.* 61, no 3, t. 5, p. 504.
(2) *Sentences*, éd. Didot, trad., p. 29, édit. 1783.
(3) L. 9, ep. 30, p. 681, éd. Nisard.

certains riches, je me suis dit bien souvent : Dieu a ôté à ces hommes le sens du vrai bonheur : il a laissé leur cœur se pétrifier, se métalliser (permettez-moi ce barbarisme) au milieu des sacs d'argent. Ils sont rongés de soucis, ils n'ont pas un instant de repos, leur intérieur est desséché. Ces hommes avaient autour d'eux tout ce qu'il faut pour être heureux : ils pouvaient, en faisant le bien, s'attirer la faveur de Dieu et de leurs semblables. Ils pouvaient, en faisant le bien, donner à leur âme ces plaisirs exquis de la charité, cette douce et intime satisfaction de la bienfaisance. Ils pouvaient se faire chérir des environs, et cela sans faire le moindre tort sérieux à leur fortune. Mais non : ils n'étaient pas dignes de ce bonheur ; leur cœur est resté lourd et froid comme le métal qu'ils touchent ; il s'est atrophié ; aussi est-il demeuré étranger à toutes les nobles et grandes jouissances, il ne connaît que les plaisirs dont l'or est le point de départ et la

fin. « A quelques-uns, dirons-nous, en empruntant une pensée de saint Bonaventure, Dieu donne la richesse, mais il refuse le sens du bonheur, parce qu'ils s'en sont rendus indignes ; à d'autres, il donne la richesse et le bonheur, parce qu'ils font de leurs richesses un noble usage, ils les emploient comme des dons de Dieu (1). »

Disons encore un mot de l'effet des richesses sur le vrai bonheur des nations.

On fait souvent un reproche aux catholiques et on leur dit : Voyez les Etats catholiques, comme ils sont pauvres, peu florissants, arriérés pour toutes les conquêtes de l'esprit moderne. — Ah ! sans doute, s'il était facile de conserver à la vertu son arôme, si les populations ne se corrompaient pas en même temps qu'elles se civilisent, l'objection serait sérieuse. Mais là est le point de la difficulté : c'est précisément à cause des dangers que le contact

(1) *In Eccle.*, c. 5, t. 9, p. 194.

trop fréquent et trop habituel avec le monde fait courir à la faiblesse de l'homme; c'est à cause de ces infiltrations latentes et empoisonnées que la prospérité matérielle répand dans le monde des âmes, que la Religion se tient sur la réserve. Le catholicisme préfère la vertu et la grandeur morale des peuples à tout le reste, et tant qu'on ne trouvera pas le moyen d'unir, au moins dans les résultats généraux, les progrès à la vertu, la Religion s'en défiera; et, par ses défiances, elle montrera un grand sens et une affection maternelle pour notre pauvre humanité.

« Il est évident, dit le docteur Réveillé-Parize, que les progrès généraux de la civilisation, en excitant sans cesse les désirs, en augmentant la somme des jouissances, ont eu pour résultat direct de diminuer le bonheur réel des individus (1). » Ainsi, et l'expérience le répète avec le sa-

(1) *Etudes sur l'homme*, t. 1, p. 7.

vant docteur, les abus de notre civilisation ont diminué le bonheur réel des individus. Mais alors vraiment nous sommes des dupes : pourquoi tant glorifier un progrès qui nous rend malheureux ? « Carthage, dit Montesquieu, devenue riche plus tôt que Rome, avait aussi été plus tôt corrompue. Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait par cela même du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais (1). » Ainsi, de l'aveu de Montesquieu, pour la grandeur militaire et le développement des forces vives d'une nation, la richesse est un obstacle, la pauvreté est une cause de supériorité. En effet, tant que la république romaine fut pauvre, elle fit trembler l'univers; à peine fut-elle chargée des dépouilles du monde entier, les hordes pauvres des barbares renversèrent l'em-

(1) *Grand. et décad.*, c. 4, p. 240-241.

pire comme un vieux mur chancelant.

Mais alors, je vais de déception en déception, et je commence à croire que, grâce à la faiblesse et à la perversité de l'homme, ces dons de Dieu qu'on appelle les biens extérieurs peuvent produire et produisent souvent des effets contraires à la pensée du Créateur. Je commence à comprendre pourquoi la Religion n'a qu'un enthousiasme fort tempéré pour le développement de ces richesses matérielles, surtout quand la vertu et le progrès moral ne les accompagnent pas.

Ces tristes vérités ont leurs preuves dans l'histoire ancienne et moderne : « Aussitôt, dit un poëte latin, que la fortune eut importé dans Rome les somptueuses superfluités du monde vaincu, les mœurs disparurent devant la prospérité, les dépouilles ravies par la conquête invitèrent au luxe... On fuit la pauvreté, mère féconde des héros, *fecunda virorum paupertas fugitur :* on accumule à Rome les trésors

qui perdent toute nation (1). » — « Les anciens peuples, dit Platon, n'estimant que la vertu, attachaient peu de prix aux biens qu'ils possédaient et supportaient facilement l'or et les autres richesses, parce qu'ils les considéraient comme un fardeau... Ils voyaient très-clairement que tous les autres biens naissent de la concorde et s'accroissent avec la vertu, et qu'en les recherchant avec trop d'ardeur, on les perd eux-mêmes, et la vertu avec eux. Tant qu'ils suivirent ces principes et conservèrent la nature divine, ils réussirent dans tout ce qu'ils entreprenaient : mais lorsque la partie divine s'affaiblit et que les tendances mauvaises prirent le dessus, ils ne furent plus capables de porter leur véritable prospérité ; ils se livrèrent à l'iniquité... Alors le souverain des dieux, voyant la corruption déplorable de cette race autrefois vertueuse, résolut de la punir pour la

(1) Lucain-Pharsale, l. 1, p. 20-21, éd. Nisard.

rendre plus sage et plus modérée (1). »

N'est-ce pas encore là, Mesdames, une page d'histoire contemporaine ? Ainsi raisonnait la logique des païens. Combien je la préfère à celle de plusieurs philosophes de notre époque !

Je voudrais, Mesdames, en terminant ces deux dernières conférences, établir une balance entre les deux classes de la société dont nous avons examiné les avantages et les inconvénients, la classe riche et la classe pauvre. Partout il y a des peines sur la terre, mais souvent celles du riche sont plus nombreuses et plus poignantes. Dans toutes les conditions il y a des croix, mais celles de la classe élevée sont souvent plus lourdes que celles du peuple. Le meilleur moyen de diminuer nos peines, c'est de les porter chrétiennement : la meilleure combinaison pour jouir des biens de ce monde est de les dominer et de les possé-

(1) Platon, *Critias*, p. 260-261, éd. Didot.

der avec un sentiment chrétien. Comme l'a dit le poète, purifions le vase de notre cœur, et alors les biens de ce monde conserveront leur saveur légitime et divine.

Si vous êtes riches, soyez heureux de faire le bien, que la charité du Christ dilate vos entrailles et vous rappelle que les pauvres sont vos frères. Soyez de vrais chrétiens, et la Providence décuplera votre bonheur. Si vous êtes pauvres, rappelez-vous que la principale cause de notre bonheur est en nous-mêmes et dans les dispositions de notre cœur, que ce ne sont pas les biens du dehors qui nous rendent essentiellement heureux; mettez de l'ordre dans votre maison, soyez laborieux, économes, et alors, soyez sûrs que la Providence ne vous abandonnera pas, et qu'elle saura combler tous les déficits qui ne seraient pas entretenus par votre faute. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel n'a jamais délaissé le juste qui a confiance en lui.

Saint Augustin avait à répondre à une

objection analogue à celle qu'on nous fait aujourd'hui, à savoir que les peuples catholiques sont moins avancés que les autres. Voici la réplique du saint Docteur :

« Par quelles raisons ose-t-on attribuer » l'étendue et la durée de l'Empire ro» main à ces dieux que l'on tient pour lé» gitimement honorés par des jeux infâ» mes et d'infâmes ministres ? Et d'abord » y a-t-il là sens ou raison, quand il est » impossible de montrer que la félicité soit » le partage d'hommes vivant dans les » horreurs de la guerre, dans le sang de » leurs concitoyens ou de leurs ennemis, » dans le sang des hommes, esclaves de » sombres terreurs et de passions sauva» ges ? Leur joie n'est-elle pas comme le » verre ? plus elle éclate, plus sa fragilité » est à craindre. Quoi ! se glorifier à ce » prix de la grandeur et de l'étendue de » l'empire ! Jugeons mieux ; ne nous lais» sons pas surprendre par une vaine et » stérile emphase ; ne laissons pas domi-

» ner notre pensée par la pompe sonore de
» ces mots de peuples, de royaumes, de
» provinces : mais représentons-nous deux
» hommes ; car il en est de chaque homme
» comme de chaque lettre dans un dis-
» cours ; chacun est, pour ainsi dire, un
» élément de la cité, si loin qu'elle étende
» sa puissance. De ces deux hommes, sup-
» posons l'un pauvre, ou plutôt d'une con-
» dition médiocre; l'autre dans l'opulence,
» mais consumé d'inquiétudes, rongé de
» soucis, sans sécurité, sans repos, ne res-
» pirant plus dans l'emportement de ses
» querelleuses inimitiés ; au prix de tant
» de misères, donnant sans doute à son
» patrimoine un immense accroissement,
» et par cet accroissement même, accumu-
» lant des trésors de soucis et d'amertumes;
» l'autre, dans sa modeste fortune, bor-
» nant ses besoins aux limites de son hé-
» ritage, chéri de ses proches, de ses voi-
» sins, de ses amis, possédant les vrais
» biens, douce paix, piété profonde, bien-

» veillance de l'âme, santé du corps, so-
» briété et chasteté, repos de la conscience.
» Qui serait assez insensé pour douter au-
» quel donner la préférence ? La même
» règle d'équité qui prononce sur ces deux
» hommes est applicable à deux familles, à
» deux peuples, à deux royaumes. Si, rec-
» tifiant nos fausses opinions, nous l'em-
» ployons rigoureusement, il nous sera
» facile de voir où réside la vanité, où la
» félicité (1). »

Catholiques, au milieu de cet éboulement général du monde et de ces reproches qui nous viennent des enfants du siècle, soyons calmes et fermes. Faisons le bien, adoptons tout ce qui est bon, vrai, aimable, honnête, *quæcumque sunt vera*, *quæcumque pudica,... quæcumque amabilia,... hæc cogitate* (2). Ne rejetez aucun des dons de Dieu ; mais que jamais ils ne vous

(1) *De la cité de Dieu*, l. 4, c. 3, trad. L. Moreau, éd. Lesort, 1846, t. 1, p. 185.
(2) Ep. ad. Philip., 4, 8.

éloignent de la vertu; que toujours, autant que possible, ils soient pour vous un élément de perfection. Alors votre conduite sera comme un nouveau commentaire à ces paroles de saint Paul : « La piété est utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future (1). »

(1) 1 Ep. ad. Tim., 4, 8.

SAINTE ÉLISABETH

PATRONNE

de l'Œuvre des Dames de Miséricorde de Reims.

CONFÉRENCES PRÊCHÉES EN 1868-70-71.

La première de ces Conférences montre en sainte Elisabeth le modèle et l'héroïne de la charité. Les quatre suivantes, prêchées en des jours d'incomparable angoisse, présentent la « chère sainte » comme le type de la femme forte au milieu des épreuves et des malheurs de la vie, et pourraient, selon un mot de l'auteur lui-même, être nommées le catéchisme de la douleur.

SAINTE ÉLISABETH

—

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

I.

Sainte Elisabeth, modèle de charité.

Compatiebatur anima mea pauperi.
Mon âme était pleine de compassion pour le pauvre. (Job. 30. 25.)

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'on pourrait établir deux grandes divisions parmi les saints. Les premiers n'ont rien eu d'extraordinaire dans leur vie extérieure ; leur existence était simple, calme et pacifique ; mais, sous ces dehors de simplicité vulgaire, ils cachaient un grand amour de Dieu, et par conséquent une très-grande perfection. Les autres ont eu, dans la pratique du bien, je ne sais quelles saintes

audaces que leur inspirait le génie de la charité ; ils ont mis dans leurs œuvres ces formes d'un héroïsme éclatant qui excitent l'admiration et souvent provoquent les censures du monde. Ces généreuses témérités pouvaient tenir à la trempe du tempérament, à des voies spéciales, à des desseins particuliers du Seigneur, et quelquefois aussi aux besoins sociaux des contrées où vivaient ces amis de Dieu. Et d'ailleurs, en face des excès de tout genre que se permet l'humanité, excès de sensualisme, d'orgueil, de volupté, d'attachement aux biens de ce monde, n'est-ce pas un noble spectacle de voir toute une armée de héros qui franchit d'un pas assuré les chemins les plus abruptes de la perfection, et qui porte le courage du bien jusqu'à ces saintes extrémités que la nature ne peut guère contempler sans effroi ? Si vous me demandez quels sont dans ces deux ordres les saints les plus agréables à Dieu, je vous répondrai que ce sont les saints dont le cœur

brûle d'un amour plus grand ; car c'est d'abord la charité, le degré de l'amour divin : ce ne sont point les choses extraordinaires qui constituent le degré de perfection le plus éminent. Aussi, l'Eglise, mère sage et discrète, propose la première catégorie des saints à l'imitation des fidèles, et la seconde à notre admiration.

Vous avez, Mesdames, choisi sainte Elisabeth de Hongrie pour la patronne de votre œuvre, et assurément votre choix ne pouvait être mieux inspiré. Sainte Elisabeth est l'héroïne de la charité ; elle a poussé la charité pour les pauvres jusqu'à ces excès qui peuvent effrayer, mais qui arrachent les larmes de l'amour et de l'admiration, alors même qu'on n'est pas appelé à les imiter. C'est ce que je me propose de vous montrer en faisant une rapide analyse de la charité de sainte Elisabeth, et de cet abrégé historique nous tirerons quelques conséquences pour la pratique de votre vie.

Dès sa plus tendre enfance, sainte Elisabeth n'avait jamais pu supporter la vue d'un pauvre sans que son cœur en fût transpercé de douleur. Devenue reine de Hongrie, elle profita de la liberté que lui laissait son pieux mari pour satisfaire ses généreux instincts. Toujours digne et convenable dans ses attitudes de reine, elle savait cependant trouver les moyens les plus ingénieux pour mettre une sorte d'impôt sur les habitudes de luxe qui règnent dans les cours, et tout le superflu qu'elle arrachait ainsi à des vanités inutiles, elle le donnait aux membres souffrants de J.-C. Il lui est arrivé plus d'une fois, après l'effusion de larges libéralités, de donner une partie de ses vêtements, des gants précieux, son manteau. — Mais ce n'était pas seulement avec des dons extérieurs et de l'argent qu'elle exerçait la charité, c'était surtout par le don d'elle-même, par ce dévouement personnel qui se sacrifie, par les soins assidus d'une âme qui se livre elle-même après avoir donné ce

qu'elle possède. Elle allait visiter les pauvres, elle entrait avec un visage souriant dans les chaumières les plus abandonnées, les plus repoussantes par leur malpropreté et le mauvais air ; elle suivait les sentiers les plus difficiles, les plus escarpés ; elle apportait elle-même tout ce qui pouvait être utile aux malheureux habitants. Elle apportait surtout son cœur et sa parole affectueuse, et en la voyant et en l'entendant, les pauvres se rappelaient ce mot si vrai de l'Ecriture : La parole du cœur vaut encore mieux que le don, *verbum melius quam datum.* « Les pauvres femmes en couche, dit l'illustre historien de sa vie, étaient surtout l'objet de sa compassion : toutes les fois qu'elle le pouvait, elle allait se mettre à côté de leurs misérables lits, les assistait et les encourageait ; elle prenait leurs nouveau-nés entre ses bras avec un amour de mère, les couvrait d'habits qu'elle avait faits elle-même et les tenait souvent sur les fonts baptismaux, afin que cette maternité

spirituelle pût lui fournir un motif de plus pour les aimer et les soigner pendant toute leur vie. Quand un de ses pauvres mourait, elle venait, dès qu'elle le pouvait, veiller auprès du corps, l'ensevelissait de ses propres mains, souvent avec les draps de son propre lit, assistait à ses obsèques, et l'on voyait avec admiration cette noble souveraine suivre avec humilité et recueillement le pauvre cercueil du dernier de ses sujets (1). » Rentrée chez elle, elle travaillait pour les pauvres, faisait travailler dans le même but les personnes de sa suite, elle filait de la laine et confectionnait des vêtements.

Non-seulement elle soulageait les pauvres, mais elle tenait à les honorer et à les rendre heureux. Un jour, elle avait donné rendez-vous à une multitude de pauvres dans une vaste plaine ; comme une reine glorieuse au milieu de ses enfants, elle présida elle-même

(1) *Hist. de Ste Elis.*, par M. de Montalembert, c. 8, 9e édit. t. 1, p. 257-258.

à la distribution. A l'approche de la nuit, tous les pauvres valides retournèrent dans leurs foyers, mais un grand nombre de ceux qui étaient faibles ou malades ne purent repartir et cherchèrent un gîte pour la nuit. En les apercevant, sainte Elisabeth dit à ses suivantes : « Voilà que les plus faibles sont restés, donnons-leur encore quelque chose. » Elle leur distribua du pain et de l'argent. « Je veux donner à ces pauvres gens une fête complète, qu'on leur fasse donc du feu. » D'après ses ordres, on alluma de grands feux partout où ils étaient couchés, et on vint leur laver les pieds et les parfumer. Les pauvres, heureux et gais, se mirent à chanter. De sa chambre, Elisabeth les entendit ; elle accourut aussitôt, et s'écria, toute joyeuse : « Je vous l'avais bien dit, il faut rendre les hommes aussi heureux que possible. » — Puis elle se mêla à la foule pour prendre part à la joie commune (1).

(1) *Vie de Ste El.*, par M. de Montalembert, c. 26, t. 2, p. 8-11.

Elle avait une tendresse spéciale pour les lépreux, ces ilotes de la nature humaine, déshérités de toute faveur et de toute affection ; elle allait les visiter, les consolait, les exhortait à la patience; elle leur rendait des services dont les détails font frissonner notre délicatesse. Un jour même que son mari était absent, on vint lui parler d'un pauvre petit lépreux, dont l'état était si déplorable, que personne ne voulait plus le soigner. Elisabeth en prit un soin tout particulier ; elle lui prodigua les attentions de la plus excessive tendresse ; elle alla même jusqu'à le faire coucher dans son lit royal. A son arrivée, le duc est informé du fait, et ne peut s'empêcher d'un premier mouvement d'impatience ; il entre dans sa chambre, et il enlève brusquement la couverture du lit. Mais, ô merveille ! ce n'est pas un lépreux qu'il aperçoit ; il découvre la figure de J.-C. crucifié, étendu dans son lit. A cette vue, il verse des larmes abondantes, sans pouvoir proférer une seule

parole. Puis, se retournant, il voit sa femme qui s'apprêtait à le calmer, et il s'écrie : « Elisabeth, ma sœur bien-aimée, je te prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes, je t'en saurai bien bon gré. »

Vers l'an 1226, une grande disette se déclara dans toute l'Allemagne, les pauvres mouraient en foule, et les routes étaient jonchées de leurs cadavres. Elisabeth fit des aumônes extraordinaires; neuf cents pauvres venaient tous les jours lui demander leur nourriture, et comme plusieurs ne pouvaient pas, à cause de leurs infirmités, gravir la montagne où était situé le palais, elle fit construire à mi-côte plusieurs hospices; elle visitait elle-même les malades, faisait leurs lits et leur rendait tous les soins d'une infirmière. Dans un de ces hospices, il y avait un asile particulier pour les petits enfants; elle les aimait comme une mère; aussi, quand elle apparaissait au milieu d'eux, ils couraient au-devant d'elle comme de petits oiseaux, dit un auteur du

temps; ils s'attachaient à ses vêtements et s'écriaient : « Maman! maman! » Elle les faisait asseoir autour d'elle, leur distribuait de petits présents et les caressait, surtout les plus infirmes. — Quand elle n'était pas dans ses hospices, elle allait à la campagne visiter les pauvres qui ne pouvaient pas venir au château; elle se trouvait auprès du lit des agonisants, les fortifiait dans les luttes de la dernière heure, ou bien elle allait dans les prisons consoler et soigner les détenus. Un jour, pardonnez ce détail, elle entra dans la cabane d'un pauvre malade qui était tout seul; il lui demanda plaintivement du lait, en disant qu'il n'avait pas la force d'aller traire sa vache : Aussitôt la princesse entra dans l'étable et se mit en devoir de lui rendre le service qu'il désirait.

Et au milieu de tous ces actes héroïques, de ces excès de charité, savez-vous quels étaient les sentiments de sainte Elisabeth? les voici exprimés par elle-même dans leur

admirable simplicité et leur merveilleuse sincérité : « O Seigneur, s'écriait-elle sou-
» vent, je ne puis assez vous remercier de
» ce que vous me donnez l'occasion de
» recueillir et de visiter ces pauvres gens,
» qui sont vos plus chers amis, et de ce
» que vous me permettez de les servir
» ainsi moi-même. »

Voilà, Mesdames, un abrégé des prodiges de charité qui ont illustré la vie de sainte Elisabeth ; vie courte, puisqu'elle est morte à 24 ans, mais pleine devant Dieu et devant les hommes. Je vous en ai prévenues ; cette vie est l'héroïsme de la charité à l'état permanent, c'est l'amour du pauvre poussé jusqu'à la passion, ce sont les pieux excès d'une âme qui était sous le pressoir de la charité du Christ : le monde pourra sourire à certains détails ; pour moi, je ne puis qu'admirer, tout en avouant que ces détails ne peuvent pas être généralement imités. Quand je vois un héros qui fait des prodiges sur le champ de bataille, qui cou-

che plusieurs semaines sur la dure, qui s'impose les plus rudes privations, qui souffre du froid, du chaud, pour soutenir l'honneur de la patrie, je ne dis pas à l'ensemble des citoyens d'imiter cette vie de sévère abnégation, mais mon cœur est rempli d'une affectueuse vénération. — Ah ! je le répète, quand on voit les excès de la vie voluptueuse, les délicates inventions du sensualisme, les intempérances du luxe, les raffinements de l'amour du bien-être, n'est-il pas bon, n'est-il pas glorieux de pouvoir présenter la noble contre-partie dans les excès du sacrifice, du désintéressement le plus complet, dans les délicatesses les plus minutieuses de la charité la plus sévère pour soi et la plus dévouée aux autres ? Oui, ces nobles spectacles font du bien, ils réconcilient avec l'humanité, et quand même les apôtres de la vie sensuelle devraient en rire, pour nous, comme pour tout homme raisonnable, de pareils exemples sont de l'héroïsme, et il faut avoir l'âme

plus que vulgaire pour rire de l'héroïsme.

J'arrive aux applications que je dois faire à votre vie. Devez-vous imiter sainte Elisabeth de Hongrie ? Je répondrai oui et non. Oui, puisqu'elle est votre patronne, et que son esprit doit vous animer ; non, parce que plusieurs actes de sa vie sont plutôt à admirer qu'à imiter, et que d'ailleurs ils seraient la plupart du temps impossibles à votre position. Ce que vous devez imiter dans cette noble princesse, c'est son tendre amour pour les pauvres, et, chacune selon vos ressources, ses pieuses libéralités. Avec de la bonne volonté, Mesdames, avec un peu d'ordre et d'économie, on peut donner beaucoup plus qu'on ne pense ; en retranchant les désirs de la vanité, la fièvre du luxe, les besoins de mille caprices, on peut se créer des ressources relativement considérables, et sans nuire en rien aux nécessités, ni même à la convenance de la position sociale. C'est une chose triste à dire, mais incontestable : si

l'on retranchait, dans les hautes classes et dans les classes moyennes, toutes les inutilités, toutes les frivolités, il n'y aurait plus de misérables, à moins qu'ils ne le fussent par leur faute, et dans ce cas, c'est la justice de Dieu qui les punit. Alors, Mesdames, le problème social serait résolu, la cause principale des révolutions disparaîtrait, et le pauvre et le riche, unis par les liens de la plus tendre charité, marcheraient ensemble dans le chemin du bonheur et de la perfection.

Ce que je vous recommande avant tout, c'est de vous donner vous-mêmes aux pauvres comme sainte Elisabeth. Ne vous contentez pas de donner de l'argent, de verser votre cotisation; donnez votre amour, votre cœur, votre dévouement personnel. Allez visiter les pauvres, montez dans les réduits les plus obscurs, demeurez auprès des malades, montrez-leur que vous êtes leur sœur de charité, consultez votre cœur et suivez ses inspirations pour les détails,

consultez votre cœur, et il saura trouver quelques affectueuses paroles, qui souvent valent beaucoup mieux, soulagent beaucoup plus qu'un don matériel. Réjouissez le cœur du pauvre par votre présence, et en vous retirant, vous aurez pratiqué le conseil de sainte Elisabeth, vous aurez compris « qu'il faut rendre les hommes aussi heureux que possible. » Ce don de soi, ce dévouement du cœur qui se donne et qui va lui-même s'offrir aux pauvres, sont le caractère propre des œuvres chrétiennes. Dans les œuvres purement philanthropiques, voyez comme souvent tout finit par devenir froid, officiel, sans vie intime ; il n'y a guère de ces délicatesses d'affection prévenante qui sont le charme de la charité chrétienne, ni de ces consolations intimes que la religion seule peut inspirer. La nature fait ce qu'elle peut, aussi je ne l'accuse pas ; je constate un fait ; la nature seule use peu de force pour se dévouer avec persévérance ! Pour aimer le pauvre avec tendresse, pour lui

donner, non-seulement sa bourse, mais une partie de son intelligence, de son cœur, de son dévouement affectueux, il faut voir le Christ dans le pauvre. Il faut que la foi renouvelle tous les jours à nos yeux l'histoire du petit lépreux ; il faut qu'en découvrant le pauvre et le malade, nous voyions sur le lit de douleur le Christ lui-même, et le Christ en croix. Alors l'âme se précipite, le cœur vole, la charité déborde, elle se dépense, elle se fatigue, elle s'use, elle ne croit jamais en faire assez : et le soir, en rentrant chez elle, elle ne veut d'autre remerciement que la pensée de recommencer le lendemain. Au lieu de se plaindre de ses fatigues, elle répète souvent la prière de sainte Elisabeth : Mon Dieu, je ne saurais assez vous remercier de ce que vous me donnez l'occasion de vous servir vous-même dans la personne des pauvres, qui sont vos plus chers amis.

Voilà, Mesdames, ce que j'appellerai l'esprit de sainte Elisabeth : c'est cet esprit

que toutes vous pouvez, que toutes vous devez prendre. L'esprit, c'est le souffle de la vie ; l'esprit, c'est ce qui nous pousse, nous excite, nous fait aller dans un sens ou dans l'autre. Puisse donc l'esprit de notre chère sainte s'emparer de vous, se glisser dans vos veines, dans votre cœur, dans vos actes ; et quand vous viendrez me demander des conseils sur les œuvres de charité, je vous répondrai simplement : Vous avez l'esprit de sainte Elisabeth, vous aimez les pauvres comme elle les aimait ; alors faites ce que vous voudrez, l'amour est le plus habile et le meilleur des maîtres, *dilige et fac quod vis.*

Je voudrais encore qu'une conclusion pratique de cet entretien fût celle-ci : toutes celles d'entre vous qui le pourront, auxquelles des raisons graves n'en feront pas un empêchement, iront visiter les pauvres, se feront inscrire sur le catalogue des dames visitantes ; et, quand elles auront compris toute la grandeur et l'utilité de cette

mission, toutes les joies de ce dévouement personnel, tout le bien qu'elles en retireront pour les pauvres et pour elles-mêmes, elles éprouveront peut-être le besoin de venir me remercier pour leur avoir donné un si salutaire et si doux conseil. — Donner son argent, c'est quelque chose ; offrir sa bourse à la main qui quête, c'est une bonne œuvre, mais il y a quelque chose de meilleur et de plus parfait, c'est le don de soi, et le don de soi se fait par les visites affectueuses, par les relations cordiales, par les soins assidus de la charité, et par ces mille moyens que savent inventer les âmes pieuses pour se dépenser elles-mêmes, dépenser leur vie, leurs peines, leurs sueurs, leur amour.

On lit dans la vie de sainte Elisabeth, qu'un jour elle descendait, accompagnée d'une de ses suivantes, par un petit chemin très-rude et qui s'appelle encore comme au temps de la sainte, d'un nom allemand dont le sens est *casse-genou (Ruiebrechen)* : elle

portait dans son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets pour les distribuer aux pauvres ; elle se trouva tout-à-coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Etonné de la voir ainsi ployer sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez, » et en même temps il ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine : mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie : cela le surprit, d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs. En même temps, il aperçut sur la tête de sa femme une croix lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors, avec un saint respect, de continuer sa route, et il se retira, emportant avec lui une de ces roses qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où la rencontre eut lieu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait

vue planer sur la tête de sa femme (1).

J'espère, Mesdames, que ce miracle se reproduira dans votre vie. Quand vous irez soulager le pauvre, l'œil de la foi saura bien, sous des œuvres extérieures, discerner les roses parfumées de votre charité; le monde lui-même finira par ne pas s'y méprendre, et il en sera d'autant plus émerveillé, que, dans notre siècle d'égoïsme, ce n'est plus guère la saison de semblables roses, aussi belles qu'odorantes. On verra sur votre tête l'image lumineuse de la charité, et comme c'est le crucifié que vous servez dans la personne des pauvres, cette image sera transfigurée en forme de croix, c'est-à-dire que, par votre vie et vos œuvres, vous répandrez la bonne odeur de la vertu chrétienne; vous prêcherez par la lumière de votre charité, vous serez nos aides et nos coopératrices dans l'œuvre de l'apostolat. Et chacun des pauvres que vous aurez

(1) M. de Montalembert, c. 8, v. 1, p. 259-260.

soulagés, chacune des âmes que vous aurez édifiées, vous érigera aussi un monument dans son cœur; ce sera le souvenir de vos bienfaits, la reconnaissance pour les roses que votre charité aura jetées dans le chemin du pauvre, sur le lit du malade; ce sera un retour affectueux pour tout le bien que vous aurez fait sur la terre, *et pertransiit benefaciendo* (1).

(1) Act. 10, 38.

SAINTE ÉLISABETH

—

QUINZIÈME CONFÉRENCE

II.

Sainte Élisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs.

No 1.

LA CROIX EST PARTOUT. — MANIÈRE DE LA PORTER.

Cuncti dies ejus doloribus et ærumnis pleni sunt.

Les jours de l'homme sont pleins de douleur et d'angoisses.

(Eccle, 2-23.)

Il y a deux ans, je considérais avec vous sainte Elisabeth comme le type de l'héroïne de charité. Nous l'avons vue se prodiguer elle-même, prodiguer sa fortune, son temps, son existence tout entière ; elle était vraiment la mère des pauvres, et les mères dans leurs familles se donnent complètement à leurs enfants. Elle avait une ten-

dresse spéciale pour les plus malheureux et les plus délaissés, et plus la maladie avait un caractère hideux et repoussant, plus le malade semblait avoir droit à sa prédilection. — Sans vous recommander ce que l'on pourrait appeler les excès de la charité en sainte Elisabeth, je vous ai cependant excitées à prendre son esprit, à aimer les pauvres, à les visiter, à les secourir, à leur donner, autant que vous le pourrez, votre superflu, et surtout la tendresse de votre cœur et votre dévouement maternel.

Je vous ai promis successivement quelques instructions sur les vertus de notre sainte patronne. Aujourd'hui, je voudrais considérer avec vous sainte Elisabeth comme le type de la femme forte au milieu des malheurs de la vie. C'est là un des traits les plus saillants de cette belle et riche nature, et, d'ailleurs, cette manière d'envisager notre sujet ne sera pas sans rapport avec les circonstances présentes.

J'aurai besoin de plusieurs conférences

pour vous développer ma pensée. Aujourd'hui, examinons ces deux points : 1° Sainte Elisabeth a eu beaucoup de souffrances dans sa vie ; vous aussi vous avez vos croix et vos peines ; 2° sainte Elisabeth doit être notre modèle dans la manière dont elle a porté la croix. — Dans les entretiens suivants, nous examinerons les grands avantages de la souffrance.

Chaque saint a son cachet particulier de vertus et de sainteté, et la grâce se joue, dans le monde des âmes, en mille rayons divers, aux couleurs les plus variées. Mais tous les saints ont un signe général qui se retrouve en tous : ils sont tous marqués au signe de la croix; ils sont tous des enfants du Calvaire; et tous, avec des formes différentes, ils réalisent dans leur vie cette parole de l'Apôtre : Tous ceux qui veulent marcher dans le chemin de la piété, souffriront persécution (1).

(1) 2 Tim., 3, 12.

Il y a quelques siècles, on s'enrôlait sous la bannière de la croix, on prenait la croix pour aller délivrer le tombeau du Christ; et tous les braves qui suivaient l'étendard sacré s'appelaient les Croisés. Nous pouvons dire dans un autre sens, que tous les chrétiens sont des Croisés, parce que tous doivent porter en eux les stigmates de la croix de Jésus-Christ.

Sainte Elisabeth a été une des plus illustres héroïnes dans cette armée des enfants du Calvaire; elle a porté la croix de Jésus-Christ sous toutes les formes. Aucun genre de tribulations ne lui a manqué : le glaive des douleurs intimes a transpercé ce cœur si noble et si sensible, les persécutions du dehors se sont amoncelées sur sa tête comme de grandes eaux, *inundaverunt aquæ super caput meum* (1).

Dès sa plus tendre jeunesse, selon les usages du temps, elle habitait la cour de

(1) Thren., 3, 54.

son futur beau-père, le landgrave de Thuringe. Celui-ci l'aimait tendrement ; mais immédiatement après sa mort, une série de peines et de contradictions commença pour sainte Elisabeth. Elle avait trop de qualités de corps et d'âme pour n'être pas exposée à la jalousie ; plusieurs personnes de la cour, les princesses elles-mêmes, tournaient en dérision ses pratiques de piété, ses habitudes d'humilité et de modestie : on allait même jusqu'à lui prodiguer des injures. La Providence permit que le cœur de son fiancé ne se laissât point ébranler par toutes ces injustices ; il se prononça énergiquement en sa faveur, et, pendant quelques années, la chère sainte put jouir des douceurs de l'amour le plus vrai et le plus pur. Mais ces suavités si légitimes ne faisaient que lui préparer de plus cuisantes douleurs. Après neuf ans de l'union la plus douce et la plus heureuse, le duc Louis crut que sa foi et son honneur lui faisaient un devoir de suivre l'Empereur d'Allemagne en Terre-Sainte ;

l'heure de la séparation fut cruelle pour le cœur de la sainte, mais plus cruelle encore fut la nouvelle, qui lui arriva quelques mois après, de la mort de son mari, qu'une fièvre subite avait enlevé au milieu du voyage. Elle courait de toutes ses forces à travers les salles et les corridors du château, en criant : « Il est mort ! mort ! mort ! » puis elle demeurait collée contre la muraille ; emportée dans sa chambre, elle tombe la face contre terre sur le parquet. — Mais ce n'était là que le commencement de ses malheurs. Après la mort du Landgrave, toutes les haines et les jalousies se réveillèrent contre sainte Elisabeth ; au lieu d'avoir pitié d'elle, on se réunit pour l'écraser. Les choses en arrivèrent à des excès à peine croyables, s'ils n'étaient certifiés par tous les historiens du temps. La sainte fut chassée ignominieusement de son château ; elle errait dans la campagne avec ses quatre petits enfants, portant elle-même dans ses bras le dernier dont elle venait d'accoucher ;

elle trouvait à peine des réduits tristes, malpropres et sombres, pour s'y réfugier et y abriter sa chère famille tourmentée par la faim et le froid. Il est une circonstance que je tiens à relater, parce que, Mesdames, vous pourrez en tirer une instruction spéciale pour vous. Les habitants de la ville d'Eisenhac, qu'elle avait comblés de ses bienfaits, des mendiantes qu'elle avait elle-même soignées de ses propres mains, furent les premiers à lui refuser un asile et même à l'insulter. Tant il est vrai que l'ingratitude est ancienne comme le monde, et la prévision de cette ignominie morale ne doit jamais nous arrêter dans la voie du bien ! — Mais le dernier coup ne lui était pas encore porté : pour ne pas exposer ses enfants à une vie de privation et de misère, elle fut obligée de s'en séparer, et de les confier à des personnes sûres qui voulurent bien s'en charger. Sa dernière consolation humaine lui fut ainsi enlevée, car, disent les historiens, elle aimait ses enfants à l'excès. —

Sans doute, l'heure de la justice arriva même sur la terre, les misérables et les ingrats qui avaient trahi tous leurs devoirs furent remis à leur place; de puissants seigneurs prirent sainte Elisabeth sous leur protection et voulaient la rétablir dans tous ses droits. Mais la sainte préféra quitter la vie du siècle; elle renonça même à de brillants partis qui lui étaient offerts, et passa le reste de ses jours dans la solitude, la pauvreté et le soin des pauvres; et là encore elle fut exposée à la malveillance, et la calomnie elle-même ne craignit pas de porter sa main hideuse sur une vie aussi pure (1).

Voilà un court résumé des tristesses de sainte Elisabeth; cette chère sainte a eu sa part au calice des douleurs humaines, et sa part n'a été ni la moins large, ni la moins amère. Quelle que soit votre position, Mes-

(1) M. de Montal., *Vie de sainte Elisabeth*, c. 27, t. 2, p. 22-23, 9e éd., 2 vol. in-8o, 1861.

dames, vous aussi, j'en suis sûr, et j'en suis sûr sans le savoir positivement, sans le connaître en détail, vous aussi vous avez eu, et vous avez vos peines, vos tristesses, vos douleurs. Elles ont des formes diverses, elles varient d'aspect et de contours, mais quels qu'en soient les apparences et les dehors, c'est toujours la douleur et l'épreuve. « Un joug pesant est établi sur les fils d'Adam, dit l'Ecriture, depuis le jour de leur naissance jusqu'au jour de leur sépulture en la terre notre mère commune (1). » Cette loi existe en dehors des dogmes chrétiens; toutes les philosophies l'ont reconnue. Ce n'est donc point le Christianisme qui l'a établie; seulement, le Christianisme, ainsi que nous le verrons, adoucit ce joug pesant, et finit par le rendre relativement léger. J'oserais ajouter une nuance à l'expression de l'Ecriture : Un joug pesant est étendu non-seulement sur les en-

(1) Eccli. 40. 1.

fants d'Adam, mais je dirais presque spécialement sur les filles d'Eve. Il y a en vous, si je ne me trompe, une plus grande capacité pour la souffrance; les fibres de votre âme, les fibres de votre cœur sont plus délicates, plus sensibles, plus impressionnables; l'aiguille de la douleur entre peut-être plus profondément, et va réveiller des sensations douloureuses dans des régions plus intimes. Disons encore que la femme, par la nature de sa vocation, est destinée à cultiver dans la famille le parterre de l'affection; elle habite plus ordinairement les régions du sentiment. Et les parterres aux fleurs plus délicates sont plus exposés à la rigueur des saisons. Je suis loin de dire que l'homme est insensible; je crois même qu'il est des cœurs d'homme qui, sous une apparence plus froide et plus contenue, renferment tous les trésors de l'affection la plus délicate et du sentiment le plus exquis, et qui, par conséquent, peuvent ressentir très-vivement les atteintes

de l'angoisse, car ici-bas l'on dirait que chacune de nos qualités éminentes, et surtout celles du cœur, doivent payer un tribut plus fort à la souffrance Mais en principe général, il me paraît certain que la douleur intime, que les angoisses de l'âme vous atteignent plus souvent, et que votre cœur, plus perspicace pour deviner et jouir, est par là même plus impressionnable aux moindres vents de la souffrance.

Vous avez donc, Mesdames, que dis-je? vous avez toutes vos peines, vos douleurs, vos angoisses, vos tribulations ; vous avez toutes vos croix, la forme seule varie. Vous n'aurez pas comme sainte Elisabeth des persécutions éclatantes ; mais l'éclat ne fait rien à la pesanteur de la croix, et souvent, des croix inconnues du monde, cachées sous l'obscurité et le silence du toit domestique, des croix qui se dressent pour nous sur le calvaire de la vie, dans cette solitude du cœur qui n'est connue que de Dieu seul, des croix invisibles sont plus lourdes pour

la nature que des malheurs qui ont un certain retentissement.

Pendant mon dernier séjour à Rome, j'allais très-souvent me promener sur la via Appia. C'est une célèbre voie romaine qui, partant de la ville éternelle, traversait l'Italie. Elle était garnie de magnifiques tombeaux dans une partie de son parcours, et maintenant ces tombeaux ne sont plus que des ruines qui recouvrent le sol, et que l'on ne peut contempler sans un sentiment de profonde mélancolie. Femmes chrétiennes, n'avez-vous point votre via Appia ? N'avez-vous pas dans votre passé les ruines du malheur, de la souffrance, de la tristesse, du désenchantement ? Je suis sûr que si nous parcourions ensemble cette voie douloureuse, et si vous vouliez bien me faire la narration historique de chaque monument détruit, de chaque pan de muraille, vous auriez une larme, peut-être un soupir attristé à chaque fragment de terre que nous remuerions, parce que

chaque fragment serait peut-être un débris douloureux de votre vie. Mais, sans revenir sur le passé, n'avez-vous pas encore tous les jours des croix à porter, n'avez-vous pas chaque matin une fleur de la veille qui s'est changée en épine; n'avez-vous pas à chaque réveil une fosse où vous êtes obligées d'enterrer une espérance des jours précédents ? Oui, la croix est partout dans le chemin de la vie; elle se dresse à chaque pas, elle affecte toutes les formes, elle se multiplie avec une prodigieuse fécondité; la semence en est partout, dans les événements, dans les affaires, dans toutes les créatures qui nous environnent, dans notre esprit, dans notre cœur, dans les rêves du présent et les projets d'avenir. Nous aurons des croix réelles, des douleurs sérieuses occasionnées par des chagrins de famille, des blessures du cœur atteint dans ses plus profondes racines, par de cruelles déceptions, par l'ingratitude, la calomnie, l'isolement; d'autres fois, c'est notre âme

elle-même qui sera l'artisan de ses peines, plus ou moins volontaires ; lac tranquille où devrait habiter la paix du ciel, elle est souvent exposée à ces vents violents qui la remuent dans toutes ses profondeurs. L'âme humaine, cette énigme incompréhensible, ce composé d'éléments si contraires ; l'âme, cette parcelle divine soumise à l'épreuve du temps, ce souffle de Dieu qui semble livré aux caprices de l'air extérieur ; l'âme est à elle-même une cause principale de douleur. A l'âme de la femme surtout, j'appliquerai cette parole de saint Bernard : « Le cœur est une meule, et quand cette meule n'a plus rien à moudre, elle se broie elle-même. » Chère âme qui m'écoutez, dites-moi, ne seriez-vous pas une meule dans votre vie, c'est-à-dire une de ces pierres lourdes et pleines d'aspérités, qui broie tout ce qu'elle touche, et qui finit par se broyer elle-même. — Vous êtes peut-être semblable à cette personne qui rêve qu'elle a un poids énorme sur la poitrine et que ce

poids l'empêche de respirer, et quand elle se réveille, elle est tout étonnée de voir que c'était sa propre main qui reposait sur le cœur et en agitait les mouvements. Que de cauchemars dans la vie morale n'ont point d'autres causes que la volonté plus ou moins délibérée, plus ou moins consciente d'elle-même, que la volonté de l'âme qui souffre. Elle n'en souffre pas moins, je le sais ; mais il est bon cependant, il est nécessaire de lui dire qu'elle est l'auteur principal de sa souffrance.

— Quels doivent être nos sentiments au milieu des croix de la vie ? C'est la seconde question que nous allons examiner.

Revenons d'abord à notre cher modèle. Sainte Elisabeth, disent les historiens de sa vie, fleurissait et germait au milieu des amertumes comme un lys entre les épines : elle répandait autour d'elle le doux et flagrant parfum de la patience et de l'humilité (1). Elle avait recours à Dieu, et

(1) Cité par M. de Montalembert, c. 3, p. 212.

lui confiait sa douleur en silence. Elle cherchait la paix et la résignation au pied de son crucifix (1). Elle pardonnait avec une touchante bonté à ses persécuteurs et priait pour eux : elle remerciait le Seigneur et trouvait de telles compensations dans son union avec Dieu, qu'elle était parfois inondée d'une joie toute céleste, et qu'elle se trouvait plus heureuse dans sa vie pauvre et abjecte qu'au jour de sa plus grande prospérité (2). Son père, le roi de Hongrie, lui avait envoyé un ambassadeur pour la ramener à sa cour ; elle répondit : Dites à mon seigneur père que je me trouve plus heureuse dans cette vie misérable qu'il ne peut l'être dans sa vie royale (3).

Dans le moyen-âge, Mesdames, certains savants, partant d'une idée qui n'était peut-être pas tout-à-fait fausse à son point de départ, prétendaient qu'il y avait de l'or

(1) Ib. p. 217.
(2) Ib. c. 18, p. 378-379, c. 19, p. 390, c. 22, p. 428.
(3) Ib. c. 25, v. 2, p. 5.

partout, et que tout pouvait se changer en or. On appelait ces savants les alchimistes : or, je crois, Mesdames, que la religion chrétienne nous enseigne les secrets d'une alchimie divine ; elle nous fait trouver de l'or partout, même dans les substances les plus communes et les plus grossières ; c'est-à-dire que, dans les actions les plus vulgaires, elle nous montre et nous fait réaliser une grande perfection ; elle nous découvre l'or de la paix, du calme, de la résignation et même de la joie et d'un véritable bonheur, dans les épreuves les plus douloureuses de la vie, de quelque nature qu'elles soient. — Mais il faut pour cela porter sa croix d'une manière chrétienne. Voyons-le brièvement.

Je commence, Mesdames, par une observation très-essentielle ; je voudrais vous prier de ne point vous construire de fabriques de croix. La plupart des hommes et même des femmes fabriquent un très-grand nombre de croix pour leur usage personnel,

et qui plus est, leur usine fonctionne à la vapeur : « Les hommes en général, disait saint Philippe de Néri, façonnent eux-mêmes leurs propres croix (1). » Oui, Mesdames, l'homme est souvent l'auteur de ses principales souffrances, l'homme est le principal fabricant de ses croix. Cette pensée vous fait peut-être tressaillir, vous auriez peut-être la tentation de vous insurger contre elle. — Eh bien ! je vous accepte pour témoins à ma décharge et fais appel à vos souvenirs. Un auteur célèbre, qui connaissait bien les femmes, puisqu'elle était femme elle-même, et femme très-intelligente, Mme Swetchine, dit quelque part : « J'ai toujours été mon propre fléau, l'instrument de mes peines : les autres n'en ont été tout au plus que l'occasion (2). » — Dites-moi, chère âme, qui aviez tout à l'heure la pensée de vous insurger contre

(1) Maximes à la fin de sa vie.
(2) Let. inédites, p. 8.

ma proposition, n'est-ce pas là un peu votre histoire, et peut-être tout-à-fait votre histoire ? N'avez-vous pas eu d'abord des croix d'imagination ? L'imagination, ce feu follet de votre esprit, cette vapeur qui crée des rêves et les prend pour des réalités ; l'imagination, cet enfant terrible de votre maison intérieure ! combien de fois n'a-t-elle pas eu ses créations fantastiques, n'a-t-elle pas inventé des croix là où il n'y en avait pas même la moindre semence ? C'est elle qui vous fait souffrir, guérissez-la, calmez-la, donnez-lui des douches d'eau froide ; sans cette précaution vous souffrirez toujours, et cependant il n'y aura peut-être aucun motif de souffrance dans les choses extérieures. J'ai connu, Mesdames, certaines imaginations qui auraient souffert, je crois même dans le paradis terrestre. — Il est une autre cause de nos souffrances, ce sont nos défauts, nos vices, nos imprudences, nos désordres. Voyez cette tête qui met de la déraison en tout ce qu'elle fait : naturellement rien ne

lui réussit, elle trouve partout des désagréments ; elle a le talent d'aller donner de la tête contre tous les angles des murailles ; nécessairement elle reçoit partout des contusions. Voyez cet autre qui sème habituellement le désordre dans le sillon de sa vie : la moisson est en rapport avec la semence, il recueille des fruits amers qui souvent empoisonnent sa vie tout entière. — Nous devons, Mesdames, autant que le permet l'infirmité humaine, éviter les croix qui sont de notre fabrique et en faire disparaître la cause ; car ces sortes de croix ne viennent pas de Dieu, et Dieu, au moins dans le principe, ne nous donne pas de grâce pour les supporter ; aussi sont-elles souvent plus lourdes et plus difficiles.

Cependant, Mesdames, je ne voudrais pas me mettre en contradiction avec moi-même et avec la vérité. Indépendamment des croix qui sont dues à notre imagination et à nos défauts, il en est d'autres qui sont vraies, inévitables et inhérentes à la

condition humaine : « De tous côtés, dit le poëte Schiller, le malheur parcourt les villes : il erre en silence autour des habitations des hommes ; aujourd'hui c'est à celle-ci qu'il frappe, demain c'est à celle-là ; aucune n'est épargnée, et le messager douloureux tôt ou tard passera le seuil de la porte où demeure un vivant (1). » — Comment devons-nous porter les croix inséparables de notre existence ? Le premier et le dernier moyen, celui qui pourrait rigoureusement suffire, c'est la confiance en Dieu. Pour comprendre parfaitement ce que je vais dire, il faut que Dieu soit devenu pour l'âme père, mère, mari, et ce je ne sais quoi d'intime qui fait partie de l'être, et qui finit par devenir en quelque sorte plus nous que nous-mêmes. La confiance en Dieu ! avec cela on peut demeurer en paix et en joie, même sur les ruines de

(1) Cit. par Mme de Staël, *Allemagne*, 2 p., c. 19, pag. 265.

tous les mondes détruits ! Ames éprouvées par la douleur, faites un bond sur vous-mêmes et puis jetez-vous entièrement dans le sein de Dieu ; perdez-vous complètement dans le cœur de Dieu, et là, demeurez en paix. Et, chose merveilleuse ! plus vous aurez de confiance, plus votre abandon sera illimité, plus vous sentirez vos douleurs se calmer, vos troubles s'apaiser ; vous retrouverez la force et la résignation d'abord, vous jouirez peu à peu, sur ces hauteurs, d'une lumière divine, d'une sérénité qui vous étonnera vous-mêmes. Vous serez comme le petit enfant qui, effrayé par la tempête, s'est jeté dans les bras de sa mère et qui, réchauffé sur le sein de celle qui l'a engendré, se reprend à sourire, tout en versant quelques larmes où l'on ne sait plus si l'on doit voir la peine ou la joie. Je ne connais pas, Mesdames, de meilleur remède dans les peines de la vie, de plus doux parfum, de baume plus vivifiant. — J'ai observé souvent sur les bords de la

mer une espèce de coquillage, qui se creuse une habitation dans le dur rocher et y cherche un abri contre la fureur des vagues. La mer a beau arriver furieuse, le petit animal ne s'en doute presque pas. C'est l'image du juste. Dieu est son rocher, sa pierre inébranlable, il y creuse une demeure, il n'en sort plus, aussi les malheurs de la vie semblent ne plus l'atteindre ; il en sent, pour ainsi dire, la secousse extérieure, mais sa vie intime demeure dans le creux du rocher. C'est là ce qui m'explique la tranquillité, non-seulement apparente, mais vraie et profonde, le calme, non-seulement extérieur, mais intime et réel de l'âme des saints. Un très-grand nombre ont eu la vie la plus agitée, la plus tourmentée, la plus exposée aux tribulations de tout genre ; ils étaient comme le coquillage plongé dans la mer des tempêtes, et cependant ils étaient calmes, sereins, équilibrés, joyeux et pleins de confiance. Je vous explique cette énigme : ils avaient leur de-

meure dans la pierre de l'éternité. — Saint Denis, dans une lettre que l'on croit écrite à saint Jean l'Evangéliste, se sert d'une expression qui m'a toujours frappé : « Vous autres saints, vous ne souffrez pas comme les mortels ordinaires ; vous souffrez par un jugement intellectuel qui vous avertit de la douleur, plutôt que par une impression qui vous la ferait ressentir (1). » — « Un atome peut blesser, dit Mme Swetchine, et Dieu seul peut guérir (2). » — Voilà encore une de ces paroles qui éclairent les deux pôles de la vie humaine. Tout peut nous blesser en ce monde, nous sommes si faibles, si sensibles, nous avons la peau de l'âme si susceptible, et d'ailleurs ce monde est rempli d'insectes nuisibles et malfaisants. Tout peut donc nous blesser, le moindre grain de sable, la plus petite créature, la moindre affaire, le plus petit

(1) Ep. 10, p. 1118.
(2) Œuv. t. 2, p. 51.

atome voltigeant dans les airs peut nous fatiguer la vue. Et Dieu seul peut nous guérir ! Ce n'est ni la froide raison, ni les affectations d'impassibilités, ni les dédaigneux mépris, qui apporteront un remède à nos blessures ; Dieu seul pourra atteindre les parties douloureuses dans toutes leurs profondeurs, et, par je ne sais quelles vivifiantes infiltrations, ressusciter en nous la vie et le courage.

Mon second conseil est de garder le silence. La vraie souffrance a sa pudeur instinctive ; elle n'aime pas à se montrer. Epancher sa douleur, c'est très-souvent s'affaiblir. Ah ! sans doute, Mesdames, je suis loin de condamner ce doux épanchement d'une âme malheureuse dans un cœur tendrement dévoué et sagement discret. L'amitié est un don divin ; ce n'est pas un remède humain ; et je ne sache rien qui sente le divin, qui soit réellement divin, et nous rapproche du ciel en tout, qu'une affection vraie et selon le cœur de Dieu. Si

vous possédez ce nid de l'âme, allez vous y reposer, et cherchez-y la lumière et la vie, et du baume pour votre cœur blessé. Mais en dehors de ces épanchements que conseille la vertu et qui sont une des plus douces consolations de la vie, lorsque nous pouvons rencontrer des cœurs tout-à-fait dignes de notre confiance ; en dehors de ces relations divines, je vous conseille de murer vos douleurs et vos souffrances : les hommes n'y entendraient rien, ils vous donneraient des consolations banales, si toutefois ils ne vous glaçaient pas le cœur par quelque parole froide et ironique. Gardez le silence sur les secrets de votre vie : le silence est la grande force de l'homme ; prouvez, Mesdames, par votre discrétion, que c'est aussi la grande force de la femme ! — La femme, qui a tant d'éléments de force en elle, qui est souvent plus forte que l'homme, devient faible à cause de ce besoin que plusieurs éprouvent de se parler elles-mêmes continuellement.

Le troisième conseil que je vous donne est d'éviter l'aigreur. Le meilleur vin longtemps exposé à l'air s'aigrit et se change en vinaigre. Ainsi l'âme exposée aux peines de la vie ; une de ses plus grandes tentations est l'aigreur contre les hommes et contre les choses. Le meilleur remède est de détremper son âme dans une liqueur divine composée avec des plantes qu'on appelle l'humilité, le pardon, le bonheur et l'expiation. Alors l'âme ne s'aigrit plus, elle s'adoucit, elle devient meilleure, elle se change elle-même en liqueur parfumée, elle prie pour ses ennemis, elle leur pardonne, elle devient plus légère, elle coupe tous ces fils d'animosité, d'irritation, de désir de vengeance ; et, comme un oiseau divin, elle se retire sur les hauteurs, où elle est heureuse de chanter les cantiques du ciel. C'est ainsi que s'explique la vie de sainte Elisabeth ; attaquée par toutes les flèches du malheur, blessée dans tous ses sentiments de mère et d'épouse, poursuivie

par les haines les plus injustes, elle avait vu son existence se transfigurer, et elle goûtait une paix, une joie, un bonheur qu'elle n'avait jamais connus au temps de sa plus brillante fortune.

Puissiez-vous, Mesdames, imiter sainte Elisabeth, chacune selon les nuances de votre position ; vous deviendrez comme elle la vraie femme forte, la femme au noble cœur, au caractère énergique et suave, ayant une âme dont la trempe sera un mélange de douceur et de fermeté. Et si le monde était étonné de rencontrer des femmes ainsi transfigurées, nous répondrions : ces femmes sont les enfants du Calvaire, et la montagne sainte est la grande école qui transforme et divinise la nature humaine.

SAINTE ÉLISABETH

—

SEIZIÈME CONFÉRENCE

II.

Sainte Elisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs.

N° 2.

AVANTAGES DE LA SOUFFRANCE.

I.

La souffrance
1° Détache du monde et rapproche de Dieu.
2° Fortifie.
3° Purifie.

Sicut igne probatur argentum et aurum camino ; ita corda probat Dominus.

Dieu éprouve les cœurs, comme on éprouve l'or et l'argent dans le creuset.
(Prov. 17. 3.)

Autrefois, les Mexicains disaient à leurs enfants, lorsqu'ils venaient au monde : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer ; endure, souffre et tais-toi (1). » Ces

(1) Montaigne, *Essais*, l. 3, c. 3, p. 571.

paroles ne sont-elles pas le résumé de notre dernier entretien ? Nous vous avons dit aussi : Femme chrétienne, vous avez souffert, vous souffrirez encore en ce monde, car cette terre est une vallée de larmes ; armez-vous de courage et souffrez en silence. Cependant, nous devons ajouter qu'en dehors même de nos vrais amis, nous pouvons rompre ce silence avec Dieu. Les saints se plaignaient à Dieu, et quelquefois avec une familiarité d'amour et une audace d'expression qui étonne. Non-seulement le Seigneur ne réprouve pas ces reproches de l'amour ; il les aime et les provoque en quelque sorte, afin d'y trouver l'occasion de nous accorder de nouveaux bienfaits. D'autre part, ces plaintes sont un soulagement pour l'âme, elles déchargent le cœur et empêchent les explosions que pourrait amener une trop persévérante compression. Mais, à part ces conversations intimes avec Dieu ou quelques rares amis, le silence est le meilleur remède à beaucoup de choses.

Le silence est souvent le tombeau des choses, il les ensevelit, non-seulement pour le prochain auquel nous dérobons ainsi les secrets de notre vie, mais même pour nous, parce que la parole excite et réveille le souvenir. Le silence est souvent le meilleur narcotique : il endort les choses, il assoupit les peines, il finit par éteindre la lampe des sépulcres. Avec le silence, nous vous avons recommandé la confiance et la suavité intérieure ; le silence seul serait la mort ; le silence avec le doux espoir, c'est la vie dans le calme et la sérénité de la solitude.

Telles sont les vérités que nous avons développées pour la fête de notre chère sainte Elisabeth, et nous les avons confirmées par l'histoire de sa vie. Il m'est venu à la pensée de continuer ce sujet et de vous expliquer plus au long ce que l'on pourrait appeler le catéchisme de la souffrance. J'espère que vous approuverez ce projet ; n'est-il pas, d'ailleurs, en rapport avec les tristes temps que nous sommes destinés à traverser?

Un des plus doux mystiques, Louis de Blois, a dit : « Dieu ne permettrait pas la moindre adversité intérieure et extérieure, il ne permettrait pas le moindre souffle de vent contre ses amis, s'il ne savait que cela leur est utile (1). » Cette parole est l'explication de bien des mystères; elle est comme une magnifique révélation de la tendresse de Dieu. Ce père si bon ne permettrait pas la moindre peine dans la vie, s'il ne savait qu'elle nous est utile. — Le prédicateur qui est chargé d'annoncer cette vérité se trouve dans une situation assez délicate; il est dans la position d'une mère qui veut prouver à son enfant malade qu'un remède amer est excellent parce qu'il lui est fort utile. Je voudrais, Mesdames, avoir aujourd'hui l'éloquence de votre cœur maternel pour mieux vous persuader; à défaut de cette qualité, j'aurai au moins la bonne intention.

(1) *Margar. spir.*, 4e p., § 10, no 1, t. 2, p. 204. — V. aussi *Conclav.*, c. 8, § 3, t. 2, p. 263.

Saint Grégoire de Nazianze nous enseigne que l'adversité nous est souvent plus utile que la prospérité (1). Cette maxime est le cri de la sagesse naturelle et de l'expérience ; un philosophe païen disait à un de ses amis : « Je t'estime malheureux de n'avoir jamais été malheureux (2). » Et ailleurs il ajoute : « Combien de fois ce que nous croyons un malheur est devenu pour nous la cause et le commencement de notre vrai bonheur (3). »

Il y a là, Mesdames, un profond mystère, car, en soi, la douleur est un mal, et le bonheur, le plaisir divin, sont un bien et une perfection. La meilleure preuve, c'est que la Divinité ne souffre pas, et que sa vie est une mer de jubilations infinies. Mais cette vie est une épreuve, nous sommes malades, et la souffrance est un remède :

(1) Orat. 2, c. 22, t. 1, p. 431.

(2) Sénèque, *de Provid.*, ch. 4, p. 131, éd. Nisard. — V. aussi c. 3, p. 128.

(3) Ep. 110, p. 823.

voilà le mot de l'énigme. — Aujourd'hui, voyons rapidement ces trois pensées : la douleur nous détache du monde pour nous rapprocher de Dieu, elle nous fortifie et nous purifie :

1° La douleur nous détache de ce monde et nous rapproche de Dieu. — Ce monde renferme tous les éléments des grandes et belles choses ; il suffirait de leur donner une sage direction, et de pratiquer le bien avec le sérieux et l'aménité de la vertu. Alors cette vie deviendrait un avant-goût du ciel, et souvent il en est ainsi pour l'âme juste, et malgré les douleurs de l'existence. Mais le monde, tel qu'il s'est composé lui-même, est une grande vanité. C'est une immense pièce de théâtre, où les acteurs souvent ne croient pas à eux-mêmes ; c'est une succession d'ombres sans réalité, de décorations qui recouvrent le vide, ou des choses plus tristes encore. Et cependant, comme des enfants, nous nous attachons à

cette vanité, nous aimons ces ombres, nous marchons en aveugles, comme si nous étions fascinés par tous ces fantômes séducteurs. Il est impossible que nous n'en sentions pas l'inanité ; l'âme la plus dégradée est si grande, qu'au moins de temps en temps elle doit étouffer au milieu de ces chimères, car la nature humaine renferme tant de nobles et d'immortels instincts, que jamais, ni les mensonges, ni les erreurs de la vie ne peuvent les effacer ; et c'est la sublime raison pour laquelle l'homme ne peut pas être heureux dans le désordre : cette impuissance est la preuve de la dignité de notre race, c'est la noble faute de notre grandeur. Aussi, l'âme la plus mondaine a beau faire, elle souffre parmi ces riens de la vie, ces bassesses, ces duplicités, ces misères recouvertes de grands mots et de splendides draperies. N'importe, elle aime ces petits hochets de la terre ; elle les désire, elle pleure, elle est malheureuse quand elle ne peut les obtenir ; elle est comme l'hy-

dropique, elle sait qu'elle va souffrir en buvant davantage, n'importe, elle met encore, elle met toujours les lèvres à la coupe enchanteresse. — Ce monde de fantômes peut exister dans les âmes justes elles-mêmes, au moins dans une certaine limite ; un rien les enchante, les captive; elles voltigent autour de ces ombres brillantes, comme les oiseaux se précipitent vers ces miroirs brisés qui renvoient les fragments d'une lumière trompeuse. — N'est-ce pas ce qui vous est arrivé quelquefois, Mesdames? Alors même que la séduction du monde ne vous aurait pas entraînées à de graves désordres, n'est-il pas vrai que votre cœur a eu ses illusions, ses demi-fascinations, ses commencements de vertige? Alors, on oublie le ciel, on s'égare dans les prairies de ce monde, on s'y repose, on y cherche son bonheur, et l'on ne se souvient plus que cette vie est un pèlerinage, et que Dieu est notre fin dernière. Mais voici venir la douleur, ce grand médecin des âmes malades;

elle arrive avec son nombreux cortége et tous les instruments de la guérison; elle choisit ceux qui conviennent davantage à la position du malade. Elle commence par briser, au moins pour un temps, le pont-levis qui existe entre cette âme et les objets extérieurs; le prestige de la vanité a disparu, l'âme est isolée même dans la foule; et c'est un des plus grands supplices pour l'âme mondaine de se sentir solitaire par le cœur au milieu du bruit, des plaisirs, de la multitude enivrée des jouissances; d'assister de corps à ce festin splendide que le monde appelle le bonheur, et de ne pouvoir toucher à ses mets les plus délicats, ou du moins de ne pouvoir y toucher sans qu'ils ne changent à l'instant même de saveur. N'est-ce pas, en effet, une affreuse torture de se voir étendu sur un monceau d'or, d'honneurs, de plaisirs, d'y être comme crucifié, et de ne pouvoir pas même en extraire un atome de bonheur? Et telle est souvent la position de l'homme du monde,

que les enfants du siècle croient le plus heureux des biens extérieurs; pendant qu'il nage extérieurement dans l'abondance, son cœur est transpercé par les flèches de la douleur; et la souffrance, quels que soient son nom et sa forme, qu'elle atteigne le corps ou l'âme, ou tous les deux à la fois, la souffrance change presque complètement la nature de nos relations avec les choses extérieures. Elle nous magnétise en sens inverse, c'est-à-dire que tout ce qui est naturellement doux nous devient amer, tout ce qui devrait nous donner un peu de joie, enfonce un glaive acéré dans le cœur. Alors, l'âme se trouve dans un désert; elle regarde autour d'elle; tout ce qu'elle aimait dans sa vie mondaine, tout ce qu'elle admirait s'est évanoui; il ne lui reste que l'amertume de la douleur et l'effroi de la solitude. Il n'est pas d'âme livrée plus ou moins à la vie du monde, il n'est pas d'âme qui n'ait passé plus ou moins par ces moments douloureux, surtout quand Dieu a

des desseins sur elle et veut l'appeler à la perfection. Il n'est pas d'âme qui n'ait eu cette station du Calvaire, que je pourrais appeler la station du Jardin des Olives, station où l'âme s'arrête pour la première fois devant des réalités qu'elle ne soupçonnait pas dans la vie, et où elle s'écrie : Mon Père, que ce calice est amer, qu'il s'en aille loin de moi. C'est souvent l'heure d'une crise dans la vie morale, c'est l'heure de la transformation du tempérament, du passage à la virilité chrétienne. Heureux moments, si l'âme est fidèle à la grâce ! elle voit le vrai dans les choses, les ombres de la vie ont disparu, la vérité se montre à elle avec son austère et consolante figure, elle tombe à genoux au pied de la croix, le cœur a tout compris et devient une conquête du Calvaire. « Dieu, dit St Paul, châtie celui qu'il aime, il corrige le fils qu'il veut recevoir en grâce. »

L'envoi de la douleur est donc de la part de Dieu une preuve d'amour et de miséri-

corde : c'est souvent la précaution de la mère qui met des épines sur le bord des précipices où son enfant allait tomber. — Ce monde est une suite de précipices ; de toutes parts se montrent des abîmes, abîmes de toutes les profondeurs et de toutes les formes. Je puis bien dire aussi de tous les hommes ce que l'antiquité disait des Grecs : O Grecs, vous êtes des enfants, enfants par l'intelligence qui sait peu de choses, enfants par le cœur qui est d'une faiblesse étrange. Dieu, c'est une mère qui surveille ses enfants dans leur marche continuelle à travers les précipices de la vie ; et la douleur est comme le buisson d'épines qu'elle jette de tous côtés pour arrêter les pas imprudents, et les contraindre de rentrer dans la voie de la vertu. Aussi, le Seigneur ne permet pas que personne soit sans douleur ici-bas, parce qu'il ne veut exposer aucun de ses enfants à une perte certaine. — Comprenons ces vérités, Mesdames, et nous trouverons désormais un sujet de bénir

Dieu et de le remercier là où peut-être jusqu'à présent nous avions cherché une occasion de murmures et de plaintes. L'humanité est malade, malade d'esprit et de cœur, plus souvent encore que dans la partie matérielle de son être. Nous sommes environnés d'illusions, de désirs chimériques; nous avons la fièvre, la fièvre de toutes les passions humaines, la fièvre avec toutes les convoitises inquiètes, déraisonnables, qui l'accompagnent ordinairement. La douleur est le médecin que chaque jour peut-être la Providence envoie à notre chevet; sans doute, la figure de ce docteur n'est pas toujours gracieuse, mais on finit par s'y accoutumer, surtout si l'on comprend toute la bonté cachée sous ces formes austères. — Oui, Mesdames, acceptons la souffrance, sinon avec joie, du moins avec résignation ; aimons-la, je ne dis pas en elle-même, car, en soi, elle est un mal, dit St Thomas, et ne serait pas digne de notre

amour (1). Aimons-la d'un amour relatif, comme un malade raisonnable aime la potion amère, à cause des heureux résultats qu'elle doit produire.

2° La douleur fortifie l'âme. — La réunion de ces deux idées semble une contradiction, et cependant c'est une grande vérité, vérité qui est écrite partout, et que Dieu lui-même, pour mieux nous l'enseigner, a cachée sous les symboles de la nature. L'arbre agité par la tempête semble grandir au milieu de l'orage, et les vieux sapins de la Norwège sont les meilleurs pour les constructions navales, parce que pendant de longues années, ils ont enduré la violence de l'orage et la rigueur des frimats. « La vertu se perfectionne dans l'infirmité, dit saint Paul (2). » Aussi, vous ne rencontrerez pas d'âme forte qui n'ait passé

(1) St Thomas, *In Job.*, c. 1, lect. 4. V. p. 10, c. 3, p. 15. — *In Jerem.*, c. 20, v. 2, p. 247.
(2) 2 Cor., 12, 9.

par les flammes de la tribulation. « Quiconque n'aura pas ruisselé de ces sueurs de l'âme qui dévorent le cœur, ne gravira jamais au faîte du courage (1). » Et plus le cœur a subi ce feu actif et violent, plus il acquiert de ténacité et de force de résistance pour braver le choc des contradictions. Quand Dieu surtout prépare une âme à des opérations qui exigeront un grand déploiement d'énergie morale, il fait comme le potier, il la place à l'endroit le plus ardent du fourneau ; après une cuisson convenable, le vase est propre à tout, *ad omne opus bonum paratum* (2). La terre a pris une vigoureuse consistance ; la finesse des contours et la délicatesse des détails extérieurs, bien loin de souffrir du contact de la flamme, ont revêtu une plus grande netteté, une plus exquise beauté dans l'expression. — Qu'est-ce qui développe le

(1) *Simonide*, cité par Clément d'Alex. *Stromat.*, l. 4, c. 7, p. 585-586, éd. Cotter.
(2) 2 Tim., 2. 21.

courage militaire ? Est-ce la paix ou la guerre ? Quand un vieux soldat a croisé sa baïonnette sur toutes les poitrines, et entendu fièrement toutes les balles siffler à ses oreilles, il ne craint plus rien, et quand une armée est composée de pareils braves, elle est invincible. Mais si cette armée n'a sous ses drapaux que des êtres mous et efféminés dont la valeur n'a jamais été exercée, elle se décompose et disparaît comme la neige du printemps.

De quoi se plaint-on à notre époque ? parmi beaucoup de choses, on se plaint de la faiblesse de la volonté, de la mollesse des caractères. Quelle en est la cause principale, sinon la mollesse avec laquelle les âmes s'élèvent ? On ne sait plus souffrir sans jeter les hauts cris, on murmure au moindre pli de rose qui se fait dans le lit de l'existence. Aussi Dieu est obligé de reprendre en dessous ces éducations mal faites, comme on reprend une maison dont les fondements reposent sur un terrain

mobile; et l'instrument qu'il emploie pour opérer, c'est la douleur : la douleur ! appareil multiple et mystérieux, dont se sert le grand architecte des âmes pour réparer la plus belle œuvre de la création.

Ces vérités ne concernent pas seulement les âmes destinées à jouer un certain rôle en ce monde : il n'est pas d'existences auxquelles elles ne puissent s'appliquer. La sphère d'activité peut être plus ou moins grande, mais le principe reste le même. Il n'est pas de position, si obscure qu'elle soit, où la force ne soit nécessaire ; il n'est pas de situation si humble, où l'on ne puisse manquer de courage : il n'est pas d'âme si inconnue et si cachée à laquelle on ne puisse dire : laissez agir sur vous l'action de la douleur combinée avec celle du temps, et votre cœur sera trempé comme l'acier le plus dur.

Voyez cette jeune personne qui entre dans la vie : elle ne sait rien, elle ignore le côté vrai des choses, et elle ne s'en

doute pas ; elle ignore à peu près tout, excepté la triste science des illusions ; elle a un cœur candide et frais, plein de vanité peut-être ; elle s'attend à trouver partout des oreillers de soie pour reposer sa tête et son cœur. Laissez-la marcher quelques pas : déjà elle a rencontré une pierre anguleuse et jette un cri d'effroi ; plus loin la route devient encore plus difficile et plus raboteuse, les épines se dressent de toutes parts ; les flèches de la contradiction, de la jalousie, de la haine peut-être, pleuvent de tous côtés. Cependant il faut bien continuer la route. La nécessité, avec sa main de fer, chasse la voyageuse en avant. Si cette âme n'est pas chrétienne, ou ne devient pas chrétienne sur cette route, je la plains sincèrement ; mille fois elle doit se briser, elle doit tourner à l'aigreur, à la misanthropie, à un profond découragement, sinon au désespoir. Mais si elle est chrétienne, son tempérament se forme à cette rude école ; c'est le ciment qui durcit sous l'eau

de la tribulation, *probavi te apud aquam contradictionis* (1), et avec ce ciment, la femme forte construit dans sa famille des murailles qui, comme celles des romains, peuvent braver l'injure des âges. — Ne cherchez pas d'âmes fortes, Mesdames, parmi celles qui n'ont pas souffert; vous n'en trouverez pas : la douleur est la plus belle et la plus savante école du genre humain; c'est le véritable institut des sciences morales, et parmi les différentes et nombreuses branches de son enseignement, nous devons mettre au premier rang la force, l'énergie, le courage, et cet indomptable pouvoir de résistance qui ne sait plier que devant Dieu et ce qui est divin. « Les arbres qui s'élèvent à l'ombre, dit saint Chrysostome, ont une plus grande mollesse de tissu, et ne possèdent pas une grande fécondité; mais ceux qui sont exposés aux intempéries de l'air, aux secous-

(1) Ps. 80, 8.

ses des vents, aux ardeurs du soleil, se développent avec vigueur et se couvrent de fleurs et de fruits (1). »

3° Le troisième effet de la douleur est de nous purifier. — On purifie l'or et l'argent dans le feu, dit l'Ecriture, et Dieu purifie les hommes qui lui sont agréables par le creuset de l'humiliation (2). « Le Seigneur purifiera l'argent, dit le Prophète, il purifiera les enfants de Lévi, il les purifiera comme l'or, et alors ils offriront au Seigneur des sacrifices dans la justice (3). » — Ce monde et la vie qu'on y mène sont comme un tourbillon de poussière : cette poussière, surtout quand elle est délayée dans la pluie qui tombe, recouvre les vêtements du chrétien, et laisse des traces qui fatiguent le regard de Dieu. Combien il est difficile, même aux âmes pures, de

(1) Epi. 1, 5, v. 3, p. 694-695.
(2) Col. 2, 5.
(3) Malach., 3, 3.

traverser le tourbillon de la vie, sans recueillir au moins quelques atomes de cette poussière ambiante ! — L'âme humaine n'a-t-elle pas comme des vêtements intérieurs, où pénètre la poudre du siècle, cette poudre subtile, qui adhère avec une intelligente ténacité, et qui possède une telle puissance d'agglutination, que nous voudrions la conserver et l'aimer presque comme une partie de nous-mêmes ? Mais Dieu y a pourvu : il a mis à nos gages, dans notre maison, un serviteur d'un genre tout nouveau ; ce serviteur est tellement installé chez nous, que lorsque nous voulons le renvoyer, il résiste aux injonctions les plus sévères. Il est là par ordre supérieur, et rien ne le touche, ni nos prières, ni nos menaces : il fait tous les jours son service avec une régularité qui nous désespère : sa main, rude et froide, passe quelquefois sur nous et fait frissonner l'épiderme si sensible de l'âme. Ce serviteur a pour nom, la souffrance ; il a pour mission de faire chaque

jour et plusieurs fois le tour de notre âme, et d'enlever la poussière qu'y dépose continuellement l'atmosphère de ce monde.

L'âme en contact avec l'air du siècle est encore semblable, pour continuer la comparaison de l'Ecriture, à un métal qui serait longtemps exposé à l'intempérie des saisons ; elle se rouille, elle se mélange avec les objets extérieurs, et de ce mélange résulte un composé terrestre qui la recouvre et en ternit la beauté. Combien de chrétiens qui, par leurs excellentes qualités d'esprit et de cœur, ressemblent à de l'or massif ! Mais quelle couche épaisse de substances étrangères s'est amoncelée à la surface, et a même attaqué la substance du métal ! Ils auraient besoin de la lime du ciel, et la lime du ciel, dit saint Bonaventure, c'est la souffrance (1), c'est l'action de la douleur. Heureux celui qui aime ou du moins tolère cette lime céleste ! Heureux

(1) *De perf. rel.* l. 2, c. 77, v. 13, p. 180.

qui lui laisse toute la liberté de ses opérations divines ! — O vous qui peut-être accusez le ciel de rigueur, vous ne soupçonnez pas l'œuvre admirable que Dieu fait tous les jours en vous. Vous vous plaignez de cette pression lourde et corrosive de l'instrument divin, quand il se promène sur vous, mais vous ne voyez pas comme à chaque coup resplendit l'or de votre âme. — Ah ! je vous en conjure au nom de la grandeur et de la beauté de vos destinées, au nom de la splendeur future de ce beau vase que Dieu travaille en ce monde, et dont il veut faire un ornement pour le ciel, ne contrariez pas cette action de Dieu sur vous, laissez-la faire en toute liberté ; laissez la lime divine aller et venir en toutes les directions ; laissez-la recommencer chaque matin l'œuvre interrompue la veille ; et quand l'œuvre sera terminée, votre âme sortira des mains de l'Artiste divin, aussi pure que belle et splendide. — Combien d'âmes, au contraire, ont perdu leur

éclat et ne l'ont pas recouvré, parce qu'elles n'ont pas su souffrir ! Elles demeurent tout au plus au nombre de ces chrétiens vulgaires, qui n'ont connu de la religion que les côtés superficiels, et qui, au sortir de cette vie, auront besoin de demander aux flammes vengeresses du purgatoire leur complète et dernière purification.

Il n'en sera point ainsi parmi vous, Mesdames; formées à l'école du calvaire et purifiées par la souffrance, votre âme deviendra semblable à ces matières facilement inflammables qui s'élèvent et regagnent les régions de la lumière.

Il y a à peine quelques jours, Mesdames, je présentais mes vœux de bonne année à toute ma grande famille réunie. Permettez-moi de vous les renouveler d'une façon plus particulière pour vous et tous les vôtres. Les souhaits du cœur semblent avoir encore plus de parfum quand ils sont offerts en petit comité. Veuillez donc les

agréer avec votre bienveillance ordinaire, et croire à toute leur affectueuse sincérité. Veuillez me continuer, avec vos bonnes prières, ces sentiments de dévouement et de piété filiale qui sont une des grandes consolations de ma vie. Puisse le malheur resserrer tous les liens qui nous unissent dans la charité de Jésus-Christ ! ces liens de la famille chrétienne, qui sont si doux au cœur, qui sont une joie dans les tristesses de l'exil, et nous aident à supporter les peines de l'existence : car avec l'affection, les peines n'existent plus, ou du moins elles deviennent si légères, qu'on les porte facilement, qu'on est presque heureux de les porter. Puisse une consolante expérience nous montrer la vérité pratique de ces pensées ; et qu'un jour dans le ciel, réunies autour du trône de l'Agneau comme vous l'êtes en ce moment au pied des autels, vous puissiez toutes, et moi avec vous, chanter le cantique du Prophète royal, et dire : Seigneur, donnez-nous de la joie en

raison des jours où nous avons été si humiliés, et des années où nous avons eu tant de maux. *Lætati sumus, pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala* (1).

(1) Ps. 89, 15. (Nous avons suivi le texte hébreu et la traduction de saint Jérôme.)

SAINTE ÉLISABETH

—

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

II.

Sainte Elisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs.

N° 2.

AVANTAGES DE LA SOUFFRANCE.

II.

La souffrance fait la véritable éducation de l'humanité.

Castigasti me et eruditus sum.
Seigneur, vous m'avez châtié, et ainsi s'est faite mon éducation.
(Jerem., 31. 18.)

St Thomas dit que le vrai, quel que soit celui qui le profère, vient de l'esprit de Dieu.

Aussi, Mesdames, je ne crains pas de détourner quelquefois mes lectures de leur cours ordinaire, qui est formé par le cercle des sciences ecclésiastiques; de temps en

temps, je rappelle mes souvenirs anciens, je les rafraîchis par des aperçus nouveaux, et de ce mélange des enseignements de la raison et de la foi, il en résulte une méthode qu'ont souvent pratiquée les Pères de l'Eglise.

Ainsi, je lisais dernièrement un petit ouvrage dont on avait bien voulu me faire cadeau. Il contient les maximes des plus anciens philosophes de la Chine. J'y trouvai le passage suivant ; je le copie textuellement, car il revient trop bien à notre sujet : « Qu'est-ce que cette vie ? En repassant mes années écoulées, je ne trouve que vide et que néant. Il me semble avoir fait un songe dans lequel j'ai passé par mille états différents, toujours agité d'idées vaines qui se sont évanouies comme une fumée légère. Je ne vois en ce monde qu'une vaste mer et un grand fleuve : c'est la mer de nos douleurs, dont on ne voit pas les rivages ; c'est le fleuve de nos désirs, dont on ne trouve pas le fond.

L'homme est porté comme une barque fragile, toujours battue des vents et des flots, et faisant eau de toutes parts (1). »

Cela est si bien dit, Mesdames, c'est la nature si parfaitement peinte, que plusieurs, peut-être, seront tentées de s'écrier : Mais, Monseigneur, vous m'avez dérobé mon manuscrit ; c'est moi qui ai dû écrire cela, c'est si bien mon portrait !

Un autre philosophe de la même école a dit encore : « Né dans une condition obscure, élevé dans l'humiliation, j'ai eu pour maître le malheur, et il m'a beaucoup appris (2). » Je consacrerai cet entretien au développement de cette pensée.

La douleur achève l'éducation de l'homme. — On pourrait distinguer deux sortes d'éducation : la première commence dès le premier âge et se termine de 18 à 25

(1) *Maximes d'auteurs chinois*, éd. Didot, 1782, p. 20, no 16.

(2) *Pensées de Confucius*, éd. Didot, 1782, p. 138.

ans ; la seconde embrasse la vie tout entière. Le malheur de l'homme est de croire qu'à 18 ou 25 ans, tout est fini, et que l'éducation est achevée ; elle ne fait que commencer, et l'un des maîtres principaux de cette grande éducation de l'homme est la douleur. Aussi, vous entendez souvent répéter une parole qui confirme tout ce que je voudrais dire ; l'on dit tous les jours : Cet homme a été formé à l'école du malheur ! Or, l'école suppose un précepteur.

L'éducation comprend deux choses : l'instruction et la formation de l'âme et du caractère ; sous ces deux rapports, la douleur est un excellent maître.

Elle nous enseigne en nous éprouvant : « Le Seigneur, dit le Prophète, a mis le feu dans mes os, et il m'a enseigné (1). » — « Vous m'avez châtié, s'écrie-t-il ailleurs, et je me suis instruit comme un jeune homme dont le cœur est indompté (2). »

(1) Thren., 1, 13.
(2) Jérémie, 13, 18.

— « Celui qui n'est pas éprouvé, dit le Sage, que sait-il ? (1) » — Le soldat qui ne s'est jamais battu, que sait-il ? Le pilote qui n'a jamais marché que sur une mer tranquille, qui n'a jamais lutté contre la tempête, connaît-il les secrets de la navigation ? Partout, la science ici-bas est le résultat de la peine et de la lutte. Que nous apprend donc la douleur ? Elle nous apprend ce que la prospérité ne nous enseigne jamais ; elle est la grande institutrice du genre humain, et celui qui n'a pas été pétri dans ses mains, ne sera jamais un homme fait : il vivra et il mourra, mais à l'état d'enfance ; ou bien, s'il n'a pas voulu recevoir et comprendre les enseignements du grand Maître, il vivra et mourra dans les amertumes de l'angoisse ou les crises du désespoir. La douleur nous enseigne la vanité de ce monde, la frivolité de tout ce qui passe, la mobilité de tout ce qui ne tient pas aux régions éternelles. Ce

(1) Eccli, 34, 9.

sont là des vérités premières dans la vie, vérités reconnues par toutes les philosophies antiques, et tous les jours certifiées par l'expérience ; vérités absolument nécessaires pour s'orienter en ce monde et ne pas faire de faux pas ; vérités élémentaires que plusieurs ignorent et qu'un plus grand nombre oublient dans la pratique des hommes et des affaires. La souffrance est un marteau qui désagrège ce qui est purement humain et le réduit en poudre : alors, l'âme, assise sur des ruines, et souvent sur les ruines de son cœur, est obligée d'épeler ces paroles du Prophète, qui sont l'alphabet de la grande science de la vie : « Vanité des vanités, et tout est vanité ! »

La douleur nous enseigne, ou plutôt nous fait toucher au doigt cette vérité, que toute chose, c'est-à-dire que tout ce qui tient à la terre, quand on le sépare de Dieu, est de l'herbe et se flétrit comme la fleur des champs, *omnis caro fœnum* : maxime que tout le monde paraît savoir, et que tous

répètent sans la comprendre, avec cette légèreté que donne l'inexpérience. Mais la tribulation nous introduit dans le sanctuaire de la vérité, et le jour dont elle nous éclaire nous fait apercevoir sous une tout autre couleur les pensées, les désirs et les projets qui s'agitent en ce monde. En nous isolant des créatures, elle nous place aussitôt dans les régions du divin, car ce sont les préoccupations de ce monde qui nous empêchent de voir Dieu, naturellement et toujours présent à notre cœur. Là, près du ciel, et loin de ce tourbillon qui ne contient souvent que l'agitation du vide et la lassitude du bruit, nous finissons par voir clairement que Dieu seul est stable, qu'il est seul ce fondement immobile sur lequel nous puissions asseoir notre vie, et que tout le reste, séparé de lui, est une ombre flottante qui disparaît après nous avoir trompés; que lui seul est ce que notre esprit cherche, ce que notre cœur rêve, ce que nos aspirations les plus ardentes appellent tous les jours; qu'il

est cette unité infinie, qui, placée en tête des autres objets de la création, détermine leur prix, et hors laquelle ils n'ont plus qu'une valeur négative. — Voilà le résumé du profond et admirable enseignement que donne la douleur. Or, croyez-vous qu'il ne vaille pas la peine d'être acheté au prix de la souffrance ? Certes, on paie tous les jours, et bien chèrement, des maîtres qui ne nous en apprennent pas autant. Cette science que nous révèle la douleur est vraiment la science de la vie, la science de l'homme, la première et la dernière de toutes par son importance et ses conclusions. C'est elle surtout qui, comme dit le Prophète, nous donne l'intelligence, *vexatio dabit intellectum* (1) ; « car, dit St Thomas, intelligence vient de deux mots latins *(intùs legere)*, qui signifient lire en dedans. La plupart des hommes ne savent pas lire en dedans, ils n'étudient que les surfaces, ils

(1) Isaïe, 28, 19.

ne comprennent des choses que la lettre et l'écorce. La douleur est un flambeau qui fait lire en dedans, et pénètre jusqu'à la substance des questions humaines; elle enseigne donc la grande science de la vie, elle est la grande et principale école de l'humanité. — Heureux l'homme qui a passé par les voies étroites et les sévères leçons de la douleur. Son cœur, pour me servir d'une comparaison des livres saints, énoncera plus de vérités que sept sentinelles placées sur les hauteurs (1), et l'on pourra lui appliquer ces autres paroles de l'Esprit Saint : « La Sagesse amènera l'épreuve et la crainte sur le juste ; elle le crucifiera dans la tribulation de la doctrine, jusqu'à ce qu'elle l'ait éprouvé et qu elle puisse se confier en lui ; alors elle ira le trouver et réjouira son cœur ; elle lui révèlera ses secrets, et amassera dans son cœur des trésors de science et d'intelligence (2). »

(1) Eccli., 37, 187.
(2) Eccli., 4, 19, 21.

Le P. Lacordaire dit quelque part : « Plus j'étudie les gens heureux, plus je suis effrayé de leur incapacité divine, à part peut-être quelques exceptions (1). » Mais, afin d'éviter toute équivoque et de ne pas fausser la doctrine, je dois vous prévenir qu'il s'agit ici des heureux du siècle, de ces hommes qui, sans même être de grands criminels, usent largement de toutes les jouissances du monde inférieur, et vivent à peu près étrangers aux grandes idées des régions divines, car il est certain, au contraire, que les plaisirs élevés, les plaisirs de la vertu, les jouissances intellectuelles et morales que donnent les vraies affections, la culture du bien et du beau, non-seulement ne dégradent pas, non-seulement ne créent pas en nous une incapacité divine, mais, au contraire, développent toutes les grandes facultés de la nature humaine, et nous rapprochent du divin. Mais les gens

(1) Voir sa vie par le P. Chocarne, p. 483.

qui mettent à peu près leur bonheur dans les jouissances du sensualisme, qui se croient heureux quand ils possèdent trois choses : table parfaitement servie, bonnes rentes sur l'Etat ou les chemins de fer, et agencement général d'une vie pourvue d'un excellent confortable et environnée d'un cortége de plaisirs mondains ; les hommes qui ont ainsi réglé leur niveau intellectuel et moral, sont vraiment frappés d'incapacité divine ; ils n'ont pas le sens du divin. Développez devant eux une thèse de piété, parlez-leur des joies de la vertu, de la beauté idéale de la religion, ils ne vous comprennent pas, et vous serez fort heureux s'ils se bornent simplement à vous exprimer leur défaut de compréhension. Vous exécutez un ravissant concert devant un homme qui n'a pas d'oreilles ; c'est au moins inutile. Cet homme est incapable d'harmonie, et il est probable qu'il ne mettra pas une grande différence entre la plus suave mélodie et un bruit discordant,

Ce n'est pas seulement dans la sphère religieuse que vous remarquerez cette incapacité : ces hommes sont souvent incapables d'un sentiment élevé, délicat, dans l'ordre naturel ; ils sont terre à terre, ils n'entendent que le son de la matière, ils ne comprennent que les questions qui les rattachent aux régions tout-à-fait terrestres ; étudiez-les de près, et vous verrez qu'en dehors des questions naturelles, ils ne connaissent qu'une autre sphère de pensées et de sentiments, ils sont parqués dans le cercle étroit d'une personnalité aussi odieuse que ridicule. J'entendais un jour une personne se plaindre qu'il y eût si peu de vrais chrétiens en ce monde, et elle formulait sa plainte avec un accent qui semblait accuser le Christianisme. La réponse est dans la question que j'examine en ce moment. Un grand nombre d'hommes sont frappés d'incapacité divine ; je me trompe, ce sont eux qui se frappent tous les jours d'incapacité divine. Supposez qu'une personne soit ad-

mirablement organisée pour la musique, et qu'au lieu de cultiver ce riche talent, elle l'ensevelisse sous les décombres de la négligence, ou bien en s'étudiant à se fausser les organes : c'est l'image de certains hommes dans leurs relations avec l'idée religieuse. L'âme humaine est naturellement chrétienne ; elle a de merveilleuses facultés pour entendre et exécuter la musique du ciel ; mais, au lieu de cultiver ce talent céleste, elle l'enterre dans le sensualisme de la vie, et il arrive un moment où elle n'a plus ce sentiment de la musique divine, elle n'a plus de fibres intimes qui lui correspondent ; et dès lors elle est frappée d'incapacité, mais cette incapacité est volontaire et coupable.

Lorsqu'une âme est arrivée à cet état, il n'y a plus qu'un maître qui puisse lui donner des leçons, c'est le malheur, quelle qu'en soit la forme. Ce maître a une figure austère qui effraie la nature, mais il est envoyé par un Père qui veut notre bien. La

douleur frappe à la porte, ou plutôt elle entre sans frapper, elle saisit l'âme au milieu de ses jouissances de la terre, elle a à sa suite des sbires qui confisquent tout, sans nous demander la permission ; ou bien, s'ils nous laissent la possession matérielle des objets, ils nous enlèvent la faculté d'en jouir ; ils ont je ne sais quelle substance magnétique qui empoisonne ou remplit d'amertume le contact des hommes et des choses. Et alors cette pauvre âme isolée de tout, frappée au centre de tout ce qui paraissait remplir sa vie, retrouve sa capacité divine, elle sent se réveiller en elle le sens divin ; ou bien, si elle résistait à ce dernier bienfait du ciel, c'est qu'elle voudrait elle-même s'endurcir volontairement et descendre tous les degrés de l'aveuglement spirituel.

Je disais tout à l'heure que le malheur nous rendait le sens du divin ; il y a encore une nuance de cette pensée que je tiens à développer.

Dans la religion, il y a des sphères lumineuses plus ou moins élevées; c'est comme une échelle qui irait de la terre aux cieux, et sur cette échelle des gradations de clartés. Ce principe, du reste, se retrouve dans toutes les sciences et dans tous les arts : est-ce que dans la musique, par exemple, vous n'avez pas la science du solfége, la science d'une exécution brillante, puis le sens élevé, le génie de la musique ? et sur cette échelle d'harmonie, que de degrés intermédiaires ! Il en est de même du Christianisme : il a ses hauteurs lumineuses, limpides et sereines : les âmes qui ont fait cette ascension sont, pour ainsi dire, rivées dans la foi, et rien ne les émeut plus de toutes les petites objections que soulève l'ignorance humaine. A chaque objection, il se fait dans leur âme une réponse par un jet plus radieux de lumière, et de cette lumière chaude qui féconde et réchauffe autant qu'elle éclaire. En descendant la montagne de la science chrétienne, on rencontre

des sites moins élevés, éclairés toujours d'une lumière suffisante, et enfin, les plaines de la science ordinaire du catéchisme. Il vous semble peut-être que je m'éloigne en ce moment de mon sujet : mais, j'y reviens, et vous allez comprendre ma digression. Il n'y a rien qui nous donne la science élevée, sublime des choses religieuses, comme la douleur. Dieu, sans doute, nous attire alors plus énergiquement, et semble se reculer pour nous faire faire des bonds impétueux en avant : sans doute aussi l'âme isolée se projette avec plus de force vers la lumière infinie. Sous l'influence de ces deux causes réunies, j'ai connu des âmes qui ont fait des progrès étonnants dans l'intelligence des choses divines : et si ces grâces tombent sur un cœur de femme, la lumière du ciel se combinant avec la perspicacité et la faculté devineresse de la femme, il en résulte des choses merveilleuses qui confondent la science humaine. Ces phénomènes de la vie mystique se sont

produits quelquefois chez les âmes les plus simples, les plus ignorantes de la science mondaine. Quand l'esprit, qui souffle où il veut, s'empare d'un cœur pur, on ne sait pas les hauteurs intellectuelles et morales où il peut le porter.

J'ai toujours remarqué, Mesdames, en étudiant les philosophes qui n'ont pas la foi, que les grandes données de la raison se trouvent en parfaite harmonie avec celles de la religion. Le célèbre poète et philosophe Gœthe, qui certes était loin d'être chrétien, a écrit cette phrase mémorable : « Celui qui jamais ne mangea son pain mouillé de larmes, qui jamais ne passa les tristes nuits à pleurer, assis sur sa couche ; celui-là ne vous connaît pas, ô puissances célestes (1). »

Saint Grégoire de Nazianze nous a conconservé une parole de saint Pierre, qui peut-être explique très-bien tous ces mys-

(1) Gœthe, *Maximes*, v. I, p. 420, traduct.

tères : « L'âme qui souffre est voisine de Dieu, *ægra anima vicina est Deo* (1). » Si je vous disais, Mesdames, quel est le sens de cette parole : être voisin du soleil, vous me répondriez aussitôt, cela veut dire être inondé de clartés et de splendeurs. Etre voisin de Dieu, cela veut dire aussi pour l'âme pure, cela veut dire, nager dans une lumière supérieure qui, comparée à celles de la terre, les fait paraître comme de faibles et vacillantes lueurs.

Mme Swetchine a dit une belle parole qui se rapporte tellement à notre sujet que je me reprocherais de l'omettre : « Il semble que nous ne soyons appelés à connaître l'infini que par nos douleurs (2). » Avez-vous connu, connaissez-vous une âme qui a le sens de l'infini ? qui, en toute question, sait, par une évolution en quelque sorte spontanée, remonter au divin ? qui,

(1) *Epist.* 20, v. 3, p. 54, éd. Migne.
(2) Œuvres, t. 2, p. 13, Airelle XII.

dans la conversation la plus ordinaire, a des jets d'intelligence et de cœur qui sont comme les transparents du ciel ? Soyez sûres que cette âme a souffert, que c'est la douleur qui a dégagé en elle le sens du divin, de manière à en faire comme l'expression naturelle de sa physionomie. Un pieux et savant évêque dont j'ai partagé autrefois l'intimité, et qui a été trop tôt ravi à l'Eglise, me disait un jour : tout ce que j'ai pu écrire et penser de plus profond, je l'ai pensé et écrit surtout après quelque angoisse.

Mais l'instruction ne suffit pas à l'homme : il lui faut l'éducation de l'âme, la formation du caractère.

Mme Swetchine, disait en parlant d'une femme célèbre sous la Restauration : veuillez peser chacune de ses expressions : « Plus je la vois et plus je m'assure qu'elle a d'aimables et précieuses qualités ; mais, hors de ce qui fait l'essence de son caractère, l'élévation, la douceur et le désinté-

ressement, tout le reste a été soumis de si bonne heure aux dangereuses influences du succès, que son développement n'a pu acquérir la consistance nécessaire. C'est une plante qui a manqué de sucs nutritifs. Sa sensibilité même a été trop longtemps distraite et amusée : on lui plaît facilement, elle se laisse entraîner par son attrait, mais, je ne sais si elle aime véritablement et si elle se prévoit elle-même (1). » En résumé, cela veut dire que cette femme célèbre n'a jamais été achevée, que son caractère n'a point acquis de profondeur, ni son cœur de solidité, parce qu'elle n'a pas été éprouvée par la douleur : elle a passé comme un météore brillant, parce qu'elle n'a pas eu, comme les étoiles fixes, de noyau central ayant passé par le feu.

Après avoir fait la confession des autres, Mme Swetchine va faire la sienne ; elle écrit à une de ses intimes : « Ne me plaignez

(1) Lettres inéd., p. 30.

pas trop, ma bonne et tendre amie. Ce n'est pas sans douleur qu'une nature raide et violente comme la mienne peut être réduite (1). » Combien de natures excellentes, mais raides et violentes, ont besoin d'être réduites, assouplies, et d'acquérir l'élasticité de ces étoffes que l'on peut plier en tous sens sans les froisser jamais ! Il n'y a souvent qu'un moyen de les réduire, c'est la douleur physique ou morale, et quelquefois les deux ensemble ; il n'y a qu'un moyen de réduire la barre de fer, cette masse raide, qui ne plie jamais et casse tout ; soumettez-la à un feu de haut fourneau, elle deviendra souple et mobile comme l'eau, et vous lui donnerez la forme qu'il vous plaira. J'insiste sur ces comparaisons, Mesdames, parce que je voudrais vous apprendre à pénétrer de plus en plus la valeur philosophique des mots : vous avez entendu dire quelquefois : cette per-

(1) Ib. p. 45.

sonne a une tête de fer, un caractère de fer ; en effet, elle en a la raideur et le cassant. La Providence veut la réduire ; évidemment, ce n'est pas le contact moelleux de la prospérité qui en viendrait à bout ; alors Dieu permet qu'elle tombe dans la fournaise de la douleur.

Là, si elle ne contrarie pas la pensée du Père céleste, elle s'assouplit, elle devient propre à tout, elle sort de la fournaise avec une nouvelle forme, que ses vrais amis contemplent dans la joie de leur étonnement. Un philosophe païen, après avoir étudié les changements qui s'étaient opérés chez un de ses amis pendant le cours d'une maladie, s'écrie : « La douleur nous rend excellents : alors l'homme n'estime plus les richesses ; il ne méprise personne, il ne connaît plus l'envie. Alors il croit à la divinité, et il se souvient qu'il est homme (1). »

Savez-vous, Mesdames, comment se sont

(1) *Pline le Jeune*, l. 7, ep. 26, p. 640, éd. Nisard.

formées les pierres précieuses, ces substances limpides, cristallines, qui reflètent avec un si doux éclat la lumière du ciel, et que vous employez comme les plus beaux ornements de votre parure ? Une réunion d'éléments grossiers étaient en ébullition dans le sein de la terre ; sous l'action d'un feu violent, ils se sont combinés, ils se sont cristallisés, et, avec une forme radieuse, ils se conservèrent dans le sein de la terre, en attendant que la main intelligente de l'homme aille les découvrir et les arracher à leur tranquillité solitaire. Mais cela ne suffit pas pour plusieurs ; cela ne suffit pas au diamant, il a besoin d'être taillé, et pour cette opération on emploie un instrument d'acier recouvert d'une poussière fine et dure, et, lorsque cet instrument, qui tourne très-rapidement, a parachevé son évolution, le diamant a toute sa beauté et son éclat.

Ne sentez-vous pas que ceci n'est qu'une parabole ? Ne comprenez-vous pas que la pierre précieuse, que le diamant, c'est votre

âme, et que cette âme, pour arriver à sa perfection, a besoin de se dégager de l'argile, de passer par le feu de la douleur ? alors elle se cristallise avec des facettes radieuses, elle réjouit le regard de Dieu et de ses anges ? Ne sentez-vous pas qu'après la fusion, il faut encore la taille au diamant, et que cette taille s'opère par une lame d'acier qu'une main providentielle promène dans l'intérieur de votre âme, afin que rien ne manque à la beauté de ce chef-d'œuvre de la rédemption ? — Ah ! si le diamant matériel pouvait sentir et comprendre, s'il avait une voix, comme il remercierait le Créateur de le faire ainsi passer par les flammes, de l'épurer au milieu des ardeurs du feu ; comme il remercierait ensuite la main délicate qui, par une taille intelligente, lui fait des incisions pour le rendre encore plus beau. O vous, âme bien-aimée de Dieu, ô diamant du Christ, vous qui avez le sentiment et la voix, je viens de vous montrer, sous des images sensibles, la beauté

des opérations de Dieu sur vous et la tendresse qui dirige toutes ces opérations. C'est parce que Dieu vous aime, c'est parce que vous êtes un diamant, c'est-à-dire peut-être une nature privilégiée, que le Seigneur vous traite ainsi ; souffrez donc avec résignation et patience ; souffrez, car la nature est faible et l'homme n'est pas d'airain, comme dit le Prophète, mais que du sein de vos plus intimes douleurs, il s'élève un hymne pur d'amour et de reconnaissance.

Je ne finirais pas, si je voulais épuiser ce beau sujet. Aussi j'abrége, et cependant je veux encore vous indiquer très-rapidement deux images empruntées aux livres saints. — Voyez ce raisin vermeil, qui se développe dans toute la grâce de sa maturité ; il a demandé à la terre ses sucs les plus doux ; à l'astre du jour, ses rayons les plus chauds ; il est d'un merveilleux aspect, et sa couleur attire le regard. Mais ce raisin si beau doit se changer en vin encore meilleur que le fruit suspendu à la treille ;

et pour que cette métamorphose si désirée puisse s'opérer, il faut que le raisin soit broyé sous le pressoir ou sous l'instrument du vendangeur, il faut qu'il soit foulé aux pieds; et c'est de cette opération convenablement ménagée, que sortira cette liqueur divine, dont il est dit qu'elle a été faite pour réjouir le cœur de l'homme. Ainsi dans l'homme, le meilleur vin sort des grappes de son âme qui ont passé sous le pressoir. Le parfum d'Arabie a besoin aussi, non-seulement d'être broyé, mais d'être brûlé pour répandre ses plus suaves odeurs ; l'encens, dit l'Ecriture, doit être placé sur des charbons ardents, *quasi thus ardens in igne* (1). Aussi Moïse disait au grand prêtre : Levez l'encensoir, prenez le feu de l'autel et jetez l'encens sur le feu (2). De la même manière, reprend saint Grégoire le Grand, l'âme juste ne peut répandre ses plus suaves parfums, à moins

(1) Eccli., 50, 9.
(2) Numer, 16, 46.

qu'elle ne passe par le feu de la tribulation et de la souffrance (1).

N'avez-vous pas, Mesdames, rencontré de ces âmes d'élite dans votre vie, et quand je dis âmes d'élite, je ne parle pas le langage aristocratique; les âmes d'élite aux yeux de Dieu sont souvent dans les positions les plus obscures, comme aussi dans les classes les plus élevées; pour moi, je déclare en avoir trouvé dans le peuple et chez les pauvres, qui me confondaient.

Je reprends ma question : N'avez-vous pas rencontré des âmes d'élite, de ces caractères qui font du bien à voir, et qui réconcilient avec l'humanité ? N'avez-vous pas causé dans l'intimité avec ces riches natures, où tous les bons éléments de l'intelligence et du cœur sont fondus dans une exquise bienveillance ? N'avez-vous pas rencontré de ces natures ciselées comme le diamant, limpides comme le cristal, et ren-

(1) *Moral. præfat.*, c. 3, nº 6, t. 1, p. 519, lib. 23, c. 1, t. 2, p. 249, éd. Migne.

voyant la douce lumière du ciel ? De ces âmes comprenant tout à demi-mot, saisissant toutes les faces d'une question, et surtout celles qui touchent à la délicatesse du cœur ; de ces caractères, où les parfums les plus suaves de l'humanité idéalisée se rencontrent dans un merveilleux mélange, dont le souvenir est doux comme un rayon de miel, et retentit encore à nos oreilles comme une harmonie ? De ces hommes ou de ces femmes, ayant en tout l'instinct du beau, et portant la paix dans leur intérieur. Ces dernières paroles vous semblent peut-être des hyperboles : cependant je viens de traduire l'Ecriture Sainte, *Memoria Josue in compositionem adoris facta, opus pigmentarii. In omni ore quasi mel indulcabitur ejus memoria, et ut musica in convivio vini* (1). *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes, pacificantes in domibus suis* (2).

(1) Eccli., 19. 1-2.
(2) Eccli., 44, 6.

— Oui, je suis sûr que vous avez trouvé de ces natures ainsi restaurées par le Christianisme : eh bien ! ne doutez pas que ces âmes n'aient passé, sous une forme ou sous une autre, par le creuset de la souffrance. C'est la souffrance qui leur a donné l'intelligence de beaucoup de choses qui vous étonnent ; c'est elle qui a si bien ciselé le cristal de leur âme, c'est elle qui les a rendues bonnes, compatissantes, toujours portées à l'indulgence et à la commisération. C'est ce feu divin qui les a brûlées, et qui leur communique cette suavité de parfums que vous odorez à leur approche, et que vous emportez avec vous en les quittant : c'est elle qui a broyé peut-être ce raisin céleste, et qui a rendu ces âmes semblables à une coupe pleine de ce vin de l'affection, dont l'Écriture a dit qu'il était meilleur que l'autre, et qu'on le savourait avec suavité, à mesure qu'il vieillissait dans les vaisseaux du cœur.

Je suis convaincu, Mesdames, que si je

connaissais chacune d'entre vous de manière à décrire l'histoire complète de votre vie et de vos qualités, je retrouverais, à des degrés divers, quelques-uns des traits que je viens d'esquisser. La douleur est donc une grande chose, puisqu'elle produit de si magnifiques résultats : c'est notre première et principale institutrice, et l'homme, ainsi que la femme, n'ont leur éducation achevée qu'autant qu'ils ont passé par ses mains austères, mais savantes et maternelles. Mais il ne suffit pas de subir ses leçons, il faut les accepter avec amour et confiance, et, si nous pouvions nous plaindre, comme au temps du Sage, qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de femmes fortes, cela tient sans doute à ce que peu savent souffrir d'une manière chrétienne et par conséquent profitable. Les leçons du plus habile maître sont inutiles et même nuisibles, lorsque l'élève n'apporte ni intelligence, ni soumission. Il n'en a point été ainsi, il n'en sera point ainsi parmi vous,

Mesdames, et j'espère que, grâce à Dieu, le nombre des femmes fortes ira toujours en augmentant dans votre société, et avec un bataillon serré, nous pourrons plus facilement encore combattre la misère et continuer dans la ville l'apostolat de la vertu ; et vous savez que c'est le double but de notre œuvre.

SAINTE ÉLISABETH

—

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

II.

Sainte Elisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs.

N° 2.

AVANTAGES DE LA SOUFFRANCE.

III.

La souffrance
- Sel d'incorruptibilité.
- Source de bénédictions pour les œuvres de la vie.
- Expiation, couronne dans l'éternité.
- Imitation de N. S. souffrant.

Nihil horum timeas quæ passurus es.

Ne craignez aucune des épreuves qu'il vous faudra subir.

(Apoc., 2. 10.)

Vous avez dû admirer quelquefois ces vases de porcelaine que l'on fabrique à la belle manufacture de Sèvres. La finesse et la solidité de la pâte le disputent à la délicatesse des peintures qui ornent la surface

extérieure; l'élégance de la forme générale s'unit à la perfection des détails pour constituer un chef-d'œuvre. — Vous ne savez peut-être pas comment ces objets d'art peuvent acquérir une forme si belle et si gracieuse. On réunit d'abord des fragments de terre de différentes natures, on les réduit à l'état de pâte homogène par de nombreuses et successives pressions, ensuite on les façonne au tour, et on leur fait subir plusieurs cuissons. Les peintures qui ornent la surface doivent elles-mêmes recevoir le coup de feu. Il faut, en outre, que toutes ces opérations soient faites avec beaucoup d'adresse, et que la matière docile les accepte sans résistance. Alors seulement on obtient de ces vases magnifiques qui font l'ornement des salons des princes.

L'âme juste est souvent comparée, dans l'Ecriture, à un beau vase que Dieu prépare pour orner un jour le temple de la céleste Jérusalem. Ne soyez donc pas étonnées, si la pression de la douleur est néces-

saire pour réduire les éléments si variés qui composent ce vase précieux, si Dieu fait passer ensuite par le creuset, et si toutes ses différentes parties, à l'intérieur et à l'extérieur, tout ce qui tient à la solidité comme à l'ornementation, doit passer par le feu. C'est ainsi que, sur la terre, se confectionnent tous les chefs-d'œuvre ; que la pâte première s'appelle l'humanité ou bien matière argileuse, la loi est la même, *et egredietur purissimum* (1). *Certum est quod nisi hæc pressura et afflictio præcedat, nunquam in homine divina nativitas peragenda sit* (2).

Le développement de cette pensée a fait le sujet de notre entretien du mois de Janvier. Nous avons montré que la souffrance achevait la formation de l'homme, et lui donnait ce dernier coup de l'artiste qui termine son œuvre.

(1) Prov. 25, 4.

(2) Taulère, *in festo SS. Sacramenti*, serm., 2, p. 208.

Aujourd'hui, nous complèterons notre sujet en énumérant quelques autres avantages de la souffrance.

L'adversité est très-utile à notre persévérance : elle est, dit Origène, le sel qui empêche l'âme de se corrompre (1). C'est au sel que l'Océan doit son incorruptibilité; la mer, cette immense nappe d'eau qui recouvre la plus grande partie du globe, est une des œuvres du Créateur les plus belles et les plus utiles : elle met toutes les parties du monde en communication facile les unes avec les autres, elle nourrit un bien plus grand nombre d'êtres vivants que le sol terrestre, elle est le principe de cette grande circulation qui forme les nuages, les pluies, les fleuves, promène partout la fertilité, et revient aboutir au centre commun pour recommencer un mouvement qui ne doit finir qu'à la consommation de tou-

(1) *In numer. hom.*, 27, t. 3. p. 795.

tes choses. La mer offre à l'homme les plus magnifiques spectacles de la création ; elle est horriblement belle dans les tempêtes, elle est infiniment gracieuse quand elle se balance dans ses harmonieux mouvements, et vient, comme l'être le plus pacifique, expirer doucement sur la plage. Eh bien ! Mesdames, presque toutes ces merveilleuses propriétés de la mer disparaîtraient aussitôt, si le sel ne lui conservait son incorruptibilité. L'Océan deviendrait alors un centre d'infection générale, et le globe terrestre serait complètement inhabitable. — Ainsi la vie de l'homme a besoin d'être mélangée avec le sel des tribulations, afin de ne pas se décomposer successivement dans le sensualisme et l'abus des jouissances. La prospérité continuelle énerve, amollit, matérialise : nous l'avons vu dans nos précédentes instructions, elle ôte le sens du divin ; elle retourne en quelque sorte la proposition du poète latin, qui disait que la Divinité avait donné à l'homme des re-

gards naturellement dirigés vers les cieux, afin de lui rappeler sa céleste origine : la prospérité, au contraire, semble donner aux regards de l'âme une inflexion habituelle vers les choses inférieures. Aussi le Seigneur, dans son amour pour nous, permet que pendant la durée de notre pèlerinage, il y ait toujours dans notre vie un certain mélange de peines. Il n'en faut pas trop, parce que la nature est faible et que l'homme a besoin aussi d'une certaine dose de bonheur, et Dieu, qui est un bon père, ménage toujours une grande provision de joie et de plaisirs divins à l'âme fidèle ; mais le sel de la tribulation est nécessaire aussi, afin de conserver l'incorruptibilité de cette mer agitée qu'on appelle le cœur humain. Et ce double mouvement de flots contraires, composés alternativement d'eau douce et d'onde amère, ce double mouvement doit se continuer jusqu'à l'heure de notre mort, parce que toujours sur la terre notre âme serait en péril de perdre sa force et sa

beauté, et que cependant cette fille du ciel a besoin de la rosée des bénédictions célestes. Acceptons avec une joyeuse résignation ces conditions de notre existence ; et notre vie se passera au milieu de ces alternatives providentielles, en chantant l'hymne de l'Ecriture : Seigneur, nous savons que pour vos amis l'épreuve est suivie de la couronne, que la délivrance succède à la tribulation, qu'après la tempête vous ramenez la tranquillité, et qu'après les larmes vous nous préparez la coupe de la joie (1). C'est ainsi, du reste, que tout ici-bas naît, se développe et arrive à la maturité : c'est ainsi que la plante supporte les intempéries de l'air, les orages, les rigueurs de la saison ; puis viennent les ondées du printemps, les chaleurs vivifiantes du soleil, et ces douces et tranquilles températures qui préparent la maturité de la graine. Ame de l'homme, tu es une plante divine, ne sois

(1) Tobie, 3, 21, 22.

pas étonnée de voir l'histoire de la vie écrite sur les feuilles et la tige de la plante des champs.

La douleur est très-utile pour attirer les bénédictions de Dieu sur les œuvres dont nous sommes chargés et les faire réussir. Tous nous avons notre mission à remplir, notre part de bien à réaliser, dans ce grand mouvement de la création universelle. La sphère est, ici plus grande, ailleurs plus rétrécie ; mais partout, dans les positions élevées comme dans la chaumière, dans les cités populeuses comme dans le plus humble des villages, il y a du bien à faire, et ce bien doit être cueilli en partie sur l'arbre de la souffrance. Je ne parle point ici des tribulations que peuvent nous attirer nos imprudences, nos fautes, nos témérités, et que je pourrais appeler les excroissances d'une nature imparfaite. Il s'agit des peines qui sont inhérentes à la culture du bien, et que les hommes les plus sages peuvent rencontrer partout. Depuis

la déchéance, mais surtout depuis le Calvaire, notre œuvre divine vit de sacrifices et d'angoisses, et quand Dieu confie une mission à une âme, que cette mission soit obscure ou publique, exposée aux regards des hommes ou cachée dans l'ombre, il demande à cette âme la rosée de ses sueurs, de ses souffrances physiques ou morales, afin d'assurer la germination et la maturité du fruit. Il faut des sueurs pour féconder les campagnes ; il faut aussi des soupirs, des larmes, des angoisses, qui sont les sueurs de l'âme, pour attirer la bénédiction et la fécondité sur les œuvres de la grâce. — O vous donc à qui le Seigneur a confié un petit coin de sa terre dans cet immense champ du père de famille, et tous, plus ou moins nous avons quelques sillons à cultiver, armez-vous de courage et de patience. Evitez sans doute tous les sujets de contradiction que pourraient vous attirer vos fautes, vos ignorances, votre amour-propre, vos précipitations, car vous ne pour-

riez que vous en prendre à vous-mêmes, si vous souffriez ainsi. Mais, quels que soient votre tact, votre sagesse, vos précautions, attendez-vous à la tribulation, résignez-vous à porter le poids du jour et quelquefois les fatigues de la nuit, et soyez sûres que du côté peut-être où vous vous y attendiez le moins, votre cœur sera mis sous le pressoir. Dieu le permet ainsi, afin que votre âme, placée sous le pressoir, livre sa liqueur la plus précieuse et la plus parfumée. Il n'y avait peut-être pas d'autre moyen de l'extraire, et Dieu voulait l'avoir pour l'embaumer encore de sa grâce et la verser ensuite dans le parterre de son Eglise. Consolez-vous cependant et soyez dans l'allégresse ; vous avez semé dans es larmes, vous allez moissonner dans la joie, et la récolte sera proportionnée à vos peines et à vos douleurs. « Tant que le raisin n'a pas été placé sous le pressoir, dit saint Augustin, rien n'en sort ; en le broyant, on lui donne sa vraie fécondi-

té (1). » Image de l'âme juste ! il faut qu'elle soit brisée et quelquefois broyée, pour donner ce qu'elle a de meilleur, et les anges du ciel recueillent les gouttes de ce vin délicieux, pour le servir aux anges de la terre, et conserver le reste pour les jours de l'éternité.

Mères de famille, vous avez vos tristesses, vos préoccupations et souvent peut-être vos douloureuses angoisses ; si j'osais m'exprimer ainsi, je vous dirais, soyez dans la joie, ayez au moins la joie de l'espérance ; ces larmes du cœur, ces sueurs de l'âme qui sont extraites si douloureusement de votre être le plus intime, sont une rosée de bénédiction pour votre famille. Vous êtes un ange de salut pour votre maison, et un jour vous saurez tout le bien que vos souffrances auront procuré aux chers objets de votre affection. Le Prophète disait, en parlant du Messie : Parce qu'il a souffert

(1) *In Ps.* 55, nº 3, p. 737, t. 4.

et parce qu'il a livré son âme, il verra sa race glorieuse (1). Je vous appliquerai ces paroles, femme chrétienne, et je vous dirai : dans le ciel vous saurez que ce qui a sauvé votre mari et vos enfants, ce sont vos souffrances : chacune de vos douleurs que vous croyiez stérile était comptée par les anges et portée devant le trône de Dieu ; elle retombait en rosée de grâces sur ceux que vous aimez : et comme la rosée, ces grâces étaient peut-être invisibles, mais elles n'en étaient pas moins efficaces. Ce que je dis de la mère, je l'appliquerai à l'épouse, à la fille, à la sœur, à toute âme de femme transpercée par le glaive de la douleur, et laissant une trace des sueurs de l'âme dans le sentier de la vie.

Et vous aussi, Dames de miséricorde et filles de charité, vous aurez vos peines dans le chemin des bonnes œuvres ; quelquefois les personnes qui devraient vous aider vous

(1) Isaïe, 5, 3, 10, 11.

contrarieront, les mille froissements de l'amour-propre, les petits calculs des passions humaines qui se trouvent partout, même dans le monde religieux, et les coups d'épingles imprévus, tout vous fera souffrir. A moins d'en avoir fait l'expérience, on ne saurait imaginer tous les obstacles que l'on rencontre en faisant le bien : souvent ce ne sont que des grains de sable, mais, par leur nombre et leur continuel mouvement, ces grains de sable finissent par tellement fatiguer, que si l'on ne faisait pas le bien pour Dieu seul et sans espérer sa récompense sur la terre, on serait bien vite découragé. D'autrefois, ce seront les pauvres eux-mêmes qui, par leur insensibilité, leur ingratitude, feraient replier l'âme sur elle-même et dans la solitude de son isolement. — Oserais-je vous dire, Mesdames, que toutes ces difficultés doivent vous encourager, qu'elles seront une source de bénédictions pour l'œuvre, et que les ardeurs de votre charité persévérante

finiront par faire disparaître ces obstacles et les changer en moyens, et chasseront peu à peu ces nuages des passions humaines, comme le soleil, en continuant l'émission de ses chaudes ondées de lumière chasse les nuages et ramène une complète sérénité.

Ame fidèle, éprouvée par la douleur, quelles qu'en soient la forme et la cause, je vous en conjure au nom du Seigneur et de vos plus chers intérêts, livrez-vous tout entière, versez avec abondance vos sueurs et vos angoisses, versez le sang des affections les plus intimes qui ruissellent quand elles sont sous le pressoir; versez ce je ne sais quoi de divin qui jaillit toujours d'un noble cœur, quand il est traversé par un glaive, versez tous les jours cette liqueur céleste; il n'est pas de pluie aussi bienfaisante, il n'est pas de rosée aussi féconde; elle s'en va partout, comme dit le Prophète, réjouir et multiplier les sources de la vie, *in stillicidiis ejus lœtabitur germinans* (1)

(1) Ps. 64, 11.

Versez, alors même que vous ne devriez espérer aucune récompense sur la terre. Je vais plus loin : Versez surtout quand vous n'aurez rien à espérer comme récompense sur la terre, car il est des choses si belles, il est des sentiments si purs, si nobles, si désintéressés dans les âmes qui souffrent ainsi, que Dieu ne permet pas toujours à la créature de les récompenser, ni même de les connaître. Il ne faut rien moins que le bonheur du ciel pour payer certains dévouements, et Dieu est si jaloux de ces sortes de créances, qu'il s'est réservé le droit de les acquitter. Oserions-nous nous en plaindre ?

La douleur a encore d'autres avantages : elle expie nos fautes et nous prépare une belle couronne dans le ciel : nous ne ferons qu'indiquer ces grandes vérités chrétiennes ; leur développement serait un discours tout entier. — Qui n'a pas à se reprocher des fautes ici-bas ? Qui n'a pas à rougir plus ou moins en évoquant quelque

souvenir de sa vie passée ? Or, c'est une loi générale, que la faute appelle une expiation, et qu'elle a des comptes à rendre à la justice divine : la douleur et les peines de la vie sont la monnaie avec laquelle nous pouvons satisfaire à la justice, et quand l'amour accompagne la souffrance, chaque petite pièce de monnaie se change en or. A ce point de vue, qui oserait se plaindre et accuser la Providence ? Prisonnier renfermé dans la cellule de la douleur, votre vie n'est-elle pas écrite sur la muraille de la prison ? Lisez-la, ce sera peut-être la réponse à vos plaintes. — Ah ! je comprendrais que vous pussiez vous plaindre de la trop grande bonté de Dieu, qui a eu pitié de vous selon l'étendue de son infinie miséricorde : je comprendrais que vous pussiez reprocher à la justice de Dieu d'oublier ses droits ; mais vous plaindre, comme si vous étiez injustement frappées ! c'est sans doute un oubli de votre part. Alors même que, dans un cas déterminé, la créa-

ture serait injuste à votre endroit, le coup qu'elle vous porte a, sous la haute direction de Dieu, une raison de justice. Si vous ne devez rien pour cette traite que l'homme a tirée sur vous d'une manière inique et pour vous arracher un paiement injustement sollicité, soyez heureux de l'accepter et de la faire accepter à la Providence pour acquitter toutes ces vieilles dettes dont les titres sont écrits dans les archives secrètes de votre vie. Parcourez ces registres de vos souvenirs intimes, et alors même qu'il ne s'y rencontrerait pas de fautes très-graves, vous trouverez peut-être, en calculant le nombre de vos misères, de vos infidélités, de vos coupables négligences, que Dieu est encore trop bon pour vous.

Après l'expiation, viendra l'heure de la récompense. Un philosophe païen a dit que le juste aux prises avec la douleur était un spectacle digne de fixer le regard de Dieu (1).

(1) Sénèq., *de Prov.*, c. 2, p. 127.

Puissiez-vous le comprendre, âme éprouvée, et que cette pensée soit un baume pour votre cœur ; le Seigneur a les yeux ouverts sur vous, non-seulement des yeux d'amour et de paternelle complaisance; on dirait presque que ce sont les regards d'un débiteur qui prépare le paiement d'une créance. Chacune de vos douleurs, si vous savez souffrir chrétiennement, est recueillie par les anges et conservée comme une perle précieuse. C'est une semence confiée à la terre du ciel et qui vous rapportera au centuple. Chacune de vos larmes sera la rosée du matin qui développera la graine céleste et en accélèrera la croissance. Chacune de vos larmes se changera en perle ; c'est là, si je ne me trompe, un proverbe vulgaire, et comme beaucoup de proverbes, cette parole renferme un sens profond qui n'est pas toujours compris. La perle, cette substance si précieuse et si recherchée, est la fille de la douleur dans l'organisation d'un petit coquillage. Pour la création de cet objet merveilleux, il faut que

l'animal soit blessé dans sa constitution intime, et autour de cette blessure s'agglomèrent sous une forme arrondie des atomes translucides, qui préparent ce que les Orientaux appellent *les larmes de la mer, et la goutte de rosée solidifiée.* Ainsi, les perles qui forment notre couronne dans l'éternité sont préparées tous les jours par les glaives de la douleur. — Il faut se placer à ce point de vue pour résoudre l'énigme de la souffrance : quiconque entendra la vie autrement, et la considérera seulement dans ses tristes actualités, en la séparant de l'éternité et de nos immortelles destinées ; quiconque n'examinera que le présent, devra nécessairement rencontrer à chaque pas des questions insolubles, et retomber continuellement dans des abîmes de contradiction, où il peut être exposé à laisser sa foi, sa raison et les saintes espérances du cœur. Pour nous, chrétiens, la vie n'est explicable que par ses relations avec un monde meilleur : nous savons

qu'un jour, nous nous réjouirons de ces heures d'angoisse que nous avons à traverser sur la terre, et si les regrets pouvaient exister là-haut, nous aurions peut-être celui de n'avoir pas eu assez d'occasions de porter sur nous les stigmates de J.-C., et nous comprendrons avec St Paul que les tribulations légères et transitoires de cette vie ne peuvent pas être mises en parallèle avec la gloire et le bonheur du moindre des élus (1).

Il est une autre pensée que j'ai réservée pour la fin : les âmes aimantes comprendront que c'est comme le dernier mot de la douleur. Le Christ a souffert, dit l'Apôtre, en nous laissant l'exemple, afin que nous marchions sur ses traces ; le Christ a souffert dans son corps, dans son âme, dans son honneur ; il a souffert les injures, les trahisons, les inquiétudes, et le glaive de la douleur n'a épargné aucune région de son

(1) Rom. 8-18.

être. L'âme qui aime J.-C. veut souffrir pour ressembler à J.-C., et il n'y aurait pas d'autre raison de souffrir, que celle-là lui suffirait, parce qu'elle est bien convaincue que puisque le Christ a eu sa vie si douloureuse, il faut que la souffrance ait de hautes et sublimes raisons. L'âme aime donc à souffrir parce que le Christ a souffert, et que l'amour veut devenir semblable à ce qu'il aime ! Aussi, quand l'âme est triste de ces tristesses sans nom qui traversent les régions intimes, comme les nuages sombres et glacés de l'hiver, elle se rappelle le Jardin des Olives, elle souffre avec le Christ, elle est triste avec lui, et, dans cette tristesse ainsi endurée, il y a un charme infini que la nature ne saurait comprendre. Quand le cœur est blessé par l'ingratitude et la perfidie des créatures, il songe à la trahison de Judas, au reniement de St Pierre, et ce souvenir est pour lui une force et une consolation ; si l'âme se voit isolée au milieu de la foule, et ressen-

tant le contact glacial de cette solitude intime, elle voit le Christ sur la croix, seul, dépouillé de tout, et elle redit avec lui l'hymne de l'espérance : Mon père, je remets mon âme entre vos mains. Aussitôt, elle sent qu'elle n'est plus seule, et la pensée de Dieu lui devient la plus douce compagnie. Dans les aridités, dans les dérélictions intérieures où il semble que Dieu lui-même nous abandonne, l'âme se souvient du cri du Sauveur sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? puis elle s'endort sur la croix, bien convaincue qu'à son réveil elle verra Dieu dans sa bonté et dans sa gloire. Cette âme, j'allais dire malheureuse, mais je me reprends et je dis, cette âme bienheureuse arrive ainsi à suivre toutes les stations douloureuses du Calvaire ; elle recueille les gouttes de sang que le divin Sauveur a laissé tomber depuis le Jardin des Olives jusqu'au crucifiement ; elle prend avec un religieux respect et un ardent amour ces gouttes

précieuses, elle les verse sur chacune de ses plaies, pour mélanger ses douleurs avec celles du Christ. Mais, chose merveilleuse ! chaque goutte du sang du Christ guérit nos blessures et les transforme en cicatrices glorieuses. Chaque goutte du sang du Christ calme nos douleurs, les transforme même en source de joies profondes. Il est vrai que le Christ nous fait une nouvelle plaie au cœur, mais de cette plaie nouvelle on ne voudrait jamais guérir, parce que c'est la plaie de l'amour divin.

J'ai essayé, Mesdames, de balbutier avec vous le catéchisme de la douleur, et de vous en faire comprendre le sens mystérieux. Madame de Staël a dit : « Le culte de la douleur, le Christianisme contient le vrai secret du passage sur la terre (1). » En effet, la religion seule peut nous donner sur cette grande question une solution satisfaisante. Vouloir bannir la douleur de ce monde,

(1) *Corinne*, l. 4, ch. 3, p. 66, éd. Charp.

c'est une chimère, et c'est peut-être une des principales chimères de notre époque, une des principales causes de nos malheurs particuliers et publics. On fait entendre au peuple que l'homme, avant tout, est fait pour jouir, et que s'il ne jouit pas, c'est la faute des riches et des gouvernements; on lui prêche tous les jours que cette terre est la fin de notre existence, et que nous devons y trouver un bonheur à peu près complet, en dehors des promesses d'une vie future dont l'existence est au moins problématique. Alors, le peuple se dit à lui-même que s'il souffre, c'est donc contre les lois de la création, et il invoque perpétuellement les révolutions comme le seul moyen de rappeler les classes supérieures à leurs devoirs. Je ne fais qu'indiquer cette idée en passant, mais soyez sûres que je touche en ce moment à un des plus graves problèmes sociaux, et la manière dont certains économistes et certains philosophes veulent le résoudre, sera une source intarissable de

cataclysmes sociaux. Vouloir bannir de ce monde la douleur physique et morale, c'est donc une chimère ; et ceux qui, tournant en dérision les principes chrétiens, voudront résoudre le problème par des utopies, rencontreront une main de fer que les anciens appelèrent la nécessité, et cette main de fer les rappellera vigoureusement à l'ordre. Mais, si le désir de bannir la souffrance est une chimère, la pensée de l'expliquer en dehors du Christianisme sera toujours une illusion, et une illusion qui aura pour terme la déception la plus amère et la plus cruelle. Oui, la douleur, malgré son amertume, et peut-être à cause de son amertume, a une grande mission à remplir ici-bas, mission la plus belle et la plus glorieuse de toutes ; elle est chargée de faire l'éducation du genre humain, et de le préparer aux splendeurs d'un autre monde ; elle est chargée de préparer ce diamant royal qu'on appelle l'âme de l'homme, de le tailler, de le polir, parce qu'il doit être présenté au grand roi de

l'éternité. Au commencement, et ce que je vais dire est la réponse à beaucoup de questions, il ne devait pas en être ainsi : l'homme devait aller à Dieu par la ligne droite des jouissances surnaturelles ; je traduis en ce moment la belle pensée de St Bonaventure : *Si homo non peccasset, non cum asperitate, sed cum omni lenitate pervenisset ad finem suum* (1). Si l'homme n'avait pas péché, il serait arrivé à sa fin par une route pleine de douceur et sans aucune aspérité. — Roi déchu, c'est la douleur qui, par une ligne brisée, le ramène aux plaisirs spirituels, et de là il continue sa route vers le ciel. L'humanité, si vous voulez me permettre cette comparaison, est comme un train de chemin de fer qui a perdu sa route ; elle a déraillé dans cette course magnifique qui la conduisait au ciel. La douleur est la locomotive qui va reprendre les trains égarés dans les plaines

(1) 2 sent. dist. 30, art. 1, q. 1, t. 2, p. 75.

de ce monde, et arrive, après un pénible labeur, à les remettre sur la voie.

Il me souvient, Mesdames, il y a bientôt seize ans, d'avoir admiré à Paris nos troupes qui revenaient de Crimée : qu'elles étaient belles à voir! — Mais savez-vous ce qu'il y avait de plus beau, ce qui arrachait des larmes de compassion, de fierté et de bonheur, c'était de voir les régiments où les braves étaient mutilés, couverts de nobles blessures ! Il me semble encore apercevoir un général qui se tenait à peine sur son cheval et de son bras mutilé saluait la foule ! Des tonnerres d'acclamations retentissaient dans cette grande capitale alors si joyeuse et si triomphante. Jamais la plus belle parade de troupes magnifiques, pleines de vigueur et de santé, n'aurait soulevé de pareils applaudissements.

Voilà, Mesdames, ce que produit sur le cœur de l'homme l'idée du sacrifice et du courage qui a laissé une partie de son être sur le champ de bataille. Un homme blessé,

un homme défiguré, un homme mutilé pour la patrie est plus beau que l'homme dans la splendeur de la jeunesse et d'une santé florissante.

Ah ! quand un jour dans le ciel nous verrons toutes les phalanges des élus, avec les cicatrices de leurs blessures, avec la trace du sang qu'ils auront versé dans le chemin de la vie, nous comprendrons que Dieu ne devait pas enlever à la création son plus beau spectacle, et que la souffrance était nécessaire pour donner à l'humanité sa plus belle couronne et sa plus éclatante beauté.

Le Christ a dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même et qu'il me suive tous les jours de sa vie. » Voilà la loi de l'humanité régénérée ; mais, dans l'accomplissement de cette loi qui paraît si sévère, le Christ nous ménage d'étranges surprises, car il est si bon, même dans ses apparentes rigueurs ! Quand nous nous levons courageusement pour lui obéir,

le divin sauveur nous aide à porter cette croix ; il se charge même du côté le plus lourd, et il arrive un moment où l'on dirait qu'il a tout pris sur ses épaules divines, tant le poids nous est devenu léger ! C'est l'heure où l'on goûte la suavité de ces autres paroles : « Prenez mon joug, car il est doux et léger, et en le portant vous trouverez le repos de l'âme. » Alors, l'âme erre délicieusement dans un monde de merveilles qui lui semblent contradictoires : comment un joug peut-il être doux ? comment un fardeau peut-il être léger ? St Augustin explique ces apparentes contradictions par une gracieuse image : « Voyez un oiseau qui vole, il porte ses ailes, et cependant ce sont plutôt ses ailes qui le portent. Si vous lui ôtez ses ailes, il semble que vous lui ôtez un fardeau, et cependant, devenu en apparence plus léger, il ne peut plus s'élever dans les airs : donnez-lui ce qui semble le rendre plus pesant, et aussitôt il reprendra son essor. De même la croix, elle semble

appesantir l'âme; et cependant, quand on la porte chrétiennement, elle donne à l'âme de la légèreté, de la suavité, de la joie, et une facilité merveilleuse pour s'élever des basses vallées de ce monde jusqu'aux régions sereines du ciel (1). » — Puissiez-vous, Mesdames, attacher ces pensées de St Augustin, les attacher en forme d'ailes autour de votre âme! Alors, elle deviendra meilleure, plus légère, plus souple, comprenant mieux la vie, se servant de tout, même des plus rudes épreuves et des potions les plus amères, pour s'améliorer, se perfectionner, se rendre plus digne de Dieu ; et, par un mystère de corrélation divine, quand nous sommes plus dignes de Dieu, nous sommes plus heureux et plus dignes de nos frères, *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (2).

(1) In Ps. 59, nº 8, t. 4, p. 828.
(2) Rom., 8. 28.

APPENDICES

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA

CHAPELLE DE L'ARCHEVÊCHÉ

A L'OCCASION

DE LA FÊTE DE SAINTE ÉLISABETH

PATRONNE

DES DAMES DE MISÉRICORDE DE REIMS

Le 24 Novembre 1874

PAR M. l'ABBÉ V. TOURNEUR

Vicaire capitulaire,
ancien Vicaire Général de S. Ex. Mgr LANDRIOT,
Archevêque de Reims.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DE L'ARCHEVÊCHÉ

à l'occasion de la Fête de Sainte Elisabeth

PATRONNE DES

Dames de Miséricorde de Reims

Le 24 Novembre 1874

Defunctus adhuc loquitur.
Il n'est plus, et il parle encore.
(S. PAUL, Hebr., XI, 4.)

MESDAMES,

Telles sont les paroles appliquées autrefois par saint Paul au juste Abel : il n'est plus, et pourtant il ne cesse pas d'intercéder pour nous auprès de Dieu, et de nous édifier par les souvenirs qui nous restent de lui, *defunctus adhuc loquitur*. Mais aujourd'hui, dans l'assemblée des *Dames de Miséricorde*

de Reims, réunies dans cette chapelle archiépiscopale, pour y célébrer la fête de sainte Elisabeth, choisie pour leur modèle et leur patronne, par celui qui a su vivifier et transformer leur œuvre, puis-je faire autre chose que de les lui appliquer à lui-même? — *Defunctus adhuc loquitur*, du fond de son tombeau, sa voix éloquente s'élève encore pour leur parler! — Il vous parle, n'est-il pas vrai, Mesdames, par les souvenirs qui se pressent ici de toutes parts? — Cet autel, sur lequel il offrait pour vous le saint sacrifice, votre reconnaissance l'avait orné, vous aimez à l'y revoir encore, par la pensée, dans la douce majesté du Pontife et du Père, laissant couler sur vous, de ses lèvres, les flots de vérités, de consolations et de lumière qui débordaient de son esprit et de son cœur. Ces voûtes ne semblent-elles pas avoir gardé les échos de ses paroles, pour vous les renvoyer encore aujourd'hui, *defunctus adhuc loquitur?* Ne le voyez-vous pas toujours dans le salon

voisin, familièrement assis comme un père au milieu des siens, provoquant leurs questions, y répondant avec une bonté, une ingénuité qui les charmait ? — C'est là aussi, dans cette même salle, que vous l'avez contemplé pour la dernière fois, étendu par la mort sur un lit funèbre, et gardant, même après son trépas, ce sourire, cette calme et majestueuse sérénité que vous aviez si souvent admirés pendant sa vie. Ah ! dites-le moi, vous toutes qui êtes venues vous agenouiller filialement à ses pieds, pour adresser à Dieu, en faveur de son âme, la plus fervente de vos prières, est-ce que vous n'avez pas entendu votre Archevêque vous remercier, en faisant retentir dans vos cœurs de suaves accents ? — Est-ce que vous les avez oubliés, ces accents ? — Non, sans doute ! Il vous parle, il vous parlera toujours, *defunctus adhuc loquitur*. Loin de moi, Mesdames, la pensée d'essayer seulement une nouvelle oraison funèbre, après celle qui vous a si fortement émues. Mais,

réuni en ce moment à la famille privilégiée de l'illustre archevêque de Reims, Mgr Landriot, je voudrais répondre aux désirs de ses enfants, comme aux miens, en leur disant, simplement et en deux mots, comment il leur parlera toujours : 1° par les *souvenirs* qu'il leur a laissés ; 2° par les *livres* qu'il a écrits pour eux. — *Defunctus adhuc loquitur,* il n'est plus, et il nous parle encore. Ai-je besoin de solliciter votre attention ?

I

Le principal *souvenir* que nous laisse Mgr Landriot, et qui résume toute sa vie, c'est qu'il fut un véritable *Apôtre*. Mais, pour vous faire apprécier la grandeur de cet éloge appliqué à un évêque, permettez-moi, Mesdames, une courte explication.

Sans doute, N.-S. J.-C. est le modèle accompli de tous les chrétiens, et l'âme la plus parfaite sera celle qui saura s'en rapprocher le plus. Mais n'est-il pas évident que, s'il est le type achevé de la sainteté intérieure par sa vie intime, il n'y a qu'un bien petit nombre d'âmes qui soient appelées à le reproduire tout entier, en ajoutant, à l'imitation de son cœur divin, la répétition des actes de sa vie publique. De ce nombre sont les apôtres et leurs successeurs ; et, parmi eux, le plus admirable sera celui qui aura su marcher le mieux sur ses traces. —

Or, écoutons l'Evangile. Après les préparations de Nazareth, dans l'obéissance, le recueillement et la prière ; après qu'il a reçu visiblement le Saint-Esprit dans les eaux du Jourdain, et qu'il a subi l'épreuve des quarante jours au désert, Jésus commence sa vie publique et ce ministère des âmes, qui devra durer sur la terre jusquà la fin des temps. — Que fait-il ? — Une seule chose, pour ainsi dire : *il prêche !* Entendez-le, sur la montagne ; sur les bords du lac ; au désert, où les foules le suivent ; dans la synagogue ; dans le temple... partout, toujours ! Il explique en particulier aux disciples, ce qu'il n'a qu'indiqué en public. Il accueille Nicodême pendant la nuit ; il accorde de longs entretiens à Marthe, à Marie, à la Samaritaine. Ses miracles ne sont que la confirmation de ses discours : *Ut credant quia tu me misisti* (1), dit-il au moment de ressusciter Lazare. Et quand l'heure est

(1) Joan., 11, 42.

venue de garder le silence, après le long et admirable sermon qui suivait la cène, il monte au Calvaire pour prêcher, par ses exemples, ce qu'il avait si souvent recommandé par sa parole : l'obéissance dans l'épreuve, la patience, l'amour de Dieu, la fidélité à la prière, le ciel par la croix.

Il monte au ciel, mais ses apôtres continueront sa mission : *euntes docete!* allez, enseignez (1). Rien ne les distraira, pas même le soin des pauvres, si sacré pour l'Eglise ! les diacres s'en occuperont ; mais eux, ils prêchent, *nos vero ministerio verbi instantes erimus* (2). Pour nous, disent les apôtres, nous nous appliquerons au ministère de la parole, jusqu'au jour où il faudra nous en aller au ciel en versant notre sang. Leurs disciples recevront la même consigne, *Prædica verbum, argue, increpa, obsecra, opportunè, importunè...* (3). Reprenez,

(1) Matth., 28, 19.
(2) Act., 6, 4.
(3) 2 Tim., 4, 2.

priez, prêchez, à temps, à contre-temps, tel est l'ordre donné par saint Paul à Timothée, et par lui à tous les évêques du monde.

O saint évêque que nous pleurons, qui donc l'a mieux observée que vous, cette consigne dans laquelle se résume, pour ainsi dire, tout l'apostolat de vos modèles, depuis J.-C. jusqu'à nos jours? Instruire, semer à pleines mains la bonne nouvelle; prêcher, prêcher toujours! C'est votre œuvre, c'est votre vie. Un des amis qui vous ont le mieux connu, résume en deux mots votre règle de conduite, quand la Providence vous formait au gouvernement des diocèses, par l'administration d'un séminaire. « Ne rien faire, ne rien laisser faire, faire faire (1). » Vous abandonniez aux coopérateurs que vous vous étiez choisis tous les détails des affaires, mais vous les surveilliez, mais vous les dirigiez en toutes choses,

(1) *Notice*, par M. l'abbé Duchêne, supérieur du petit Séminaire d'Autun, p. 16.

sans vous charger personnellement d'aucune. Il n'y a qu'un travail dont vous vous réserviez le fardeau, si accablant quelquefois, c'était celui de la prédication évangélique : stations d'Avent et de Carême, tournées pastorales, dont chaque jour, pendant plusieurs semaines, ramenait un sermon nouveau, et le plus souvent en plein air; pèlerinages, bénédictions, ou d'églises, ou de cloches, ou de chemins de fer, ou de vaisseaux, ou de calvaires; car, tel fut le sujet de son premier sermon d'évêque, comme de son dernier ! L'infatigable apôtre est toujours prêt. — Et vous savez comment, Mesdames ? — C'est que toute sa vie se concentre dans cette préparation. Voyez-vous cette lampe qui s'allume à une heure où tous dans la cité ont encore besoin de prolonger leur sommeil ? — C'est celle de votre Archevêque. — Tout à l'heure, quand il aura fortifié son âme par la prière, et offert pour nous le saint sacrifice, il commencera cette longue étude, ininterrompue pendant six heures en-

tières. Il lira, la plume à la main, tous les Pères de l'Eglise, tous les auteurs de l'antiquité profane, tous les écrits des penseurs modernes, et jusqu'aux littérateurs et aux poètes. Il en extraira d'immenses matériaux, remplissant près de mille cahiers différents; et quelque sujet qui s'offre à traiter, ou que les circonstances lui imposent, il est prêt! — Que la guerre amène nos vainqueurs au pied de sa chaire? — Qu'il faille des leçons adaptées aux événements qui ne se reproduisent pas deux fois en un siècle, et qu'aucune sagacité humaine n'aurait pu prévoir? — Il est prêt!.. Vous n'avez pas oublié, plus que moi, l'admiration, l'émotion qui nous suspendait à ses lèvres pendant ces jours d'angoisse.

Est-ce tout? Non. Notre futur Archevêque avait treize ans quand il perdit sa mère. Mais la reconnaissance et l'affection filiale avaient laissé dans son âme une ineffaçable empreinte. En sa mère, il aimait toutes les mères. Il comprenait de plus, que, dans

ce siècle affairé, dans ce siècle où l'ignorance des vérités religieuses et l'indifférence pratique ont fait parmi les pères de familles tant de ravages, il n'y a qu'un seul moyen de raviver la foi et d'en sauver les restes : c'est de la développer et de l'affermir au cœur des mères ; car ce seront elles qui la transmettront à leurs enfants. De là naquirent, ou se développèrent, ces deux œuvres de charité, de La Rochelle et de Reims ! Il attirait vos cœurs par l'appas irrésistible pour vous, du bien à faire, et des pauvres à soulager ; et il en profitait, pour y semer ce bon grain de l'Evangile, qui, reçu dans une terre excellente et bien préparée, a tant de fois centuplé ses fruits. Ce que la prédication avait ébauché, la causerie du salon l'achevait ; l'entretien du cabinet et du confessionnal y mettait la dernière main ; et souvent, la correspondance allait perfectionner au loin le bien commencé par la parole. Et pourtant ce n'est pas tout ! la part la plus riche, la plus

précieuse de cette parole si sainte, était réservée aux épouses de Jésus-Christ, qui se sanctifient dans le cloître, afin de mieux prier pour vous ; ou qui se dévouent à vous donner un jour, par l'éducation de vos filles, des aides et des remplaçantes dignes de vous.

Et voilà, Monseigneur, comment vous avez été Apôtre, et comment vous avez fidèlement imité Jésus-Christ Notre-Seigneur, dans les travaux incessants de la vie publique. *Euntes docete.* Il restait la dernière prédication, celle de la souffrance ! Pourrions-nous oublier jamais comment vous nous l'avez donnée ? Quelle patience, quelle douceur, quelle résignation à la volonté divine, quel constant oubli de vous-même, pour ne penser qu'à ceux que vous aimiez ! O saint Pontife, nous nous sommes unis de grand cœur aux triomphantes funérailles que vous a décernées la reconnaissance de toute une cité ! Nous vous avons suivi, au lieu où, confondu avec les Prin-

ces de l'Eglise et avec les saints, vous attendez comme eux le jour de la résurrection. Toujours cette place nous sera sacrée, car elle est pour nous la tombe d'un père; nous aimerons à y prier pour vous, en attendant le jour désiré, où le cœur divin de Jésus, se faisant le gardien de votre propre cœur, nous apprenne à nous souvenir chrétiennement de vous et à vous aimer plus filialement, en lui et pour lui. Et c'est ainsi que toujours vous nous parlerez par le *souvenir. Defunctus adhuc loquitur.*

J'ai ajouté, Mesdames, que Mgr Landriot vous parlera encore par ses ouvrages.

II

Ils sont précieux, certainement, les *Souvenirs* que je viens de vous rappeler, et vous les estimez à leur valeur ! Et pourtant, malgré nous, ils s'affaibliront avec les années ! Dieu a voulu que, sur cette terre si justement appelée une *Vallée de Larmes*, l'homme possédât le don d'oublier ; et ce don est un des plus visibles bienfaits de la Providence. Que deviendrions-nous, en effet, si la mort d'un père, d'une mère, d'un mari, d'un enfant mille fois aimé, pesait à jamais sur notre âme aussi cruellement qu'au premier jour ? Que deviendrions-nous, si les plaies de notre cœur ne se cicatrisaient avec le temps, quand le cours des années nous apportera de nouvelles blessures, aussi navrantes que les premières ? Vous ne l'avez pas ainsi voulu, ô mon Dieu ! et pour nous rendre possible notre tâche ici-bas, vous

permettez que les souvenirs les plus tristes s'atténuent et se perdent dans un lointain consolant et doux. Ainsi en arrivera-t-il certainement des souvenirs laissés par notre illustre Archevêque.

Mais, grâce à Dieu, à côté de ses *souvenirs,* il nous a donné des *œuvres*, à l'aide desquelles il sera toujours vivant, toujours agissant, toujours parlant au milieu de nous ; et jusqu'aux âges les plus lointains, ceux qui viendront après nous pourront dire, comme nous le disons aujourd'hui : *defunctus adhuc loquitur,* il n'est plus, et il nous parle encore. Je veux rappeler, Mesdames, les précieux *livres* qu'il a composés pour vous.

Pendant sa vie, vous étiez heureuses de l'entendre, et quelque multipliés que fussent ses discours, vous ne l'entendiez jamais assez. Que de fois vous auriez voulu recourir à ses conseils ? Mais le respect, la timidité, l'embarras des affaires, l'éloignement, ne vous permettaient pas de pénétrer

jusqu'à lui, ou même d'oser solliciter une audience. Ses livres vous parleront, vous répondront toujours ! Ils seront toujours prêts, non pas à ses moments, mais aux vôtres. Le jour, la nuit, vous le trouverez ; il vous suit jusque dans votre sanctuaire le plus intime, il s'assied à votre chevet pour vous parler de Dieu. A quelque heure que vous le vouliez, il est là, vous prodiguant ses comparaisons gracieuses, ses observations si pleines de finesse, sa science profonde de tous les mystères du cœur, sa bonté toujours spirituelle, excitant la sensibilité de l'âme pour mieux la soulager, la nourrissant des doctrines de la piété la plus solide, toute formée de la moelle substantielle de la Tradition catholique, appliquée par le sentiment exquis des besoins de notre siècle, et vivifiée par la piété la plus sincère.

Ah ! Mesdames, jouissez de tous ces beaux livres ! Que dis-je ? soyez-en justement fières, car ils ont été composés pour vous ; ils vous sont dédiés ; ils portent vos

noms à côté du sien; et, grâce à eux, grâce aux traductions qui en sont faites dans toutes les langues de l'Europe, vos *Associations* de La Rochelle et de Reims sont connues du monde entier! Partout où, en français, en anglais, en italien, en allemand, on savoure les délicieuses pages de la *Femme pieuse*, ou de la *Femme forte*, on porte une sainte et légitime envie à celles qui les ont entendues tomber des lèvres du pieux auteur, et à qui elles ont été primitivement adressées.

Mais voici quelque chose de bien plus précieux! Votre *Association de la Miséricorde* vous est doublement chère. Vous l'aimez pour les pauvres, que vous êtes heureuses de soulager; vous l'aimez plus encore pour vous-mêmes, car elle est, vous le reconnaissez, un tout-puissant secours pour vos âmes, par la prière commune, par les pensées qu'elle vous suggère, par les instructions qu'elle vous procure. Eh bien, voulez-vous apprendre à l'aimer da-

vantage en vous pénétrant plus intimement de son esprit ? Appelez le restaurateur, le fondateur de votre œuvre. Il vous rapportera, dans les premières pages du livre *Des Péchés de la Langue,* l'éloquente instruction qu'il vous adressait d'ici même le 21 mars 1868. Et sa parole si suave ne se contentera pas de frapper vos oreilles, comme un concert harmonieux, sans vous laisser le loisir de l'admirer en détail autant que vous l'auriez désiré. Fixée pour jamais par l'impression, elle vivra pour vos yeux ; et vous pourrez, tout à l'aise, la méditer, vous en pénétrer, afin de la traduire plus parfaitement dans vos actes. Vous lui aviez demandé au premier jour de vos réunions : *quid faciemus* ? Monseigneur, que ferons-nous ici ? et il vous a répondu : nous nous *réunirons*, pour centupler l'efficacité de nos aumônes, en groupant nos ressources. Nous *prierons* en commun, parce que là où deux ou trois sont réunis au nom de Dieu, il est toujours au milieu d'eux pour

les exaucer. Nous *méditerons* ensemble sur les devoirs de la femme chrétienne, parce que son action sera d'autant plus influente pour le bien, qu'elle connaîtra mieux son devoir, et qu'elle saura mieux en apprécier l'importance.

Mais que fais-je, Mesdames, par cette analyse sèche et décolorée, moins complète qu'une table des matières ? Allez à l'Auteur ! car il vit dans son livre et il vous parle toujours, *defunctus adhuc loquitur !* Lisez, méditez, étudiez à fond ces leçons d'un grand Evêque, écrites, composées spécialement pour vous ! Elles ont leur place dans toute bibliothèque de Dame qui aime à comprendre sa religion, à côté des beaux traités de Fénelon ou des immortels conseils adressés par saint François de Sales à sa chère Philothée. Mais ceux-ci ne sont plus appliquables en tout ; le temps où vivaient leurs auteurs différait trop du nôtre ! Ceux de Monseigneur Landriot, au contraire, extraits, pour le fond, de l'immuable doc-

trine de N. S. J.-C. et des Saints, sont rendus éminemment pratiques pour vous, par les détails de mœurs les plus précis, et d'autant mieux appropriés à vos besoins, qu'ils ont été recueillis sur la nature même, comme de vraies photographies, dans vos salons, dans vos entretiens, au milieu de vous, par l'observateur le plus sagace.

Venez, Mesdames, lui demander souvent ce que vous avez à faire pour être vraiment chrétiennes, *quid faciemus?* Et il vous l'enseignera tout aussi éloquemment que quand vous aviez le bonheur d'entendre sa parole, *defunctus adhuc loquitur.*

La femme chrétienne, vous dira-t-il, doit avant tout être *forte.* La vertu se fonde sur une volonté énergique et solide, et non pas sur le sable mouvant de velléités inconstantes. Pour être *forte*, il est nécessaire qu'elle soit *pieuse,* c'est-à-dire, qu'elle aime Dieu, avec une tendresse filiale, comme on aime un père. Car alors, elle aura confiance en lui, elle saura s'appuyer sur lui et re-

courir à lui par la prière. Ses résolutions deviendront inébranlables, parce que la grâce en sera le soutien. Sa piété la rendra fidèle aux saintes pratiques qui sont l'aliment de l'âme : l'oraison, qui parle à Dieu; la lecture pieuse, qui écoute Dieu en écoutant les saints; la réception des Sacrements, sans lesquels la vie ne saurait ni s'alimenter, ni se soutenir. L'âme chrétienne, usant de ces moyens, marchera de vertus en vertus; *l'humilité* sera sa compagne; elle chassera, et la jalousie, et la vanité, et l'amour-propre, ces sources intarissables des *Péchés de la langue*, laquelle n'est jamais que l'interprète et l'écho d'un cœur trop imparfait. Enfin, pour couronner l'œuvre de la perfection, la *Ste Communion* vous apporte les trésors du ciel, et votre guide vous dira, dans le plus admirable langage, comment vous devez vous y préparer, comment en approcher, en rendre grâce à Dieu, pour communier saintement et avec fruit. Quel trésor, Mesdames, que l'ensemble de

ces précieux ouvrages ! Ce n'est plus de la tombe que cette voix sort pour vous instruire, *defunctus adhuc loquitur*, c'est du Ciel qu'elle descend, pour vous parler le langage de Dieu. Un autre traité avait été composé pour vous ; c'est cette cruelle maladie qui ne lui a pas permis de le faire imprimer. Véritable voix d'outre-tombe, il vous sera prochainement livré, comme les adieux de votre Père et son testament suprême. Il y parle du devoir fondamental de votre association, de *l'aumône*, et de la manière de remplir cette obligation si essentielle à la vie chrétienne. Avec quel empressement vous l'accueillerez ! D'autant plus, qu'en le propageant, vous accomplirez une double bonne œuvre. Car, vous le savez, après avoir donné aux Séminaires, à sa Cathédrale, à l'Eglise de son prédécesseur saint Remi, aux Communautés pieuses de sa ville métropolitaine, et d'ailleurs, à peu près tout ce qu'il possédait, votre saint Archevêque a voulu que le produit de ses

ouvrages, le fruit de son travail et de ses veilles, fût la part de vos pauvres. Prédication bien touchante, que celle qui unit l'exemple à la parole, pour nous encourager au bien, *defuuctus adhuc loquitur!* Prions pour lui, dans le reste de cet office, afin que, comme Abel, il parle à Dieu pour nous, et nous envoie de là-haut les bénédictions qu'il aimait tant à répandre sur nous ici-bas, et qu'un jour nous puissions, au sein de Dieu, jouir à jamais de ses entretiens. *Defunctus adhuc loquitur.* Amen.



NOTICE

SUR

S. EX. MONSEIGNEUR LANDRIOT



Monseigneur,
Messieurs,
Mes chers Enfants,

Le 12 juin j'étais à Reims, dans cette noble cité qui, se souvenant de ses grandeurs, fait de splendides furérailles aux successeurs de saint Remi : un hommage solennel était rendu à la mémoire de Son Excellence Mgr Landriot. L'estime, l'affection et la reconnaissance réunissaient autour de son cercueil une illustre et nombreuse assistance de savants, de magistrats, de guerriers et de prêtres que la mort du pontife blessait au cœur, groupaient sur le parcours du cortège ces masses populaires,

tristes et recueillies, voulant dire un dernier adieu à leur archevêque dont le dévouement avait encore grandi pendant l'occupation allemande. Le devoir et l'amitié nous avaient assigné une place près des restes mortels de celui qui fut élève distingué, supérieur éminent, ami fidèle de cette maison : les mêmes sentiments nous font une obligation, en cette fête de famille, de donner un souvenir de cœur à cette mémoire bénie.

D'autres ont dit et diront les splendeurs de son esprit, les admirables vertus qui ont fait de lui un grand évêque ; notre rôle sera plus modeste et plus intime : nous voulons seulement dérouler devant vous une page de l'histoire du Séminaire. En vous parlant d'un modèle, d'un père, d'un ami, j'espère, mes Enfants, ne pas trop assombrir vos joies, ne pas trop retarder vos légitimes impatiences.

Merci à cette réunion nombreuse et sympathique ! Merci à nos honorables autorités ! Leur présence nous est toujours précieuse, elle l'est plus encore aujourd'hui ; nous la regarderons comme un hommage rendu à la mémoire de l'ami que nous pleurons. D'ailleurs, Mgr Landriot n'a-t-il pas une place marquée dans les gloires d'Autun !

Monseigneur, pour votre bienvenue je n'aurai que des paroles de douleur ; mais vous nous avez engagé à les dire. Vous étiez l'ami de notre illustre

défunt, il vous sera doux d'entendre parler de lui : le nom d'un ami absent et regretté est toujours un parfum pour le cœur.

I

Mgr Landriot naquit à Couches-les-Mines le 6 janvier 1816 ; il reçut au baptême les noms de Jean-Baptiste-Anne ; au jour de sa consécration épiscopale, il leur adjoignit ceux de *François-Thomas.* Ces noms résumaient à l'avance sa vie intime et publique ; il les honora par l'amour de la science, par une filiale tendresse envers Marie, par une piété douce et entraînante, par un zèle ardent pour la gloire de Dieu, zèle qui fut l'élément de sa vie et qu'il consacra par sa devise épiscopale : *Parare viam Domini.*

Ses parents n'avaient que deux enfants : Jean-Baptiste et une fille qui mourut jeune ; ils jouissaient d'une large aisance qui, dans un pays viticole, est presque une fortune. L'estime et les sympathies dont ils étaient entourés semblaient une récompense bien légitime des traditions chrétiennes de la famille Landriot.

Doué d'un extérieur agréable, vif, alerte, quelque peu espiègle, ardent à tout ce qu'il faisait, le jeune Landriot annonçait les plus heureuses dispo-

sitions de cœur et d'intelligence; et, sans s'en douter, par ses qualités physiques et morales, il se faisait aimer de tous. Instinctivement il comprenait tout ce qui était grand et noble, et dès ses plus jeunes années il eut la pensée du sacerdoce : rappelons deux circonstances qui eurent une profonde influence sur cette nature généreuse.

Pendant les mauvais jours de 1792, Couches avait été témoin du massacre de quatre prêtres vénérables, immolés par la fureur antireligieuse, et la maison Landriot était près du lieu arrosé par ce sang sacerdotal, ce sang des martyrs.

Au lendemain du Concordat, M. Charles Morvanchet [1] avait été nommé curé de Couches; déjà il avait été vicaire de cette paroisse avant 1790. Ce prêtre vénérable, doué d'une distinction naturelle qu'avaient rehaussée encore les épreuves de l'exil et la dignité de confesseur de la foi, était dévoré de zèle pour le salut des âmes, et travaillé du désir de relever les pierres du sanctuaire. Il espérait que le sang des prêtres français serait une semence de nouveaux lévites : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Jean-Baptiste Landriot avait attiré l'attention du

1. M. Charles Morvanchet, d'Autun, né en 1761, vicaire de Couches en 1790, curé au Concordat, démissionnaire à la fin de 1847, mort à Couches le 13 janvier 1852.

vénérable pasteur qui veillait sur lui avec une vive sollicitude : afin d'augmenter en lui le goût des choses saintes qu'il aimait déjà, il en fit un de ses enfants de chœur pour les grandes solennités. Dans les visites qu'il rendait à la famille, dans celles qu'il recevait, il secondait ces parents chrétiens dans l'éducation de leur fils, et soutenait les espérances de la pieuse mère qui désirait voir son enrant se consacrer au Seigneur. Pour cette femme de foi, la vocation sacerdotale était le plus grand honneur que Dieu pût accorder à une mère et à son fils.

Mgr Landriot aimait à se rappeler les soins affectueux de ses parents, la tendre sollicitude du vénéré pasteur, pour lequel il conserva toujours la plus profonde reconnaissance. Il parlait avec bonheur de sa mère qui savait, avec une intelligence chrétienne et un tact maternel parfait, déposer dans son âme ardente, dans son cœur aimant, les premières semences de la foi, les premiers enseignements de l'Evangile dont les paraboles le ravissaient.

Ce premier contact de la parole divine avec cette jeune âme n'a-t-il pas fait germer en elle cet amour du Verbe qui a fait dire que « Mgr Landriot est l'un des contemporains qui ont le mieux raconté

l'Evangile de la vie de Jésus dans les âmes. [1] » Ne retrouverait-on pas dans ces premières lectures du livre sacré la source de ce « génie des similitudes qui abaissent la vérité à la portée de tous les regards, et qui, de même que Notre-Seigneur s'exprimait en paraboles, parlait souvent par comparaisons. [2] »

Le jeune Landriot faisait des progrès rapides dans les études élémentaires et se distinguait parmi tous ses condisciples ; M. Morvanchet, qui suivait avec bonheur le développement de son intelligence, l'initia à la connaissance de la langue latine, et, au mois de novembre 1826, à l'âge de dix ans, Jean-Baptiste entra au petit Séminaire d'Autun. Classé en sixième, il s'y plaça de suite au premier rang par son intelligence, son travail et sa bonne conduite, et ce rang il le garda jusqu'à la fin de ses études, terminées avec succès le 8 août 1832.

Deux grandes douleurs éprouvèrent son âme si sensible et si aimante : il perdit son père à la fin de l'année scolaire 1827-1828. Pour ne pas enlever à l'élève de cinquième les joies légitimes de la distribution des prix, on lui laissa ignorer son malheur ; il ne l'apprit que par les larmes de sa mère.

1. Oraison funèbre de Mgr Landriot, par le R. P. Caussette, p. 18.
2. Ibidem.

L'année suivante, cette pieuse mère elle-même lui fut enlevée. Ces deux morts, arrivées presque en même temps, eurent leur contre-coup sur son âme déjà fortement initiée aux pensées de la foi. Entre le fils qui restait seul sur la terre, et ses parents qu'on lui disait être au ciel, s'établit un courant surnaturel. Cette pieuse communication le détacha des idées terrestres, fortifia sa vocation sacerdotale et lui fit aimer l'Eglise, cette mère à laquelle désormais il donnerait son amour et sa vie.

Il était orphelin, et cependant ni le dévouement ni l'affection ne lui manquèrent : son grand-oncle, M. Landriot, lui aussi chef d'une famille chrétienne, fut son tuteur ou plutôt son père d'adoption. Mais pour lui cessa cette douce influence du cœur maternel, si utile à une âme sensible, à un enfant de treize ans. La mort de sa mère l'atteignit au vif. Ce fut un de ces chagrins profonds qui laissent sur une nature délicate une impression ineffaçable. Son âme resta ce que nous l'avons connue, franche, ouverte ; mais elle se replia sur elle-même ; sa puissance de sentir ne s'affaiblit pas, elle devint plus intime. Sa sensibilité ne ressemblait pas à cette expansion de sentiments qui se donne à tout venant et qui est toute en superficie : ceux qui l'ont connu savent qu'elle était d'autant plus vive et profonde que réservée dans l'expression.

Bon et affectueux par nature, il était sensible à l'amitié, il en comprenait toutes les délicatesses; il était aimant, et quand il aimait, c'était à la vie et à la mort. Lorsqu'il se trouvait avec l'enfance et la jeunesse, il avait pour elles une bienveillance qui rappelait celle de Notre-Seigneur. Se souvenant de ses douleurs intimes, il aurait voulu verser une parole de consolation chrétienne sur toutes les souffrances. Toujours prêt à rendre service, il le faisait avec simplicité. Je choisirai cet exemple entre mille autres. Le lendemain du jour où il avait été administré, après la violente crise qui faillit l'emporter au mois de décembre, un ami étant entré dans ses appartements, le trouva à sa table de travail écrivant une lettre. On crut devoir l'avertir respectueusement de son imprudence. Vous avez raison, répondit-il, mais on attend cette lettre qui doit rendre service à quelqu'un; d'ailleurs, je l'achevais, permettez-moi donc d'écrire encore l'adresse.

Les six années que le jeune Landriot passa au petit Séminaire peuvent se résumer en quelques phrases.

Par son caractère droit et ouvert, par sa nature sympathique et sa conduite exemplaire, il gagna et conserva l'estime et l'affection de ses condisciples et la bienveillance de ses maîtres.

Il avait besoin d'activité, aussi il était un des plus ardents aux jeux qu'il regardait comme un devoir : la récréation terminée, il se remettait au travail avec autant de sérieux qu'il avait apporté d'entrain et de vie à ses amusements. Alors il était tout au silence, tout à ses leçons, tout à ses devoirs : *age quod agis*, telle était, telle a toujours été la devise de sa vie. 1

Le travail intellectuel usait les forces de son corps, et l'excellent M. Léveillé, qui aimait l'orphelin comme un fils, et que le fils aima et vénéra toujours comme un père, dut exercer une vigilance toute paternelle sur cette santé si précieuse pour l'Eglise dont le jeune Landriot allait bientôt revêtir les livrées.

Au mois d'octobre 1832, il fit son entrée au grand

1. Nous savons quel prix le temps avait pour lui : c'était un trésor précieux qu'il devait ménager : aussi l'emploi en était marqué avec une exactitude presque mathématique. Il n'ignorait pas non plus que la santé était un autre trésor ; peut-être ne l'a-t-il pas assez compris ; toutefois il se réservait des heures, des semaines de repos, et alors, par devoir et par charité, il était tout entier à la distraction. Il mettait ordinairement la joie et l'entrain dans ces réunions par ses soudainetés pétillantes d'esprit, mais un trait, une citation, un texte, vous reportaient à des pensées supérieures et vous replaçaient en présence du prêtre, du pontife.

Séminaire : M. Berthaud en était supérieur. Breton de naissance, il joignait à l'énergie de saint Paul l'austérité de saint Jérôme, et la direction du Séminaire se ressentait de ses fortes et mâles vertus. M. Piégay, chargé de la section de philosophie, avait une nature affectueuse : sa piété douce et forte rappelait celle du saint évêque de Genève. Le nouveau séminariste lui confia sa conscience et sa vocation. Ce fut sous cette double influence qu'eurent lieu les débuts de sa vie lévitique : esclave du devoir, il se distingua, comme au petit Séminaire, par son amour du travail, sa fidélité à la règle, sa piété franche et aimable.

Les études sérieuses allaient à son intelligence : il s'y donna de tout cœur, et il touchait à la fin de sa seconde année de Séminaire, lorsque de violentes douleurs de tête lui firent interdire tout travail fatigant. Mgr d'Héricourt, qui l'appréciait déjà, le plaça à la Maîtrise d'Autun, puis dans la maison des missionnaires diocésains, et chargea M. Corbière, alors supérieur des missions, et plus tard curé de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, de guider les études de l'abbé Landriot. Le jeune clerc suivit comme externe les cours du grand Séminaire, et s'initia au milieu des missionnaires à la vie pastorale et apostolique. M. l'Abbé, un des membres de la communauté, chargé de desservir Monthelon, prenait

le jeune minoré pour son compagnon fidèle, et souvent il lui confia la charge de catéchiste. L'abbé Landriot, heureux de parler aux enfants dans cette chaire sanctifiée par saint François de Sales, faisait prévoir les plus grandes dispositions pour l'éloquence sacrée ; M. l'abbé ***, qui le soutint dans sa vocation, cultivait d'ailleurs avec soin ses précieuses facultés. Diacre, il prit une part plus active aux travaux de nos missionnaires : plusieurs fois il les accompagna dans leurs courses apostoliques et les paroisses ont conservé le souvenir du jeune apôtre.

Les promenades étaient ordonnées à M. Landriot : M. l'abbé Pitra, son ami, professeur de rhétorique au petit Séminaire, se livrait aux études géologiques ; il lui fut facile de communiquer au jeune malade l'amour des sciences naturelles, et ce fut un lien de plus dans leur constante amitié.

Ces études mirent M. Landriot en relation avec nos savants compatriotes qui furent heureux de le guider : l'élève devint bientôt maître, il assista à plusieurs congrès géologiques, et les hommes spéciaux ont plus d'une fois admiré ses connaissances.

La géologie et la botanique donnèrent un but utile à ses promenades, développèrent en lui l'esprit de méthode, ouvrirent à son intelligence de nou-

veaux horizons. L'observation de la nature lui a fourni souvent les conseils les plus pratiques, les enseignements les plus solides. Il tirait la lumière chrétienne des profondeurs du sol et des parfums de la campagne, ouvrant le livre de la création comme le premier volume des œuvres du Seigneur, la Bible comme le second, et ne désirant tout savoir des deux premiers que pour mieux défendre le troisième : l'Eglise, la seule mère qui lui restait et qui absorbait toute la sève de son sentiment filial. [1]

Ces relations avec M Pitra le mirent en rapport plus immédiat avec le petit Séminaire. Dans ses moments de loisir il venait présider les cours d'histoire naturelle, conduire les excursions de botanique. A l'illustre cardinal, nous devons les premières pierres, les prémiers fossiles de notre collection de géologie ; à l'archevêque de Reims nous devons les premières fleurs de notre herbier.

1. Oraison funèbre de Mgr. Landriot, par le R. P. Caussette, p. 16 et 37.

II

Les fatigues intellectuelles de M. Landriot avaient cessé ; ordonné prêtre le 25 mai 1839, il fut nommé vicaire de la Cathédrale le 8 juin 1840, et à la rentrée de 1841-1842 choisi par Mgr d'Héricourt pour remplacer M. Juillet. Chargé provisoirement de la direction de la division des petits, pendant quatre mois il se prépara à la mission qu'il devait si bien remplir durant l'espace de huit ans. Son installation officielle eut lieu le 2 février 1842.

Pendant cette période d'attente, il rendit un grand service au Séminaire : la retraite de dom Pitra à Solesmes laissait vacante la chaire de rhétorique ; par son affectueuse et puissante influence il sut la faire accepter à M Farges qui se croyait la vocation du saint ministère et qui pendant vingt-sept ans fut le modèle des professeurs.

M Juillet, prêtre d'une grande foi, d'une intelligence remarquable, homme éminemment apostolique, a laissé au petit Séminaire l'empreinte de son passage ; mais les détails de la vie écolière et professorale n'allaient pas à cette âme qui d'un

élan de son éloquence, d'un acte de sa volonté, aurait voulu faire atteindre la perfection.

M. Landriot ne nous était pas inconnu, il nous arrivait avec ses talents et son caractère sympathique. Un des plus jeunes d'entre nous, il se posa avec la dignité et la distinction qui lui étaient naturelles et sut nous montrer qu'il ne voulait être que le premier parmi des égaux : *Primus inter pares*. Il voulut dominer surtout par la bonté : nature entraînante, il se gagna tous les cœurs, et les qualités que la Providence lui avait données remplacèrent pour ses confrères les règles des communautés liées par les vœux de religion. Il constitua un corps professoral, et, lorsqu'il nous quitta, il nous laissa forts, unis par la charité fraternelle et l'amour du devoir.

Son esprit éminemment droit, son regard ouvert qui pénétrait dans les âmes et faisait pénétrer la sienne, lui donnèrent rapidement une grande influence sur les élèves : ils se sentirent sincèrement aimés de leur supérieur, qui depuis fut toujours heureux de leur prouver en toute circonstance que le souvenir du petit Séminaire lui restait au cœur.

Il a été dit sous les voûtes de la Cathédrale de Reims : « Mgr Landriot avait dans sa vie intellectuelle une ébullition qui s'éteignait quand il saisissait le gouvernail. Tandis que les hommes de ca-

binet ont peu d'aptitudes pratiques, lui passait des livres aux affaires avec la même aisance et la même supériorité. En l'entendant et en le lisant, on croirait que son épiscopat est tout en paroles ; en voyant combien son Eglise marche avec confiance sous sa conduite, on le croirait tout au gouvernement. Et c'est pourquoi les administrateurs civils le saluaient naguère grand administrateur lui-même ! Il personnifiait, en effet, les qualités de l'administrateur modèle, selon saint Ambroise : la modération dans les négociations, l'ordre dans l'expédition, l'opportunité dans le choix du temps, la mesure dans les paroles. 1 »

Les qualités éminentes de l'administrateur, nous les avons connues avant les diocèses de la Rochelle et de Reims, et nous avons vu M. Landriot prudent, perspicace, juger rapidement, surement, passer d'une étude des saints Pères aux détails de la vie écolière, et reprendre son travail avec autant de facilité que s'il eût été dans le plus grand isolement. Il portait son investigation sur toute chose ; l'ordre et la méthode étaient dans sa nature. Il précisa dans un règlement écrit les usages du Séminaire et créa notre code de discipline. Tout fut soumis à son examen et releva de son contrôle

1. Oraison funèbre de Mgr Landriot, par le R. P. Caussette, p. 30.

immédiat. Il pratiquait la maxime de Jacques Cœur : *Ne rien faire, ne rien laisser faire, faire faire.*

M. Juillet avait déjà donné une vive impulsion aux études ; le nouveau supérieur l'activa, tout se ressentit de sa brûlante ardeur de savoir et d'apprendre.

La loi Salvandy avait ordonné l'étude des langues vivantes à partir de la quatrième dans tous les colléges universitaires : M. Landriot ne voulut point rester en dehors de ce mouvement ; avec M. Farges il se mit à l'œuvre, et apprit l'allemand et l'anglais. Ces langues, objet d'un cours spécial avant 1840, font partie du programme de nos études depuis 1846-47.

Son Eminence le cardinal Pitra, passionné pour la patrologie, ne s'était pas contenté de retracer à ses élèves, dans de savantes leçons, l'histoire de l'éloquence sacrée, il était parvenu à découvrir quelques éditions classiques des discours de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, et les avait mis entre les mains de ses rhétoriciens.

M. Landriot, qui partageait la même passion que son illustre ami, donna un nouvel élan à l'introduction des classiques chrétiens, et ils devinrent, à partir de la quatrième, matière intégrante de nos études. Ainsi, plusieurs années avant la publication du *Ver rongeur* de M. Gaume, le petit Séminaire

d'Autun réalisait le programme tracé depuis par l'autorité du souverain Pontife.

Adolescentes clerici in vestris Seminariis ad omnem virtutem, pietatem et ecclesiasticum spiritum mature fingantur, ut in humilitate crescant, sine qua nunquam possumus placere Deo, ac *simul humanioribus litteris*, severioribusque disciplinis, potissimum sacris, ab omni prorsus cujusque erroris periculo alienis ita diligenter imbuantur, ut non solum germanam dicendi scribendique elegantiam, eloquentiam, *tum ex sapientissimis sanctorum Patrum operibus, tum ex clarissimis ethnicis scriptoribus ab omni labe purgatis*, verum etiam, etc. [1]

Plus tard, M. Landriot, qui aimait les saints Pères, qui les étudiait avec tant d'ardeur, et qui aurait voulu communiquer à tous cet amour, par respect pour ces grands docteurs, crut devoir reprendre la thèse de saint Basile dans son discours aux jeunes gens, et exposer, d'après ceux qu'il appelait ses maîtres, la tradition catholique sur l'enseignement. Son travail consciencieux, fait avec droiture et sincérité, lui mérita les éloges de l'épiscopat et l'approbation de plusieurs cardinaux.

Les sciences physiques et naturelles avaient les affections de l'abbé Landriot. Il leur devait la santé, des relations précieuses avec de nombreux savants,

1. Encyclique du pape Pie IX, du 21 mars 1853.

des horizons nouveaux pour son intelligence. Les merveilles de l'ordre matériel, soit dans les montagnes du Morvan ou de la Suisse, soit sur les bords de l'Océan, lui redisaient la bonté et la grandeur de Dieu ; il aurait voulu donner cet amour surnaturel à ses élèves. Laissant à d'autres le soin de la botanique, il se chargea du cours et des promenades de géologie, augmenta nos richesses minéralogiques, et agrandit le cercle de ses correspondances avec les géologues les plus distingués ; à son amitié avec M. Brongniart le muséum de Paris doit des échantillons d'une valeur scientifique remarquable.

M. Landriot aimait la science, mais par-dessus tout il aimait l'Eglise, et son âme sacerdotale se préoccupait avant tout de la prospérité des œuvres ecclésiastiques. Toute sa vie en fait foi, car elle fut tout entière consacrée au Seigneur pour continuer la mission du Précurseur : *Parare viam Domini.* Simple minoré, dès qu'il jouit de sa petite fortune, il en consacra le superflu à l'œuvre du sacerdoce, et de ses deniers il paya la pension de deux élèves au petit Séminaire, et dans ses dernières volontés il lèguera une large part de son patrimoine à cette maison diocésaine. Évêque, lorsqu'il apprendra les malheurs de Pie IX, un des premiers il établira dans son diocèse le Denier de saint Pierre et lui

donnera l'organisation de la Propagation de la Foi : à un personnage éminent, qui réclamera pour une circonstance religieuse le secours de son talent, il répondra que sa parole et sa plume seront toujours au service de l'Eglise et non d'un parti. Or, lorsqu'il était supérieur, sa vie, sa parole, sa plume, son cœur, furent complètement au service de cette jeunesse du Séminaire. Il n'oublia point le but de sa mission : préparer de bons prêtres à l'Église, de solides chrétiens à la société, *parare viam Domini*. Sa pensée de faire entrer dans le programme de nos classes l'étude des saints Pères montre qu'il entendait le vrai côté de l'éducation : atteindre l'âme et le cœur des enfants. Ses lectures spirituelles, toujours nourries de la substance des grands docteurs, des préceptes de saint François de Sales sur la piété, fortifiaient l'enseignement chrétien, et aux exhortations publiques il joignait souvent les entretiens cœur à cœur. Il voulait inspirer à ses enfants une piété franche, aimable et forte.

En 1847, il publia les *Conférences sur les Lettres* ; ce premier ouvrage, qui dénote déjà l'écrivain supérieur, témoigne de son zèle sur ce point important. Il veut que l'on cultive la science, il veut qu'on l'aime comme les saints Pères l'ont aimée, parce que toute science est lumière et que toute

lumière mène à Dieu, mais il rappelle avec instance que les lettres et les sciences ne sont rien sans la prière, sans la pureté du cœur, sans la piété en un mot.

A partir de 1847, la santé de M. Landriot devint chancelante ; pendant trois mois, elle fut sérieusement atteinte. Mgr d'Héricourt, qui veillait toujours sur lui avec une vive sollicitude, le nomma chanoine titulaire avec résidence à l'Évêché ; Sa Grandeur connaissait d'ailleurs le tact et l'expérience de M. Miller, alors directeur. M. le supérieur se rétablit et revint prendre la direction de son Séminaire. Ses fatigues, peut-être aussi une aspiration vers la vie du cloître, lui firent demander avec instance la permission de résigner ses fonctions ; Monseigneur la lui accorda à regret.

III

M. Landriot avait tenu cette permission secrète pour ses collaborateurs qui en auraient été vivement peinés, et au mois d'août 1850, accompagné de deux amis fidèles, il partit pour l'Italie d'où il revint au printemps de 1851.

Pendant son séjour prolongé dans la ville éternelle et dans la Péninsule, il lia des relations avec les cardinaux et toutes les illustrations qui se trouvaient à Rome. Il aimait à se rendre compte de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait ; aussi il rapporta de ce voyage une grande connaissance des hommes et des choses qui fut souvent pour lui un motif de prudence et de conciliation.

Chanoine, vicaire général honoraire, évêque et archevêque, le supérieur qui nous quittait nous restait uni intimement ; il demeura notre ami ; nos joies et nos douleurs étaient ses joies et ses douleurs ; son intelligence des affaires, sa connaissance des hommes et son expérience nous furent souvent utiles.

La loi de 1850 sur l'enseignement donnait aux petits Séminaires le droit de couronner leurs études par la philosophie. Le concile de Lyon où siégeait Mgr d'Héricourt, le concile de Clermont dont Mgr de Marguerye était membre, avaient émis énergiquement ce *desideratum* que Sa Grandeur tenait à réaliser à Autun : il fallait briser des habitudes, modifier des usages ; M. Landriot seconda ce projet de son affectueuse et puissante influence.

Préconisé évêque de la Rochelle le 7 avril 1856, sacré le 20 juillet, Mgr Landriot dut s'éloigner de nous ; les regrets les plus sincères l'accompagnaient ; mais il était une de ces natures dont la distance ne fait que fortifier l'affection. Sur les bords de la mer, comme à Reims, il aimait à se reporter sous nos beaux ombrages, à nous suivre dans nos promenades ; il aimait à recevoir des nouvelles de la Bourgogne, il en voulait de son petit Séminaire. Ses compatriotes qui le visitèrent se rappelleront toujours avec quel bonheur il les recevait et leur procurait la plus agréable hospitalité, avec quelle délicatesse il savait les honorer. Il avait le talent de ménager des surprises qui doublaient le prix de ses bienveillantes réceptions. Les photographies qui lui représentaient l'image de cette maison faisaient le principal ornement de

son cabinet de travail ; les plantes qui pouvaient faire revivre le souvenir d'une promenade dans nos montagnes occupaient une place spéciale dans son jardin. Dans les voyages qu'il faisait à Autun, une de ses premières visites était pour le petit Séminaire ; il voulait s'agenouiller aux pieds de la Vierge du jet d'eau, revoir ses amis, les serviteurs fidèles qu'il avait laissés, tous les lieux qui lui parlaient du passé.

Il nous revint pendant les vacances de 1864. Soixante de ses amis, prêtres et laïques, réunis dans notre beau réfectoire pour lui souhaiter la bienvenue, lui procurèrent une de ces satisfactions de cœur qu'il n'oublia jamais.

En 1867, il venait de prendre possession du siège archiépiscopal de Reims [1], et comme prélat assistant il se trouvait au sacre de son successeur à la Rochelle ; il était un des liens de ce *funiculus triplex* dont Mgr Mermillod était le nœud gracieux.

Le 19 mai de cette même année eut lieu notre première communion. Mgr Thomas voulut bien donner au petit Séminaire une preuve de la bienveillante affection qu'il a toujours eue pour nous ; il vint dire la messe, distribua le pain des Anges à des anges de la terre et administra le sacrement

1. Appendice, III.

de confirmation. La cérémonie du soir, toujours si belle, si sympathique, fut des plus solennelles. La présence de Nosseigneurs de Marguerye, Thomas et Landriot en rehaussait la pompe que favorisait un temps magnifique.

L'archevêque de Reims, qui voulut bien nous adresser une allocution aux pieds de la Vierge du jet d'eau, laissa échapper de son cœur les épanchements les plus chaleureux.

Voici la troisième fois que je reviens dans cette maison depuis mon départ, mais c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer, — et c'est toujours avec une vive émotion que je franchis le seuil de ce magnifique établissement : il me rappelle de si profonds et de si intimes souvenirs ! C'est là, dans cette chapelle bénie, que j'ai fait ma première communion et que j'ai reçu le sacrement de confirmation : c'est dans cette maison que, comme vous, j'ai été initié à la culture des lettres et des sciences. C'est là que plus tard je suis revenu pour enseigner, donner des leçons d'histoire naturelle : et j'ai toujours présentes à la mémoire ces délicieuses promenades que nous faisions à travers les montagnes pittoresques et les riantes vallées de vos environs. C'est là enfin que la Providence m'a ramené pour diriger, bien jeune encore, cette chère maison ; j'ai le bonheur de retrouver ici quelques-uns de ces vieux compagnons d'armes auxquels m'unissent les liens d'une ancienne amitié et le culte des vieux souvenirs. — Vous voyez donc, mes chers enfants, que les relations les plus intimes de l'intelligence et du cœur m'attachent à cette mai-

son : je ne rencontre presque pas une seule pierre ici qui ne me parle du passé. [1]

Son Excellence avait remarqué que la statue élevée par M. Juillet avait subi les influences destructives du temps; cette pensée traverse son cœur : *il faut la remplacer*. Avec Monseigneur l'effet suivait la parole : il nous fit une large offrande qui nous permit, avec le concours des anciens élèves, d'offrir à votre vénération une image plus durable de votre mère du ciel. Aux vacances dernières, dans ce voyage que nous ne pensions pas être son voyage d'adieu, il voulut pendant trois jours habiter son petit Séminaire : il se trouvait chez lui. Chaque matin, sa première action était de venir s'agenouiller aux pieds de la Vierge du jet d'eau.

Le 30 décembre 1868, le Seigneur rappelait à lui M. Farges : cette mort fut une vive douleur pour Mgr Landriot. Il perdait un ami, nous perdions un collaborateur dévoué. Les élèves de ce vénéré professeur voulurent eux-mêmes *lui donner la terre où il reposerait, lui élever un monument durable :* [2] *Memores discipuli.* [3]

Le 25 août 1869, une foule nombreuse assistait, dans la chapelle du Séminaire, au service solennel

1. Discours du 19 mai 1867, p. 6.
2. Circulaire des anciens élèves.....
3. Inscription du monument au cimetière d'Autun.

et à la bénédiction du monument. Mgr Landriot était là pour pleurer et prier avec nous. En présence de ce tombeau, de cette assistance attristée, Son Excellence prononça ces paroles émues :

Je remercie la Providence de m'avoir confié une double tâche : la première, il y a vingt-huit ans, était de contribuer par ma parole et mon affection à vous établir comme une des pierres fondamentales de cette maison, dont vous avez fait en grande partie la joie et la gloire. Je devrais peut-être parler ici de tout le bonheur et de toute la consolation que vous m'avez donnés pendant les huit années de mon supériorat ; mais il est des souvenirs de cœur qu'il vaut mieux laisser simplement entrevoir, sans les expliquer ni les taire entièrement. Le second devoir qui m'était réservé est de verser une dernière larme et une dernière parole sur votre tombe. J'avoue que, quelque triste que soit pour moi cet honneur, mon cœur y tenait par-dessus tout, et j'ai accepté avec empressement l'invitation que m'a ménagée une pensée délicate et affectueuse. Je vous devais ce dernier témoignage de mes sentiments ; je le devais à votre tendre et si constante affection pour moi, affection que rien n'a pu ébranler, que rien n'a pu diminuer, ni le temps qui ronge tout, ni la distance, ni ces circonstances délicates où les jugements des hommes sont si variables et si incertains. Toujours vous avez été pour moi l'ami fidèle et sûr, dont l'œil perspicace comprend et devine, parce qu'il connaît et qu'il aime. — Je le devais au Séminaire d'Autun, dont la pensée me sera toujours si chère, et dont je partage tous les succès et toutes les douleurs ; je le devais peut-être à nos enfants et à nos amis communs. Je le devais aux

pères et aux mères de toutes les générations que vous avez élevées. Ils ont témoigné par leur douleur, au jour de vos funérailles, que votre mort était un deuil public ; ils témoignent tous les jours par leurs regrets mélangés de tendre affection et de reconnaissance, que vous étiez devenu, par votre paternité spirituelle, comme un membre de leur famille. — Ce m'est donc une douce joie, joie voilée par la tristesse d'un profond regret, ce m'est une joie toute de cœur de redire encore en cette vénérable assemblée que votre mémoire sera impérissable dans cette maison, que les sueurs de votre vie ont été et sont encore une semence féconde, et que vos enfants célèbrent partout dans le diocèse votre zèle, votre intelligence, votre dévouement, vos vertus sacerdotales et la bonté de votre cœur si paternel. [1]

Cette douloureuse cérémonie terminée, trois cents anciens élèves se réunirent au petit Séminaire dans un banquet fraternel : la pensée des réunions périodiques surgit ; Mgr Landriot y souscrivit de tout cœur. L'Association fraternelle prenait naissance près d'une tombe et recevait la consécration de Nosseigneurs d'Autun et de Reims ; elle était fondée. Les évènements devaient en retarder la première réunion jusqu'en 1872.

L'occupation allemande, si pénible au cœur patriotique de l'archevêque de Reims, avait cessé : il

1. Discours du 25 août 1869, p. 70.

vint demander un peu de repos à cette large et affectueuse hospitalité qu'on était toujours heureux de lui offrir dans nos pittoresques montagnes du Morvan ; il se trouvait si bien à l'ombre de ces arbres séculaires, sur le sommet du Beuvray, au milieu de ses amis !

Nous étions en avril 1871 ; Son Excellence voulut bien ouvrir au petit Séminaire les exercices du mois de mai et parler au pied de cette statue qui était sienne et qui lui était doublement précieuse : il la voyait pour la première fois ; c'était près d'elle qu'avaient combattu nos héroïques défenseurs, ses anciens diocésains ; elle n'avait pas été atteinte par les boulets prussiens. Ce fut pour Monseigneur un bonheur de rappeler ce fait qu'il nommait *presque miraculeux*. Citons ses propres paroles :

Les braves bataillons de la Charente-Inférieure, mes anciens et bien-aimés diocésains, dont il paraît que j'avais confirmé le plus grand nombre, étaient sur cette esplanade, comme au poste d'honneur : ils étaient là, avec leurs pièces, tandis que d'autres étaient ailleurs [1]. Là a été le théâtre de leur gloire ; là ils se sont battus comme les forts d'Israël : *Ceciderunt fortes in prælio.* La Vierge semblait les exhorter au combat : les obus volaient de tous côtés et sillonnaient les airs avec un horrible sifflement. Seule, la statue est demeurée immobile et intacte,

1. On sait quelle était, pendant cette triste guerre, l'habileté des Garibaldiens à éviter nos champs de bataille.

Elle semblait dire : je resterai debout sur mon piédestal, les bras ouverts comme toujours pour recevoir les petits séminaristes à leur retour, les bénir, leur sourire comme une mère, et les presser sur mon sein maternel.[1]

Le 21 août 1872 eut lieu la première réunion fraternelle des anciens élèves : Monseigneur voulut être un des premiers au rendez-vous. Refusant l'hospitalité épiscopale, il tint à descendre au petit Séminaire et y arriva dès la veille. Après la messe, dans une allocution toute de cœur, il émut les âmes de tous ceux qu'il appelait ses amis, ses enfants ; il voulait que l'on se souvînt des jours anciens : *Mementote dierum antiquorum.*

« L'archevêque de Reims, » disait-il en terminant, « désire être toujours pour vous et à votre choix » un père, un frère, un ami [2]. » Cette parole avait été reçue avec bonheur. Après de fraternelles agapes, ce fut un spectacle ravissant de voir les groupes se former autour de l'éminent prélat redevenu réellement *père, frère et ami :* l'un était le condisciple, l'élève, le père aimant ; l'autre, le camarade, l'enfant aimé ; et chacun de se ressouvenir avec transport des jours anciens, et chacun de promettre de se retrouver au Séminaire en 1874. Dieu, dans

1. Discours du 30 avril 1871, p. 3.
2. Réunion fraternelle de 1872, p. 12.

ses jugements impénétrables, en a décidé autrement !

Monseigneur avait commencé sa vie épiscopale par la bénédiction d'un *calvaire* dans sa paroisse natale (27 juillet 1856), il l'a terminée par la bénédiction d'un *calvaire* à Reims, le 14 septembre 1873.

Un brave militaire pouvait lui dire la veille de sa mort, 7 juin 1874 : « *Monseigneur, vous avez été frappé dans l'exercice de vos sublimes fonctions comme un soldat au champ d'honneur.* » *Oui*, répondit le prélat en portant la main à son cœur, *en pleine poitrine.*

Cette vie toute sacerdotale, éminemment épiscopale, complètement dévouée à l'Eglise, se prolongea encore dans une agonie de neuf mois, au milieu des plus cruelles tortures.

L'épiscopat de Monseigneur a duré dix-huit ans : le début et la fin ont été consacrés par la croix, et nous qui avons connu Son Excellence, nous pouvons dire que cette vie si bien remplie et, hélas ! trop tôt terminée, fut une vie de labeurs et de souffrances, un crucifiement intérieur. Il sentait le poids et la responsabilité de l'autorité, et c'était avec une conviction personnelle qu'il redisait dans sa cathédrale, avec un personnage célèbre : *Pendant les longues années que j'ai porté l'autorité, je n'ai pu*

obtenir un seul quart-d'heure de repos et de joie qui ne fût mélangé aux ennuis et aux dégoûts. [1]

Cette belle intelligence qui recherchait partout, dans la nature, dans les philosophes, dans les saints Pères, dans la sainte Ecriture, un rayonnement de la sagesse, de la vérité infinie, ne fut pas toujours comprise. Par sa nature, il aimait les voies droites souvent méconnues de nos jours. Sur ce point, il avait la sévérité de son saint patron : *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* [2] La droiture était un besoin pour lui ; il voulait connaître la vérité, même dans les affaires de peu d'importance, et lorsqu'il la voyait, il lui donnait son assentiment entier avec la docilité d'un enfant.

Ce cœur qui avait des aspirations si généreuses, si élevées en toutes choses, ce cœur qui avait un si vif désir du bien sous toutes les formes et qui a souffert de ce tourment divin des grandes âmes, la faim et la soif de la justice, a connu toutes les peines qui pouvaient l'atteindre : l'ingratitude, les défections, l'incertitude des jugements des hommes, variables comme le souffle des vents. Imitateur de saint François de Sales et de saint Thomas, qu'il avait pris pour protecteurs et pour modèles, il

1. Deuxième discours sur l'autorité (1871), p. 7.
2. Matt. III, 3.

tenait à considérer les choses de ce monde sous le côté le moins mauvais. De l'école de Fénelon, il croyait de son devoir de s'éclairer dans les discussions restées libres. Un jour, nous l'espérons, l'histoire dira la vérité sur ce prélat si dévoué à l'Eglise, sur cet évêque qui eut pour constante préoccupation la paix et la gloire de cette divine épouse de Jésus-Christ.

Heureusement, le Seigneur lui avait donné, dès ses jeunes années, une grande hauteur de vues ; alors, au milieu des abandons et des contradictions, il se retirait dans les sphères élevées et surnaturelles, il se rapprochait de Dieu et s'en remettait à lui des appréciations des hommes ; il trouvait le calme loin de ce qu'il appelait la comédie humaine.

Pendant sa vie, Monseigneur était travaillé du désir de saint Jean-Baptiste, de la passion de saint Paul : former Jésus-Christ dans les âmes ; ces âmes il aurait voulu les tremper dans la piété vraie et solide ; il aurait voulu consacrer à cette sublime mission sa parole, sa plume, sa vie, son cœur. Ses dernières paroles n'étaient que l'expression de son brûlant amour pour les âmes : *Donec formetur Christus in vobis.* [1]

En récompense de ce zèle, Jésus voulut à son

1. Gal., IV, 19.

tour former son serviteur à son image crucifiée. Ce travail dura neuf mois. En saluant la croix du Jard, cet apôtre, qui devait être martyr de la souffrance, s'écriait avec un sentiment d'amour qui donnait aux accents de sa voix un caractère d'éloquence extraordinaire :

O divin Maître ! Comment oserais-je me plaindre? Je souffre, mais vous, ô Père ! ô Frère bien-aimé ! que n'avez-vous pas souffert ? — Au point de vue de la vie matérielle, je souffre; mais vous, mon Sauveur, vous êtes né pauvre, vous avez vécu pauvre, vous êtes mort pauvre, et, pendant votre vie, vous n'aviez pas où reposer votre tête. — Je suis exposé à la malice et aux calomnies des hommes ; mais vous, Seigneur, que n'avez-vous pas enduré de leurs mensonges et de leurs contumélies ? Ne vous a-t-on pas appelé l'envoyé de Béelzébuth ? — Ceux qui se disaient mes amis m'ont trompé, ils ont abusé de ma confiance ; mais vous, Seigneur, n'avez-vous pas été abandonné de vos disciples, renié par saint Pierre, trahi par Judas? — J'ai mes ennemis qui me poursuivent ; mais vous, Seigneur, vous avez eu les vôtres, et vous les avez supportés, et vous avez prié pour eux, vous leur avez pardonné. — O mon Dieu ! quel que soit le genre de souffrances sur lesquelles j'arrête mes regards, vous les avez toutes endurées. Aussi je vous salue, ô croix de mon Sauveur ; je veux m'attacher à vous ; avec vous, je veux traverser la vie ; je veux marcher avec vous dans la voie douloureuse; avec vous et soutenu par vous, je trouverai la force et la paix [1].

1. Discours du 14 septembre 1873, p. 4.

Cette force, cette paix du martyr, la croix les lui procura pendant ses longues souffrances que rendait plus cruelles encore la poignante incertitude entre la vie et la mort. Les yeux fixés sur son crucifix, il se montra le malade le plus patient, le plus doux, le plus résigné, le plus calme, conservant le souvenir de ses amis et gardant pour eux toutes les délicatesses de son cœur, pensant aux âmes rachetées par le sang de Jésus, et même jusque dans le délire de la fièvre n'ayant qu'un souci : exhorter, instruire les fidèles confiés à ses soins, consoler, soulager les pauvres.

Trois fois prévenu de sa mort presque imminente, trois fois il répond avec la paix du bon serviteur, je suis prêt, *adsum servus tuus* [1].

Le travail de Dieu était achevé, le serviteur était prêt, mais dans sa miséricordieuse bonté le Seigneur voulut lui enlever les douleurs de la dernière agonie et lui procurer des consolations épiscopales. Il ménagea au pontife les joies d'un retour si désiré de sa famille diocésaine, aux enfants le bonheur de revoir un père aimé et de le recevoir en triomphe. Le pasteur put bénir ses communautés, leur donner ses derniers conseils ; il put rendre visite à ses amis, les recevoir et leur donner une nouvelle

1. II Reg. IX, 6.

preuve de la bonté de son cœur qui comprenait si bien les convenances sociales et les délicatesses de l'amitié. Il put, dans un banquet de famille, réunir ses prêtres qui étaient ses enfants, épancher dans leurs âmes son cœur d'évêque et de père, envoyer à Pie IX [1] l'hommage de sa plus tendre soumission, hommage qui est devenu une offrande d'outre-tombe. [2]

L'œuvre divine se parachevait ; le pontife de la terre était devenu de plus en plus uni au Pontife éternel. Le dernier jour qu'il devait passer sur la terre était le 7 juin, dimanche du Saint-Sacrement. La piété bien connue du prélat [3] fut plus ardente que jamais ; son union à Dieu pendant le saint sacrifice parut tellement intime que les quelques assistants qui en furent les heureux témoins en furent frappés sans se douter des douleurs qui les attendaient. L'attitude, le visage transfiguré de Monseigneur, étaient, nous disaient-ils, ceux d'un enfant intelligent et pieux qui pour la première fois s'unit à son Dieu et goûte par avance les ravissements du ciel. Ces ravissements, le pieux prélat devait, quelques heures après, en jouir réellement : le 8 juin, à une heure du matin, comme une

1. Appendice, IV.
2. Appendice, VI, lettre de Mgr Guibert.
3. Appendice, V, lettre de Mgr Guibert.

mère endort son fils bien-aimé, le Seigneur endormit son serviteur dans la paix éternelle.

Pendant sa vie active, Mgr Landriot n'avait eu qu'une ambition : réaliser sa devise épiscopale, *Parare viam Domini*, continuer l'œuvre des Apôtres, former les âmes à la connaissance et à l'amour du Verbe éternel, de Jésus pauvre et crucifié. Apôtre, il fut martyr, et, en paraissant devant le juge de toutes les justices, il put lui dire : *Non enim judicavi me scire aliquid, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* [1]. Je n'ai pas fait profession de savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

1. I Cor, II, 2.

La croix de Jésus ! il l'a connue, le pontife [1] qui, il y a deux ans, après un long et laborieux épiscopat, s'immolait lui-même par un sacrifice volontaire, voulant, nouveau Moïse, consacrer les derniers jours de son pèlerinage ici-bas à la retraite et à la prière, pendant que d'autres Josués combattraient les combats du Seigneur. Nous l'avons grandement regretté ; il nous aimait : son cœur si sensible ressentait vivement tout ce qui intéressait son petit Séminaire ; la prospérité de cette maison était une de ses satisfactions épiscopales ; il y contribua en nous dotant de la philosophie et en autorisant des améliorations matérielles importantes qui seront la gloire de son administration. En 1870, une de ses vives douleurs fut de vous voir chassés par les prétendus défenseurs de la patrie, et de penser que son beau Séminaire, soumis à la dévastation, pouvait devenir la proie de l'ennemi et de l'incendie. Que notre souvenir lui arrive comme un nouveau témoignage de notre filiale et respectueuse vénération.

1. Mgr de Marguerye.

La croix de Jésus avec ses aspérités se fit aussi sentir au pasteur [1] que nous pleurions il y a quelques mois : il connut une de ces douleurs intimes du Calvaire : au moment de nous venir pour être le père de nos âmes, il dut dire à ses frères : vous veillerez sur notre mère : *Ecce mater tua....* et cette mère, nouvelle Augusta, n'a pu qu'envoyer son fils aîné, il y a quelques semaines, saluer cet autre fils mort sur la croix de la séparation et de l'épiscopat.

Le Cœur de Jésus avait laissé entrevoir à Mgr de Léséleuc les richesses qu'il répandrait sur la France et sur le diocèse d'Autun, et *lui* nous avait donné les espérances d'un saint et fécond épiscopat.

Nous l'avons pleuré, c'était pour nous un devoir de piété et de reconnaissance filiales. A son arrivée dans sa ville épiscopale, nous lui avons offert l'hospitalité, dans notre chapelle il a dit sa première messe diocésaine, et nous avons reçu ses premières bénédictions. Il aimait ce Séminaire, pépinière de bons prêtres et de solides chrétiens. Il y a un an, il vous rappelait les gloires de cette maison et vous disait : Noblesse oblige. Pour vous furent ses der-

1. Mgr de Léséleuc.

nières fonctions épiscopales ; malgré ses fatigues il vint pour ouvrir et clore les exercices de votre retraite annuelle ; c'est vous qu'il a bénis pour la dernière fois.

Gardez, mes chers enfants, le souvenir des ancêtres, afin de mieux honorer, d'aimer davantage encore les nouveaux pères envoyés par le Seigneur !

Monseigneur, dans cette fête de famille, qui devrait être toute à la joie de votre présence, nous n'avons que des larmes à vous offrir.

Nous pleurons, nous regrettons nos pontifes, ravis à notre affection par un sacrifice d'autant plus héroïque qu'il était volontaire, ou par la mort impitoyable ; nous les pleurons, parce que nous les aimons, parce que nous les vénérons ; ils sont pour nous les représentants de l'Evêque des évêques, les pères de nos âmes : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei* [1] : Dieu a placé les évêques pour conduire l'Eglise de Dieu.

Nous pleurons, nous regrettons nos amis ; leur affection, leurs encouragements nous aidaient à marcher courageusement dans les rudes sentiers de la vie.

Ces sentiments, Monseigneur, vous sont une garantie de notre vénération, de notre dévouement filial. Vous aussi, vous êtes l'envoyé de Pie IX, vous êtes notre évêque ; vous nous venez avec les talents, les dons de science et de vertu qui font les grands pontifes. Une des joies épiscopales de l'émi-

1. Act., xx, 28.

nent archevêque que nous regrettons, et qui était votre ami, était de voir appelé à occuper le siége d'Autun un prélat digne sous tous les rapports de succéder à tant de saints et illustres prédécesseurs, et il se faisait un bonheur d'être un de vos plus affectueux, de vos plus respectueux diocésains.

Monseigneur, nous serons pour vous un des souvenirs de cet illustre ami; et nous, nous nous souviendrons.

Si la respectueuse, la filiale vénération, si l'entier dévouement que vous attendez de nous et que nous vous promettons, pouvaient s'augmenter, nous y joindrions tout ce que nos âmes, tout ce que nos cœurs gardaient de chaudes affections pour Son Excellence Mgr Landriot.

APPENDICE

I

Epitaphe placée, le 13 juillet 1857,
par MM. les Sulpiciens d'Autun,
sur la tombe des prêtres massacrés à Couches,
le 8 Septembre 1792.

HIC IN PACE
SANCTI SULPITII PRESBYTERI
50 ans MICHAEL MARIA LEMERCIER
35 ET JOSEPHUS STEPHANUS AYME
DIRECTORES IN SEMINARIO BITURICENSI
45 CLAUDIUS QUOQUE FLORIMUNDUS JACOBUS SEGRETTIER
DIRECTOR IN MINORI SEMINARIO CLAROMONTENSI
48 EJUSQUE FRATER FLORIMUNDUS SEGRETTIER
RECTOR PAROCHIÆ S. CATHARINÆ AURELIANENSIS
QUI DUM PRO FIDE EXULARENT
ITER PER COLCHAS FACIENTES
DIRA NECE TRUCIDATI SUNT
8 s. 1792) VI IDUS SEPTEMBRIS MDCCLXXXXII.
NE DES SUPER NOS, DOMINE,
SANGUINEM INNOCENTEM.
(Jon., I, 14.)

II

LETTRE DE M. L'ABBÉ ***.

« 29 juillet 1874.

» Monsieur le Supérieur,

» Je réponds avec plaisir à la demande que vous m'avez faite par votre lettre en date du 17 juillet. J'ai beaucoup connu M. l'abbé Landriot. Aucun de nos collègues n'a eu avec lui des rapports plus fréquents et plus intimes. Je puis donc vous donner des détails très-exacts sur sa jeunesse sacerdotale. Les faits dont je vais vous parler sont tous présents à ma mémoire comme aux premiers jours.

» M. l'abbé Landriot, vers la fin de sa seconde année au grand Séminaire, fut atteint d'une maladie grave et très-longue. Il éprouvait à la tête des douleurs si violentes qu'il perdit presque tous ses cheveux..... Mgr d'Héricourt le dispensa de continuer ses études au Séminaire, et le fit entrer dans notre maison des missionnaires de Saint-Lazare, où il étudia la théologie sous la direction de notre très-regretté supérieur, M. Prosper Corbière, chanoine honoraire de la Cathédrale, décédé à Paris, curé de la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul. M. Landriot n'était alors que tonsuré Monseigneur

appréciait déjà les qualités du jeune lévite et semblait pressentir ce qu'il deviendrait un jour. Aussi bien, il n'est sortes de précautions, de soins qu'il ne prît pour le rétablissement de sa santé. A cette époque, je desservais la petite paroisse de Monthelon. Les médecins ayant ordonné à M. l'abbé de faire des courses fréquentes, Monseigneur lui dit de m'accompagner toutes les fois que je me rendrais dans ma paroisse, éloignée d'Autun de six kilomètres et de sept de notre maison de Saint-Lazare. Pendant trois ans, nous avons fait régulièrement cette course, les jeudis et les dimanches, lorsque je n'étais pas en mission.

» M. l'abbé Landriot, par suite de ses souffrances, était devenu triste et morose. Un jour que nous nous acheminions vers Monthelon, il me dit : « Je n'y tiens plus, je souffre cruellement. Non, je ne puis faire un prêtre, je serai nul dans le ministère. » Surpris d'une résolution si extraordinaire, je fis tous mes efforts pour dissuader le bon abbé de son dessein. Je le rassurai de mon mieux, lui donnant l'espoir d'une prompte guérison, et l'engageant surtout à ne pas quitter la maison avant d'avoir vu Monseigneur, qui avait pour lui tant d'affection et des attentions si délicates. Dès que nous fûmes de retour à Autun, je m'empressai de donner connaissance à notre cher supérieur de la résolution de M. Landriot.

M. Corbière se rendit immédiatement auprès de Monseigneur, qui, le lendemain, après sa messe, fit mander M. l'abbé. Après sa visite, qui fut longue, M. Landriot vint me voir et me dit en entrant dans ma chambre : « Je suis tout consolé, Monseigneur a dit la messe pour moi ; il m'a assuré que je guérirai, et que dans le cas où je serais toujours souffrant, il me donnerait plus tard une petite paroisse près de Couches ; c'est aussi là toute mon ambition. Alors, je pourrai consacrer plus de temps à l'étude des sciences qui me plaisent davantage, la minéralogie et la géologie. »

» Nos relations fréquentes prenaient quelquefois le caractère d'une grande intimité. Nous entretenant un jour des richesses et de l'emploi que doit en faire un bon prêtre, je dis à M. Landriot : — Vous êtes riche, abbé ? — Non, me répondit-il ; j'ai une aisance relativement assez bonne, voilà tout. Mon petit revenu consiste dans le produit éventuel de soixante à soixante-douze ouvrées de vignes, produit qui varie, selon les années, de 1,000 à 1,500 fr. — Mais cela est une fortune, mon cher abbé, repris-je ; que faites-vous de tout cet argent ? — Chaque année, me répondit-il, je prends sur mon revenu ce qui est nécessaire à mes besoins et pour l'achat de quelques livres, j'emploie tout le reste à l'œuvre des Séminaires ; tenez, dans ce mo-

ment-ci, et je vous le dis sans orgueil, je paie la pension de deux élèves pauvres au petit Séminaire.

» Pendant trois ans, et jusqu'à ce qu'il fût prêtre, M. Landriot m'a servi la messe, avec une modestie admirable et une piété angélique, et cela tous les jours, au Sacré-Cœur dont j'étais aumônier, et deux fois par semaine à Monthelon. Le samedi, nous allions nous confesser au grand Séminaire. Le dimanche, nous partions de bonne heure pour ma paroisse. A peine entrés dans la sacristie, M. l'abbé me priait quelquefois d'entendre sa confession avant la grand'messe. — « C'est inutile, mon cher abbé, lui disais-je ! vous vous êtes confessé hier au soir ! — N'importe, me répondait-il, veuillez, je vous prie, me donner une minute, je serai plus tranquille pour communier. » Je consentais à entendre le pieux abbé, autant pour m'édifier que pour lui être utile. Quelle délicatesse de conscience ! Le marguillier de Monthelon nous préparait toujours un bon feu à la sacristie, et jamais je n'ai pu décider M. Landriot à y rester, après la messe, pour faire son action de grâces ; dans la crainte de me déranger, me disait-il, ou d'empêcher les fidèles de venir me parler, il allait, revêtu du surplis, prier alternativement devant le Saint Sacrement ou devant le tableau de sainte Chantal.

» Outre l'étude de la théologie, M. l'abbé Lan-

driot s'occupait encore des sciences physiques. Pendant son séjour à la maison de Saint-Lazare, il a assisté à plusieurs congrès de savants géologues, qui plus d'une fois ont admiré l'étendue de ses connaissances.

» Cependant, M. l'abbé se préparait avec soin à la prédication. Il composait des instructions sur des sujets de piété. Une instruction terminée, revue par notre cher supérieur et souvent par Monseigneur lui-même, M. Landriot l'apprenait par cœur littéralement, puis il venait dans ma chambre, disposait mes fauteuils et chaises en forme d'auditoire, me donnait son cahier, et allait se placer dans l'embrasure d'une croisée de ma vaste chambre octogone située au deuxième étage de la grosse tour, en face de Couhard. Alors, posant la main sur le dossier d'une chaise, il débitait son sermon. M. l'abbé a répété cet exercice plus de vingt fois en ma présence, me demandant humblement les remarques que j'avais faites. Le débit de M. Landriot était grave et solennel, mais froid. Le geste était celui du pendule, toujours le même ; il ne s'en est corrigé qu'imparfaitement, et avec beaucoup de peine. Un jour que je lui renouvelais cette observation, que son débit était par trop uniforme et froid, surtout dans les moments où il fallait donner à l'expression de sa voix plus de force et d'énergie,

M. l'abbé, pour toute réponse, me prit la main, et l'ayant placée sur le côté gauche de sa poitrine : Sentez-vous, me dit-il, les battements du cœur? Eh bien ! voilà pourquoi je parais froid ; je sens vivement, mais je suis obligé de faire des efforts pour comprimer ces mouvements violents qui me fatiguent.

» Dès que M. Landriot eut reçu les ordres mineurs, il s'exerça à faire le catéchisme. Il me demandait avec instance de me remplacer dans cette humble mais si importante fonction, toutes les fois que le ministère m'appelait auprès des malades éloignés de l'église ; ce qui arrivait souvent, les infirmes désirant profiter de ma présence dans la paroisse. Je me déchargeais donc sur le bon abbé du soin du catéchisme, et il s'en acquittait à merveille. Comme il avait un profond respect et une prédilection particulière pour l'antique chaire où saint François de Sales, son patron, a prêché plusieurs fois, il descendait dans cette chaire vénérée et expliquait avec une simplicité charmante les premiers éléments de la religion aux petits enfants de Monthelon ; et parmi ces enfants, ceux qu'il affectionnait le plus étaient les enfants appelés dans le pays *enfants de Paris*, en d'autres termes enfants des hospices de Paris, très-nombreux à cette époque dans la paroisse. J'ai dit que M. Landriot descen-

dait dans la chaire. Vous savez, M. le Supérieur, qu'à Monthelon on ne monte pas en chaire, on y descend.

» Devenu diacre, M. Landriot fut autorisé à prêcher. Nous donnions l'un et l'autre, tour à tour, des instructions au Sacré-Cœur et dans l'église de ma paroisse. Comme diacre, M. l'abbé nous a accompagnés dans quelques unes de nos missions. Il donnait ordinairement huit sermons de piété, plus un sermon sur les passions, ayant pour texte ces paroles de l'Ecriture : *Regnum cœlorum vim patitur*, etc. Ce sermon était admirablement bien écrit.

» Le jour de sa promotion au sacerdoce, M. l'abbé Landriot fut chargé de faire la *sabbatane* au grand Séminaire. M. notre Supérieur nous y conduisit tous. Je me rappelle encore aujourd'hui avec plaisir la belle paraphrase qu'il nous fit du 15e psaume : *Conserva me, Domine.* Bientôt après, M. Landriot quitta la maison de Saint-Lazare pour les fonctions de directeur au petit Séminaire d'Autun.

» J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Supérieur, votre très-humble et dévoué confrère. »

III

Mgr Landriot, peu de temps après sa consécration épiscopale, refusa les archevêchés d'Auch et d'Avignon, répondant qu'il était bien à la Rochelle, où il espérait que son épiscopat ne serait pas sans fruits de salut et de vie pour son Eglise.

La lettre ministérielle qui le nommait à Reims était plus pressante, elle rappelait les refus antérieurs avec amertume. Si Monseigneur consentit, ce fut grâce aux instances de Mgr Devoucoux et du père Etienne, supérieur des Lazaristes, grâce à l'ordre de Pie IX. On a la lettre admirable qu'il écrivit alors au Saint Père pour lui demander son avis.

IV

Monseigneur, rentré à Reims, allait de mieux en mieux, et depuis trois semaines les espérances se fortifiaient : Son Excellence reprenait insensiblement sa vie active.

L'ordination de la Trinité approchait, Mgr de Marguerye vint la faire. Depuis son retour, l'archevêque nourrissait une pensée, réunir autour de lui son clergé ; le mardi 1er juin il réalisa ce désir de son cœur de père. Environ soixante prêtres vinrent s'asseoir à sa table, dans la grande salle de l'archevêché où, après le départ des Allemands, il avait réuni les braves officiers français et leur avait dit : « Messieurs, dans cette salle où retentirent si souvent des toasts à nos défaites, j'ai voulu qu'après la délivrance le premier toast fût porté par moi à notre vaillante armée. »

Cette salle devait entendre encore un toast épiscopal et les adieux de Monseigneur.

Cette fête de famille fut des plus intimes ; tous, prélats et prêtres, étaient heureux. Mgr de Marguerye porte un toast à la résurrection de Monseigneur ; M. le doyen du Chapitre le répète et termine par le *ad multos annos*. Alors Monseigneur se lève et dit : « Permettez-moi, Messieurs et chers » confrères, de porter un toast à Mgr de Marguerye,

» mon ancien évêque et père, et qui veut bien au-
» jourd'hui, par affection pour moi, se constituer
» en quelque sorte l'évêque auxiliaire de l'église de
» Reims. J'éprouve le besoin de lui renouveler ici
» l'expression de ma sincère amitié et de ma pro-
» fonde gratitude. — Mais comme, selon la parole
» de saint Cyprien, l'épiscopat est un, nous y join-
» drons celui qui en est la tête, et qui le possède
» dans sa souveraineté. Une occasion toute natu-
» relle se présente. Son Eminence Mgr Guibert,
» cardinal-archevêque de Paris, doit partir après-
» demain pour Rome. Nous allons tous réunir nos
» cœurs comme une couronne de fleurs parfumées ;
» Mgr de Marguerye m'a promis de la confier à
» Son Eminence, qui voudra bien la déposer aux
» pieds du souverain Pontife : chacune de ces
» fleurs aura pour nom : profond respect, dévoue-
» ment cordial et filiale obéissance.

» Ainsi donc, Messieurs et chers confrères :

» *A Mgr de Marguerye !*

» *Au souverain Pontife !* »

Ce toast avec une lettre particulière [1] de Monseigneur furent remis à Mgr Guibert, qui les porta à Rome. [2]

1. Cette lettre exprimait toute l'affection du pieux archevêque pour Pie IX. Jamais le cœur d'un fils n'avait parlé plus tendrement à son père bien-aimé.

2. *Bulletin du Diocèse*, 6 juin 1874.

V

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

« Paris, 12 décembre 1873.

» Je suis désolé des nouvelles que je reçois de Reims ; c'est au point que si je n'étais retenu ici par une série de graves affaires auxquelles je ne puis me soustraire, j'aurais pris vingt-quatre heures pour aller les passer au chevet de ce cher archevêque auquel je suis lié depuis longtemps par la plus vive et la plus sincère amitié..... J'espère encore que Dieu nous conservera ce digne prélat dont la vertu et les talents peuvent être si utiles à l'Eglise dans ces temps difficiles. Je viens de demander à Dieu cette grâce dans le saint sacrifice, et je ne cesserai pas de prier et de faire prier pour son rétablissement..... Je ne suis pas étonné de ce que vous dites de sa résignation à la volonté de Dieu, il est profondément pieux. Ayez la bonté de lui parler de moi, de la peine que je ressens, des vœux que je forme et de mes espérances. »

VI

COPIE D'UNE LETTRE DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

« Rome, 16 juin 1874.

» J'étais loin, en partant de Paris, d'avoir le pressentiment du malheur qui devait frapper votre Eglise et me frapper moi-même, en me séparant d'un bon et excellent ami. Je partais avec l'espoir de le retrouver entièrement rétabli à mon retour. Quand j'ai appris par les journaux la triste nouvelle de sa mort, je n'avais pas encore remis au Saint-Père la lettre qu'il m'avait donnée pour Sa Sainteté, Je la lui ai portée à l'audience qui m'était accordée pour le lendemain. C'est une lettre qui venait d'outre-tombe. Le Saint-Père, qui avait beaucoup d'estime pour le vénérable archevêque, a été très-sensible à cette perte et a exprimé ses plus vifs regrets en faisant l'éloge des vertus et des talents de celui que nous avons perdu.

» J'ai dit la messe pour lui le lendemain, et je continuerai à prier pour le digne ami qui m'obtiendra de Dieu les grâces dont j'ai besoin pour ache-

ver la rude tâche qui m'est imposée. — Je vous prie d'exprimer à MM. les vicaires généraux et aux membres du Chapitre toutes mes condoléances. J'ai besoin d'être consolé autant que vous. Si j'avais été à Paris, je me serais empressé d'aller rendre à cet excellent ami mes derniers devoirs en assistant à ses funérailles.

» † J.-Hipp. Card. Arch. de Paris. »





TABLE DES MATIÈRES



PRÉFACE.

L'AUMONE

Première Conférence. — L'aumône. — Son excellence. — Différentes formes. — Mon âme avait pitié du pauvre... dès mon enfance, la compassion a grandi dans mon cœur. 3

Deuxième Conférence. — Obligation de l'aumône. — Je vous ordonne d'ouvrir la main à votre frère le pauvre et l'indigent. 23

Troisième Conférence. — Dans quelle mesure doit-on faire l'aumône ? — Soyez charitable autant que vous le pourrez : si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous avez peu, ayez soin de donner de bon cœur, même le peu que vous pourrez... Venez en aide à votre prochain dans ses nécessités. 49

Quatrième Conférence. — Avantages de l'aumône. — § I. Bonheur de faire le bien. — Il faut se rappeler la parole de Jésus-Christ, qui a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. 71

Cinquième Conférence. — Avantages de l'aumône. — § II. Bonheur de faire le bien. — Il faut se rappeler la parole de Jésus-Christ, qui a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. *(Suite)*. . 93

Sixième Conférence. — Avantages de l'aumône. — § III. On prête à Dieu. On sert N.-S. Jésus-Christ. Avoir pitié du pauvre, c'est prêter à Dieu et prê-

ter à usure. — En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait au dernier de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. 115

Septième Conférence. — Avantages de l'aumône. — § IV. Elle efface le péché, prépare les conversions, nous concilie spécialement l'amitié de Dieu. Elle nous vaut la prière du pauvre ; et le défaut de charité, au contraire, nous ménage ses colères. — L'âme miséricordieuse se fait du bien à elle-même . . 139

Huitième Conférence. — Avantages de l'aumône. — § V. Source de bénédictions, même temporelles. Excellente prédication. — Celui qui donne au pauvre ne sera pas dans le besoin ; celui qui méprise le pauvre tombera lui-même dans l'indigence... Les lèvres de plusieurs béniront celui qui donne largement, et on rendra à sa conduite un témoignage avantageux ; toute la ville murmurera avec raison contre celui qui est d'une sordide parcimonie. 165

Neuvième Conférence. — Qualités de l'aumône. — § I. Mesure, sagesse, intelligence. Question de la mendicité. — Si vous faites le bien, sachez à qui vous le faites, et vos œuvres en recevront un accroissement de grâce. 185

Dixième Conférence. — Qualités de l'aumône. — § II. Joie, empressement, faire soi-même ses aumônes. Visiter les pauvres. — J'étais le père des pauvres... Mon âme était pleine de compassion pour le pauvre. 207

Onzième Conférence. — Qualités de l'aumône. — § III. Limer surtout les aumônes cachées et silencieuses. Force et persévérance malgré les difficultés. Pureté d'intention. L'aumône est facile et peut être faite par tous. — Que votre aumône soit faite dans le secret ; soyez d'une énergie virile en faisant

le bien, et demeurez sans crainte... Cette pauvre veuve, avec sa petite monnaie, a donné plus que les autres. 231

Douzième Conférence. — Comparaison du pauvre et du riche. — § I. Le pauvre. — La médiocrité vaut mieux au juste que les grandes richesses des pécheurs. — Peu avec la justice, vaut mieux que de grands biens avec l'iniquité. — Peu avec la crainte de Dieu, est préférable à de grands trésors qui ne rassasient jamais. 257

Treizième Conférence. — Comparaison du pauvre et du riche. — § II. Le riche. 277



SAINTE ELISABETH

Quatorzième Conférence. — I. Sainte Elisabeth, modèle de charité. — Mon âme était pleine de compassion pour le pauvre. 303

Quinzième Conférence. — II. Sainte Elisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs. — No 1. La croix est partout. Manière de la porter. — Les jours de l'homme sont pleins de douleur et d'angoisses 325

Seizième Conférence. — II. Sainte Elisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs. — N° 2. Avantages de la souffrance. — I. La souffrance : 1o détache du monde et rapproche de Dieu ; 2° fortifie; 3° purifie. — Dieu éprouve les cœurs, comme on éprouve l'or et l'argent dans le creuset. . 353

Dix-septième Conférence. — II. Sainte Elisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs. —

N° 2. Avantages de la souffrance. — II. La souffrance fait la véritable éducation de l'humanité. — Seigneur, vous m'avez châtié, et ainsi s'est faite mon éducation 379

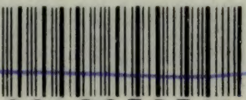
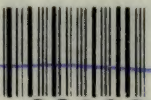
Dix-huitième Conférence. — II. Sainte Elisabeth, modèle de la femme forte au milieu des malheurs. — N° 2. Avantages de la souffrance. — III. La souffrance, sel d'incorruptibilité, source de bénédictions pour les œuvres de la vie, expiation, couronne dans l'éternité, imitation de N. S. souffrant. — Ne craignez aucune des épreuves qu'il vous faudra subir. 411

APPENDICES

Discours prononcé dans la chapelle de l'Archevêché à l'occasion de la fête de sainte Elisabeth, patronne des Dames de Miséricorde de Reims, le 24 novembre 1874, par M. l'abbé Tourneur, vicaire capitulaire, ancien vicaire général de Mgr Landriot, Archevêque de Reims. — Il parle encore après sa mort.

Notice sur Son Exc. Mgr Landriot, par M. Duchêne, supérieur du petit Séminaire d'Autun.

Imprimerie coopérative de Reims. — E. Gény, directeur.



a39003 00190787 1b

